

NOTRE-DAME

DU

MONT-CARMEL

OUVRAGES DU P. BLOT

LE CŒUR EUCHARISTIQUE, ou le Cœur de Jésus dans le saint Sacrement. 2 vol. in-12 sur papier glacé. *franco.* . . . 7 fr.

Ouvrage approuvé par les évêques du Mans et de Versailles, ardemment recommandé par l'archevêque de Reims, les évêques de Saint-Claude et de Carcassonne, honoré d'un bref du Pape.

L'AGONIE DE JÉSUS, TRAITÉ DE LA SOUFFRANCE MORALE. 3 vol in-12, de 500 pages chacun. Prix, *franco.* . . . 7 fr. 50

Ce développement du mystère du jardin des Olives a été très-favorablement apprécié par un grand nombre de prélats et de religieux.

UN MOIS AU JARDIN DES OLIVES, lectures, méditations, exemples pour un mois, approuvé par Mgr l'évêque de Versailles, un vol. in-18, *franco.* 1 fr.

LE MOIS DE LA SAINTE AGONIE, approuvé par Mgr l'archevêque d'Alby, 1 vol. in-18, *franco.* 1 fr.

LE MOIS DU CŒUR AGONISANT, approuvé par Mgr l'évêque d'Angoulême, 1 vol. in-18, *franco.* 1 fr.

LES DEUX RÉVOLUTIONS, CELLE QUI PERD ET CELLE QUI SAUVE. In-8°. Prix. *franco.* 1 fr.

LE CŒUR AGONISANT, SALUT DES MORIBONDS, 1 vol. in-18, 1 fr.

LE CŒUR AGONISANT, CONSOLATION DES AFFLIGÉS, 2 vol. in-18. Prix, *franco.* 1 fr. 50

AU CIEL ON SE RECONNAIT, lettres de consolation, 25^e édition, 1 vol. in-18. Prix, *franco.* 1 fr.

LA COMMUNION RÉPARATRICE EN UNION AVEC MARIE. 1 vol. in-32, approuvé par l'évêque de Strasbourg, 23^e édition. Prix, *franco.* 20 c.

LE PLUS ANCIEN MOIS DE MARIE, publié en 1724 par le P. Jacolet, de la Ci^e de Jésus ; 5^e édition, enrichie d'exemples nouveaux pour chaque jour. 1 vol. in-32. Prix, *franco.* 1 fr.

LES AUXILIATRICES DU PURGATOIRE. 1 vol. in-12, 5^e édition, augmentée du double. Prix, *franco.* 2 fr. 50

INDULGENCES QU'ON PEUT GAGNER CHEZ SOI TOUS LES JOURS. Petit in-32. Recueil approuvé. 6^e édition. Prix, *franco.* 10 c.

LE JOUR DE MARIE, manière de faire nos actions de chaque jour en union avec Marie, par le P. Auriemma de la Cie de Jésus, traduit et complété. 1 vol. in-32. 13^e édition. *franco.* 50 c.

LA VOIX D'UNE MÈRE, les meilleurs conseils d'une mère à ses enfants. 1 vol. in-18. Prix, *franco.* 1 fr.

LA SAINTE MESSE RÉPARATRICE, ou la Messe entendue pour quelqu'un qui ne l'entend pas. Petit in-32, approuvé par l'évêque du Mans. 16^e édition. Prix, *franco.* 10 c.

MARIE RÉPARATRICE ET L'EUCCHARISTIE, 1 vol. in-18 2 fr.

NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL. *franco.* 2 fr.

NOTRE-DAME
DU
MONT-CARMEL

PAR LE P. BLOT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE
CHANOINE HONORAIRE, CHEVALIER DU SAINT SÉPULCHRE,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE, DOCTEUR ÈS-LETTRES,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES,
AUTEUR DU *Cœur Eucharistique*, DE *L'Agonie de Jésus*,
D'*Au Ciel on se reconnaît*, ETC., ETC.

—
APPROUVÉ

PAR Mgr L'ÉVÊQUE D'ANGOULÊME.



H. OUDIN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
68, RUE BONAPARTE, 68.

POITIERS
4, RUE DE L'ÉPERON, 4.

1878

APPROBATION.



ÉVÊCHÉ
D'ANGOULÊME.

Angoulême, le 28 juin 1878.

—

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et d'édification, mon cher ami, l'ouvrage que vous venez de publier sur le Carmel ; il servira à faire connaître un Ordre vénérable, qui, par l'apostolat, la pénitence et la prière, a rendu à l'Église les services les plus précieux. En ce moment même, où nos regards rencontrent tant de sujets d'inquiétude et de tristesse, le parfum d'innocence qui s'exhale de nos pieuses communautés de Carmélites, les supplications et les sacrifices qui tous les jours y sont offerts à Dieu, ne constituent-ils pas une de nos meilleures espérances ?

Je prie Notre-Seigneur de bénir l'excellent livre et son auteur, et de faire fructifier dans les âmes chrétiennes les leçons de perfection, que vous avez su leur donner avec un véritable charme.

Agréez, mon cher ami, l'assurance de mes affectueux sentiments,

† A.-L., *Évêque d'Angoulême.*

DÉDICACE A NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.



O Vierge, ô Mère, qui attirez à vous sur le sommet du Carmel les âmes pures et généreuses, combien de fois vous ai-je saluée de loin ! Combien de fois me suis-je prosterné devant votre imparfaite image ! Vous m'avez obtenu plusieurs grâces que mon cœur désirait, vous m'obtiendrez celles qu'il sollicite avec plus d'instances. Daignez agréer, comme un modique témoignage de ma gratitude, comme un pauvre ex-voto, ce modeste écrit que j'avais ébauché et que je publie en votre honneur. Puisse-t-il édifier les âmes et réjouir votre double famille !

S'il renferme quelque chose de bien, je le dois à vos enfants, à leurs prières et à leurs indications ; je le dois spécialement à celui qui nous a retracé l'histoire, et dépeint les beautés de la Sainte Mon-

tagne où il réside¹. Au souffle de la piété filiale et sur les ailes de la reconnaissance, ces pages voleront bientôt jusqu'à lui, jusqu'au Mont-Carmel, jusque dans votre sanctuaire, au pied de votre statue miraculeuse et vénérée.

Bénissez-les du haut du ciel, bénissez le pieux auditoire qui en désira les prémices et les reçut avec attention, bénissez le cœur qui les dicta, et qui met en vous toute sa confiance, pour le présent et pour l'avenir.

F. B.

Paris, 25 mars 1878.

1. Le R. P. Julien de Sainte-Thérèse, *Le Sanctuaire du Mont-Carmel*, 4 vol. in-42. Marseille, 1876.

PRÉFACE.

Parmi les personnes du monde, et même parmi les âmes pieuses, que sait-on du Carmel? qu'il est austère, et on en a peur; qu'il prétend remonter jusqu'au prophète Élie, et on en rit. Qui n'a entendu aussi des hommes de science, parfois même des hommes d'Église, demander à quoi servent les communautés contemplatives et cloîtrées?

Notre première étude sur le Carmel, *Notre-Dame du Mont-Carmel*, répond à ces questions. Nous tâchons d'y mettre en évidence l'ancienneté, l'austérité, l'apostolat, le dévouement, le patriotisme même de ces disciples d'Élie et de ces filles de sainte Thérèse, que notre siècle d'indifférence et de bruit, de jouissance et de mouvement, ne sait plus apprécier.

Nous prenons la forme oratoire, parce que ce fut sous cette forme que nous traitâmes ce sujet la première fois. Mais nous dévelop-

pons aujourd'hui, en trois discours, ce que nous avons résumé alors en une seule instruction. C'était le 16 juillet 1877, devant les fidèles et les prêtres qui se pressaient, dans une étroite chapelle de Carmélites, pour fêter Notre-Dame du Mont-Carmel. Si nous ne désignons pas ce monastère, c'est par égard pour la modestie des Religieuses qui l'habitent. Sans cette précaution, on pourrait croire que les éloges que nous adressons à leur saint Ordre, à leur genre de vie, ne sont adressés qu'à leurs personnes. Leur humilité s'en troublerait, comme celle de Marie, leur Patronne et leur Mère, se troubla des éloges de l'Archange : *turbata est in sermone ejus* (Luc., I, 29).

La forme de discours permet d'intercaler ces réflexions morales et pieuses, qui n'arrêtent un instant l'auditeur ou le lecteur, que pour tempérer l'aridité des choses, et faire du bien au cœur en même temps qu'à l'esprit. N'est-ce pas ainsi que le voyageur s'arrête quelquefois sur la route, pour ranimer ses forces et reprendre une nouvelle ardeur,

pour profiter d'un heureux point de vue et jouir d'un spectacle nouveau ? Les citations, même un peu longues, ne déparent point la forme oratoire, sont admises dans un discours étendu. Le législateur à la tribune, l'avocat au barreau, le professeur dans un cours public, apportent des documents et des pièces, qu'ils lisent à leur auditoire. Il en est ainsi encore, chez nous dans les conférences, en Angleterre dans les lectures, en Amérique dans la chaire sacrée elle-même. Ce procédé loyal est une garantie contre les mutilations et les falsifications de textes, si fréquentes ailleurs, si chères aux ennemis du droit et de la vérité.

Mais pourquoi publier séparément la première étude ? Pourquoi la détacher de la seconde ? D'abord pour donner plus de facilité de la répandre, parmi les humbles fidèles qui portent le scapulaire, ou le petit habit de Notre-Dame du Mont-Carmel : ne convient-il pas qu'ils soient initiés à l'histoire, à l'esprit, aux vertus de la grande famille religieuse qui leur donne part à ses mérites

et à ses prières ? Ensuite pour satisfaire au désir d'un plus grand nombre de parents, de frères, de sœurs et d'amis des Carmélites : la curiosité la plus légitime ne les pousse-t-elle pas à vouloir connaître le genre de vie, auquel se sont vouées pour toujours ces aimables et pures créatures, qu'un cœur affectueux ne peut oublier, que le monde pleure comme mortes, que l'Église entoure de mystère ?

Sans manquer à la discrétion, sans lever entièrement le voile, n'est-il pas à propos de laisser entrevoir aux uns et aux autres quelques-unes des merveilles, qui s'accomplissent dans ce sanctuaire de l'amour, où l'Agneau de Dieu choisit des vierges pour cortège, où son sacrifice quotidien provoque tant d'autres sacrifices ? La piété en sera édifiée, les familles consolées, et les jeunes âmes afferries dans la fidélité à une vocation d'élite. Mais beaucoup de personnes sont trop occupées aujourd'hui, pour trouver le temps de lire en entier un volume un peu gros ; beaucoup d'hommes n'ont même ni la volonté ni

le courage d'en commencer la lecture. Tout ce qui est religieux, tout ce qui est long les effraie. Nous avons donc tâché d'être court, mais sans tomber dans l'obscurité que redoutait le poète : *Brevis esse laboro, Obscurus fio* ¹.

Nous espérons néanmoins que ce petit volume donnera le désir de parcourir le suivant, *L'Église et les Carmélites françaises*, où nous mettons en lumière, autant que nos faibles ressources l'ont permis, plusieurs points de théologie, de droit et d'histoire, qui intéressent tous les amis des Ordres religieux, qui expliquent et justifient la conduite du Saint-Siège, à l'égard des nombreuses communautés de femmes établies en France. Nous espérons même que cette seconde étude hâtera le moment désiré, où les cœurs dévoués à Notre-Dame du Mont-Carmel, auront la joie de voir la miséricorde et la vérité venir au-devant l'une de l'autre sur les austères sommets de la Sainte

1. Horace, *Art poétique*, 25, 26.

Montagne, la justice et la paix se donner le baiser fraternel (Ps. LXXXIV, 11) sous ses mystiques ombrages.

Plaise à la Vierge sans tache et à son divin Fils que ces deux études, qui se complètent mutuellement, atteignent le même but : faire mieux connaître et plus vénérer les enfants du Carmel, accroître dans l'âme du lecteur la dévotion à l'Église catholique et à son auguste Chef !



NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

Decor Carmeli.

La beauté du Carmel.

Isaïe, xxxv, 2.

MES SŒURS, MES FRÈRES,

L'Époux dit à l'Épouse dans les saints Cantiques : Ta tête est comme le Carmel, *caput tuum ut Carmelus* (Cant. vii, 5); le Prophète dit à l'Église catholique, Épouse fidèle de Jésus-Christ : Il t'a donné la gloire du Liban et la beauté du Carmel, *decor Carmeli*. La fête que nous célébrons aujourd'hui, nous invite à chercher d'où vient cette beauté du Mont-Carmel.

I.

Est-ce de la situation ? Sur les confins de la Samarie et de la Galilée, la sainte montagne, qui

n'a que cinq lieues de long et vingt de tour, s'élève à près de six cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Du sommet, un spectacle enchanteur éveille les souvenirs et les émotions. A trois lieues de là, c'est au nord Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïde, c'est au midi Césarée de Palestine, c'est à l'orient Nazareth ; à quatre lieues, c'est le Thabor, à huit lieues c'est le Jourdain et le lac de Tibériade, à dix-huit lieues c'est Jérusalem. A l'occident, c'est la Méditerranée, vers laquelle cette montagne s'abaisse en dessinant un angle aigu, qui est le Cap-Carmel. Ce paysage magnifique, ce panorama ravissant, est-ce assez de beauté ? Non, élevons plus haut nos pensées, et cherchons d'où vient la vraie beauté du Carmel.

Est-ce de la végétation ? Avec ses riches pâturages sous un climat tempéré, avec ses vignes excellentes, avec tous ses arbres à fruits : figuiers, oliviers, amandiers, grenadiers ; avec ses plantes aromatiques et médicinales, avec ses fleurs innombrables au coloris varié, au parfum suave, réjouissant les yeux et embaumant l'atmosphère, ce fut autrefois le pays le plus poétique de la Terre Promise ; c'est encore aujourd'hui un des plus beaux jardins du monde, et les prophètes eurent raison de l'appeler la Vigne divine, le Jardin béni du Seigneur. N'est-ce point assez de beauté ? Non, élevons plus haut nos pensées, et deman-

dons-nous encore d'où vient la principale beauté du Mont-Carmel ?

Serait-ce des souvenirs bibliques ? Plus de mille grottes creusées dans le flanc de la montagne, du côté de la mer, servirent de demeures à de saints solitaires ; les plus célèbres sont celles qu'habitèrent Élie et Élisée, avec leurs disciples, les fils ou élèves des prophètes. Musulmans et chrétiens, Grecs et Latins, protestants et catholiques visitent avec respect ce théâtre des prodiges opérés par Élie, et recueillent avidement ces pétrifications, autrefois si nombreuses, si recherchées, qu'il produisit, suivant une tradition locale, en maudissant les fruits d'un riche au cœur dur. Enfin n'est-ce pas assez de beauté ? Pas encore : élevons toujours plus haut nos pensées, et demandons-nous une dernière fois d'où vient la grande beauté du Carmel.

II.

Pour nous, elle vient du privilège qu'il a d'être la montagne de la Vierge Immaculée, elle vient de la solennité de ce jour, elle vient de Notre-Dame du Mont-Carmel. Au-dessus de la grotte habitée par Élie, sur le penchant de la montagne,

regardez ce sanctuaire avec sa majestueuse coupole, écoutez la voix qui en sort : elle vous dit qu'en ces lieux s'éleva la première chapelle en l'honneur de Marie. Regardez ce monastère solidement bâti et attenant à l'église, interrogez-en l'histoire : elle vous répond que là fut le berceau du plus ancien de tous les Ordres religieux, des enfants premiers-nés de la Mère de Dieu et des hommes. Voilà l'unique beauté que je veuille vous faire admirer ici ; c'est la beauté morale de l'antique famille du Carmel.

Or, lorsqu'on a l'honneur d'avoir Marie pour Mère, la beauté consiste à lui ressembler, à reproduire ses traits caractéristiques, à s'approcher de sa plénitude de grâce (Luc. 1, 28), à se distinguer par le bel amour et la sainte espérance (Eccli. xxiv, 24). Cherchons donc à reconnaître la Mère dans les enfants ; cherchons à quels signes nous saurons qu'ils ne sont pas dégénérés, qu'ils sont restés dignes d'elle, et que leur prétention d'être ses fils et ses filles est vraiment légitime.

Marie fut au calvaire, Marie fut au cénacle : au calvaire la reine des martyrs, au cénacle la reine des apôtres. En tout enfant du Carmel il y a du martyr et de l'apôtre : martyr à l'ombre, apôtre sans bruit. Votre vie, Mes Sœurs, est un continuel passage du calvaire au cénacle, du cénacle au calvaire. Vous montez au calvaire, au pied de la

croix, pour vous y tenir debout sous le poids des afflictions, pour unir vos sacrifices et vos souffrances, votre sang et vos larmes au sang de Jésus-Christ. Vous vous enfermez dans le cénacle, dans la solitude, pour y vaquer à la prière unanime, à la contemplation persévérante, et vous y recevez ce divin Esprit, qui embrase les cœurs d'un feu inextinguible pour le salut des âmes. Vous réunissez ainsi les deux caractères de la perfection chrétienne : l'austérité de la vie et la charité apostolique.

Le but, le plan de ces discours est de le prouver à tous, aux détracteurs et aux ennemis des enfants de Notre-Dame, comme à leurs admirateurs et à leurs amis. Pour le mieux prouver, vous permettrez, Mes Frères, que je n'achève pas cette ébauche de la beauté du Carmel, sans faire briller à vos regards, comme un trait lumineux, le patriotisme de ces grandes âmes, sans vous faire entendre deux mots, dont le rapprochement sympathique mériterait un plus long développement : *France et Carmel !*

Notre-Dame de France, Notre-Dame du Carmel, assistez-moi !



PREMIER DISCOURS

L'AUSTÉRITÉ DE LA VIE AU CARMEL.

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.

Pour moi le monde est un crucifié, et
je suis un crucifié pour le monde.

Épître aux Galates , VI, 14.

MES SŒURS,

Malgré toutes les promesses qu'il prodigue, malgré toutes les vanités qu'il étale, malgré tous les plaisirs dont il s'enivre, le monde finit toujours par être un calvaire, où la mort devient un châtiement mérité, comme pour les deux larrons de l'Évangile ; où l'un meurt dans l'impénitence, l'autre dans un tardif repentir ; où les personnes mêmes les plus vertueuses, les mères les plus chrétiennes, sont souvent attachées à la croix par autant de clous qu'elles ont de membres de leur cœur, de parents ou de fils bien-aimés. A ce monde-là tout enfant de Notre-Dame dit avec raison : Arrière ! tu n'es pour moi qu'un crucifié,

je ne t'estime pas, je m'éloigne de toi sans regret, comme les anciens s'éloignaient avec mépris de ceux que la justice avait condamnés à subir le supplice honteux de la croix.

Le monde se venge de ces dédains et de ces abandons, en considérant à son tour le Carmel comme un calvaire, en condamnant quiconque y monte volontairement, comme il condamna l'Innocent et le Juste ; en l'insultant, comme il insulta le Sauveur ; en le crucifiant, autant qu'il est en lui, comme il crucifia Jésus. Tu n'es pour moi, dit-il, qu'un vil crucifié ; je ne passe près de toi qu'en haussant les épaules, en branlant la tête et en répétant : Guerre à tous les couvents ! l'exil, l'emprisonnement ou la mort pour toutes les Religieuses, comme pour tous les Moines !....

Mais ce n'est pas en vain que l'Évangile de ce jour ¹ nous montre Notre-Dame au sommet du calvaire, honorant et consolant le divin crucifié ; ce n'est pas en vain qu'on lit dans la *Vie* de la vénérable Madeleine de Saint-Joseph, l'héroïque propagatrice des Filles de sainte Thérèse en France : « Le calvaire se trouve uni avec le Carmel, et les mêmes âmes qui appartiennent à l'incarnation du Verbe, sont aussi consacrées à sa passion, et doivent joindre en leurs dévotions ces

1. Au Propre des Carmes et des Carmélites, 16 juillet.

deux mystères adorables, dont l'un est le commencement et l'autre est la fin de la vie voyageuse de Jésus-Christ Notre-Seigneur ¹. » Le même esprit qui conduit les disciples d'Élie au désert, les enfants de Notre-Dame au cénacle, les conduit au calvaire, et chacun d'eux redit avec courage :

Oui, mon Carmel est un calvaire, où je ne suis aux yeux du monde qu'un crucifié, qu'on plaint ou qu'on méprise. Mais ma gloire et mon bonheur, c'est de savoir que je suis crucifié avec Jésus, attaché à la croix de Jésus, *Christo confixus sum cruci* (Gal. II, 19). Je suis venu ici librement et j'y reste avec joie, pour souffrir et pardonner, pour honorer Marie ma Mère, pour m'abandonner à Dieu mon Père, pour avoir soif du salut des âmes, pour ouvrir le ciel aux mondains, aux pécheurs, aux larrons pénitents, pour consommer tous mes sacrifices en mourant dans l'obéissance et l'humilité.

Voilà, Mes Frères, le spectacle auquel vous êtes conviés, voilà ce que vous venez méditer avec moi. Voyons donc d'abord d'où vient ce genre de vie, voyons ensuite jusqu'où va cette austerité, enfin quelle sagesse la modère.

1. *La Vie de la Mère Madeleine de Saint-Joseph*, par un Prêtre de l'Oratoire. Nouvelle édition. Paris 1670, l. I, ch. XII, p. 64.

PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINE DES CARMES ET DES CARMÉLITES.

I.

Les institutions les plus admirables de la loi de grâce et d'amour furent grossièrement ébauchées ou figurées dans l'Ancien Testament. Si elles sont aujourd'hui la fleur qui s'épanouit, qui étale les vives couleurs et répand le vivifiant parfum de Jésus-Christ, elles furent alors le bouton de rose, ou seulement le germe, qui renfermait ou cachait tous ses trésors. Quelle distance entre la confession juive et la confession catholique, entre le mariage des patriarches et le mariage chrétien, entre les sacrifices mosaïques et le sacrifice eucharistique, entre l'agneau pascal des Hébreux et notre communion sacramentelle !

Pourquoi les congrégations religieuses, les familles spirituelles, qui sont une des gloires et une des forces du christianisme, n'auraient-elles pas été aussi figurées, ébauchées, préparées, dès les temps les plus anciens, par des institutions analogues, mais imparfaites, telles que les écoles

des prophètes, les disciples d'Élie, les Carmes ? Pour moi, je suis convaincu que l'arbre de la vie religieuse, arbre immense qui devait couvrir la terre de ses rameaux, a plongé ses racines dans les entrailles mêmes de l'Ancien Testament, et qu'il faut creuser profondément le passé pour en retrouver les rudiments, les premiers germes. Sans admettre les prétentions fabuleuses de quelques écrivains, cités par le docte P. Hélyot¹, on peut penser avec lui et le cardinal Bellarmin que les époques les plus reculées eurent un vestige, une ombre, une figure de la vie monastique, ébauchée sous la loi de nature, mieux dessinée sous la loi de Moïse².

L'Écriture ne parle-t-elle pas d'une troupe, d'un corps de prophètes (i Reg. x, 5, 10) ? Ne nomme-t-elle pas souvent les fils ou élèves des prophètes (iii Reg. xx, 35 ; iv Reg. ii, 5, 7) ? Elle insinue même qu'ils habitaient ensemble, dans une demeure commune et isolée (iv Reg. iv, 38 ; vi, 1). Aussi, les savants sont-ils portés à admettre des écoles de prophètes, qui ne furent jamais plus florissantes qu'au temps de Samuel, d'Élie et d'Élisée. C'étaient des sociétés ou collèges, dont

1. Hélyot, *Dict. des Ordres Religieux*. Migne, t. I, p. 44-47. Préface.

2. *Ibid.* Dissert. prélimin. § I, p. 408-420. — Bellarmin, *de Monachis*, cap. v. Opera omnia, Naples 1857, t. II, f. 221.

le maître recevait déjà le nom de Père, dont les disciples étaient appelés Fils¹, et où chacun trouvait plus de facilité pour s'instruire, pour se livrer aux œuvres de la piété, pour chanter jour et nuit les louanges du Seigneur.

II.

Le plus illustre de ces maîtres ou Pères, c'est saint Élie. Il fut sanctifié dès le sein de sa mère, suivant l'opinion de plusieurs théologiens, et naquit d'une fille de Salomon, près de neuf cents ans avant Jésus-Christ. Prédestiné à devenir prophète, prêtre, vierge et martyr, il se retira dès sa jeunesse dans l'école prophétique de Galaad, pour se former à la pratique de toutes les vertus. Rempli de zèle contre les idolâtres et les prévaricateurs, il annonça au criminel roi Achab une sécheresse de trois ans, pendant lesquels il ne tomberait ni pluie ni rosée. A la fin il monta sur le Carmel, fit descendre le feu du ciel sur l'holocauste qu'il avait préparé, confondit les prêtres de Baal et les fit mettre à mort. Puis il entendit le bruit d'une

1. *Diction. encyclop. de la Théol. cathol.*, au mot *Prophètes (Écoles des)*; 3^e édit. t. XIX, p. 497.

grande pluie, et du sommet de la sainte montagne il montra à tous, du côté de la mer, un petit nuage, pas plus grand que la trace laissée sur la terre humide par le pied d'un homme (III Reg. XVIII, 44).

C'était, selon les interprètes, l'emblème de l'humble Marie, dont le prophète connut dès lors les mystères, la conception immaculée, la virginité perpétuelle, la maternité divine. Il éleva en ce même endroit un petit oratoire, où il réunissait souvent ses disciples, pour leur expliquer sa vision ; il les excitait à s'unir à lui pour honorer en esprit Celle qui devait être l'aurore du soleil de justice, Celle qui donnerait au monde le Messie tant désiré. Pourquoi, Mes Frères, en serions-nous surpris, nous qui admettons que sur un autre point du globe, près de nous, à Chartres, les druides rendaient des honneurs, presque dans le même temps, à la Vierge qui enfantera le Sauveur, *Virgini parituræ* ?

Saint Élie fut donc, il est permis de le croire, le fondateur de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Au commencement du XII^e siècle, un savant bénédictin voyait en lui le premier auteur et instituteur, *primus auctor et institutor*, de ceux qui furent appelés Fils des prophètes. L'autorité des Pères vénérables, ajoutait-il, atteste qu'ils furent moines, *quos fuisse monachos*, qu'ils menèrent dans l'Ancien Testament la vie monas-

tique ¹. A la fin du xvi^e siècle, un grand théologien de la Compagnie de Jésus, Suarez, recevait pour véritable, *ut veram suscipimus*, la tradition qui veut que les Carmes tirent leur origine d'Élie ² ; il regardait même comme vraisemblable, *verisimile videtur*, qu'avant la loi de grâce les trois vœux substantiels de Religion avaient été en usage ³. Aujourd'hui, dans la basilique Saint-Pierre à Rome, parmi les statues des Fondateurs d'Ordres religieux, quelle est celle qui occupe le premier rang ? La statue de saint Élie, avec cette inscription autorisée par le Pape Benoît XIII, en 1725 : *Universus Ordo Carmelitarum fundatori suo sancto Eliæ prophetæ erexit*, « Érigée par tout l'Ordre du Carmel à son saint fondateur, le prophète Élie. »

III.

Le nombre de ses disciples croissant toujours, la grotte qu'il habitait à côté de la petite chapelle, élevée en l'honneur de la future Vierge Mère de

1. Rupertus, *in Cantica*, l. III, cap. IV. Migne P. L. t. 468, p. 885.

2. Suarez, *de Varietate religionum*, lib. II, cap. X, n^o 4. Edit. Vivès. Tome XVI. p. 547.

3. *Ibid.* Tom. XV, p. 224-225. — Lib. III. *De auctore religiosi status*, cap. I, n^{os} 2, 3, 4.

Dieu, se trouva trop étroite, et il dut réunir ses auditeurs dans une caverne, facile à agrandir, sur le versant du Cap. Là, Élie, Élisée et leurs successeurs instruisaient leurs disciples; là, ils priaient Dieu, et chantaient ses louanges en s'accompagnant d'instruments de musique. Ces ascètes furent successivement nommés ordre des prophètes, ordre des fils de prophètes, congrégation des Esséniens ou des Assidéens, disciples de Jean.

Selon la tradition, le Carmel fut plus d'une fois visité par Jésus et Marie, qui y reçurent même l'hospitalité, à leur retour d'Égypte. Fidèles serviteurs de la Loi, les ascètes se rendaient en grand nombre à Jérusalem pour certaines solennités, comme la fête des Tabernacles; plusieurs y étaient donc à la Pentecôte. Ils entendirent le discours de saint Pierre (Act. II, 14-41), et se firent chrétiens. Ils eurent même alors le bonheur de jouir des entretiens familiers de la Vierge-Mère. Revenus sur le Carmel, ils racontèrent à leurs frères assemblés ce qui s'était accompli dans la ville sainte. Tous aussitôt embrassèrent la foi, et devinrent de fervents disciples du Sauveur. Après la dispersion des apôtres, la Mère de Jésus se rendit souvent sur la montagne, pour s'entretenir avec les ermites, pour les consoler et les animer comme ses propres enfants. Elle s'y retirait aussi, avec quelques vierges consacrées au

Seigneur, pour s'appliquer à la prière et à la contemplation.

Bientôt les ermites agrandirent le premier sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame, le modeste oratoire qu'Élie avait érigé au lieu même, d'où il avait aperçu le petit nuage mystérieux. Dès lors ils prirent l'habitude de s'y réunir plusieurs fois le jour, pour louer le Seigneur, et pour offrir à la Mère de Dieu ce culte de vénération, qui les fit désigner peu à peu sous le nom de Frères de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel¹, et par abréviation sous le nom de Carmes.

IV.

Élie avait laissé son esprit à Élisée, qui le transmit à ses disciples : dévotion à Marie, amour de la solitude et du silence, assiduité à la prière, pratique des austérités, longues veilles, jeûnes fréquents, pauvreté, chasteté, obéissance, tout ce qui constitue une vie plus angélique qu'humaine. Mais ces observances religieuses furent, pendant des siècles, simplement traditionnelles ; ce ne fut qu'au ^ve siècle de notre ère, l'an 412, que les

1. *Brev. Rom.* 46 juillet, leçons iv et v.

solitaires du Carmel reçurent une règle, écrite en grec par l'un d'entre eux devenu patriarche de Jérusalem, et connu sous le nom de Jean XLIV. Ils l'observèrent jusqu'au XII^e siècle, jusqu'au moment où d'anachorètes ils devinrent cénobites, et furent réunis en communauté.

Saint Berthold, cousin d'Aimeric de Malifaye, légat apostolique, et frère du célèbre Adhémar de Monteil, évêque du Puy, qu'il avait accompagné à la première croisade, venait d'être élu supérieur général. Après une apparition d'Élie, il ne voulut pas laisser plus longtemps ses Religieux habiter loin les uns des autres, dans les grottes ou cavernes du Carmel : il bâtit un monastère.

La règle grecque ne s'adaptait plus à cette vie en commun, ni au rit latin que les ascètes avaient embrassé. Saint Brocard, devenu supérieur, fit de nouveaux règlements qu'il soumit à saint Albert, patriarche de Jérusalem et légat du Saint-Siège, qui pratiquait toutes les austérités d'un Religieux. Ce pontife vénérable, en s'aidant de la vie d'Élie, des Évangiles, de la règle de saint Basile et de celle donnée par Jean XLIV, rédigea en langue latine une règle nouvelle, divisée en chapitres bien ordonnés, très-brefs et très-clairs. Elle fut en vigueur avec certitude dès l'année 1207.

Quarante ans après, saint Simon Stock, prieur

général du Mont-Carmel, modifia certains points, d'accord avec le pape Innocent IV, qui en confia l'examen à deux enfants de saint Dominique, l'un cardinal et l'autre évêque, et qui confirma le tout en 1248. Plus tard on s'écartera de cette règle ainsi modifiée; mais votre séraphique Mère, Mes Sœurs, Thérèse de Jésus, aura pour mission d'y ramener une grande partie des Filles et des Pères, par son austère réforme.

V.

Hélas! avant comme après cette réforme, le Carmel fut souvent une terre labourée par la persécution, arrosée même quelquefois du sang des victimes. L'invasion musulmane s'en approcha peu à peu, et monta jusqu'au sommet pour en disperser les pieux habitants; l'église dédiée à Marie fut profanée, et quelques Religieux ne réussirent à rester, qu'en se cachant dans les anfractuosités de la montagne. En 1238, dans une incursion passagère, les farouches sectateurs de Mahomet massacrèrent tous les hôtes du Carmel, sans en excepter un seul. En 1291, dans une conquête définitive, les Sarrasins mirent le feu au

monastère, et massacrèrent de nouveau tous les Religieux, pendant qu'ils chantaient le *Salve Regina*. Ce chant n'en est devenu que plus cher aux enfants de Notre-Dame du Carmel.

Le monastère ne put être relevé qu'en 1636 ; il le fut. Mais après l'échec de nos troupes devant Saint-Jean-d'Acre, en 1799, les Turcs chassèrent tous les Carmes, saccagèrent le couvent et le rendirent inhabitable. En 1821, ils en firent sauter les ruines, et en dispersèrent les débris. Il fallut aux Religieux trente ans de patience et de sacrifices, pour rebâtir le monastère qu'on admire aujourd'hui, et qui ne fut terminé qu'en 1853. Ainsi, Mes Frères, l'acharnement cruel des ennemis de Jésus-Christ a fait briller d'un plus vif éclat, aux yeux de tous les hommes, l'attachement des Carmes à leurs saintes traditions, leur fidélité à la montagne bénie de la Mère de Dieu, leur dévouement à sa gloire.

Mais le Seigneur ne se sert-il pas des vents et des tempêtes, pour disperser au loin les graines légères destinées à féconder le sol, à le couvrir d'une riche végétation, à l'orner de plantes rares et précieuses ? Il se sert des persécutions pour répandre en Europe les règles, les austérités, les pratiques des Carmes. Telle fut la force d'expansion, qu'on y compta, dès l'année 1369, dix-neuf provinces de l'Ordre, comprenant chacune plu-

sieurs monastères. L'ennemi de tout bien en profita même pour exciter des jalousies redoutables, qui se changèrent en longues persécutions.

VI.

Il en profita plus encore pour introduire le relâchement. Toutes les sociétés humaines n'ont-elles pas leurs heures de décadence ? Un Religieux Minime, dans une Vie de saint François de Sales, n'a-t-il pas calculé que, plus les Ordres sont *assujettis à d'aiguës et pressantes rigueurs*, plus ils se relâchent facilement, plus ils se détendent souvent ? Selon lui, ils ont besoin, à peu près une fois par siècle, d'être remontés au haut degré de leur ancienne perfection ⁴. D'ailleurs le mal des Ardents, ou la peste noire, ne vint-il pas rendre plus difficile la pratique des mortifications, de la solitude et du silence ?

Le Père Hélyot, dans son *Histoire des Ordres religieux*, signale une autre cause du relâchement des Carmes : « Le schisme qui divisa l'Église au

4. Le P. Louis de la Rivière, auteur de *la Vie de l'illustre François de Sales*, publiée à Lyon dès l'année 1624, in-8^o, — livre III, chap. 44. Cité par Camus dans l'*Esprit du B. François de Sales*, partie X, section VII. Migne, *Œuvres complètes de saint François de Sales*, t. II, p. 622.

quatorzième siècle, divisa aussi cet Ordre. Il se trouva en même temps deux généraux élus par deux partis différents, qui n'étaient pas le plus digne, mais celui qui soutenait avec le plus de chaleur l'intérêt du pontife, qu'ils reconnaissaient pour pape. Chacun de ces généraux donnait beaucoup de dispenses à ses Religieux, touchant les austérités commandées par la règle, et n'osait les punir ni les châtier, de peur qu'ils ne se jetassent dans le parti qui lui était contraire ¹. »

De toutes parts on désira donc et on demanda des adoucissements ; le pape Eugène IV les permit à tous, et accorda la mitigation en 1431.

Mais une des merveilles de votre saint Ordre, Mes Sœurs, c'est la promptitude avec laquelle il reprend vigueur. On le croyait sans chaleur et sans force, comme un aigle vieilli qui reste près de terre, et ne peut plus s'élever vers le ciel ; tout à coup Dieu renouvelle sa jeunesse (Ps. cii, 5) : il bat des ailes, reprend son essor, et plane au-dessus des plus hauts sommets. Bientôt le Carmel recommençait à peupler le ciel de bienheureux. Depuis vingt ans à peine la mitigation était autorisée, lorsque Jean Soreth, élu prieur général en 1452, se montra plein d'un zèle

1. Hélyot, *Dict. des Ord. relig.* au mot *Carmes*, § III. Migne, t. I, p. 696.

ardent pour la réforme de son Ordre, et n'omit rien pour lui rendre l'ancienne splendeur. Cinquante monastères embrassèrent sa réforme, qui donna naissance à d'autres réformes plus ou moins étendues, mais concourant toutes à entretenir, dans cette grande famille, l'esprit de ferveur et de régularité.

VII.

Soreth, xxiv^e général des Carmes, naquit à Caen en Normandie, dans l'année 1394, vécut 77 ans et mourut à Angers. Par un décret du 5 septembre 1866, Pie IX a confirmé le culte qui se rendait à ce Bienheureux réformateur ¹, auquel revient encore la gloire de l'institution des Carmélites.

Déjà la Mère de Dieu, après la Pentecôte, en venant habiter quelque temps sur le Mont-Carmel, y avait amené un certain nombre de vierges consacrées à Jésus-Christ, qui l'accompagnaient elle-même partout. Elle y en laissa plusieurs, qui se réunirent pour mener ensemble une sorte de vie religieuse. Ce monastère existait encore au

1. Muñoz Garnica, *San Juan de la Cruz, Ensayo histórico*, l. I, cap. II, p. 20, note. Jaen, 1875.

iv^e siècle , du temps de saint Jacques de Porphyre ¹. Les malheurs des temps, les invasions d'impudiques Musulmans , dispersèrent ces timides colombes , et firent perdre la trace de ces premières Carmélites ; mais Soreth fut suscité de Dieu pour rapprocher les anneaux de cette chaîne brisée. Au milieu du xv^e siècle , il fut supplié par des Religieuses rassemblées à Gueldre , sur la Niers, non loin de la rive gauche du Rhin , de les admettre dans la famille de Notre-Dame du Mont-Carmel. Le 7 octobre 1452, il obtint du pape Nicolas V une bulle qui lui accordait, ainsi qu'aux provinciaux, le privilège qu'avaient déjà les Religieux de saint Dominique et de saint Augustin, celui d'admettre des Religieuses dans leur Ordre.

Le Bienheureux eut la consolation de fonder lui-même cinq autres couvents de Carmélites, ou de Carmélines, comme on disait alors. Ce fut dans un de ces monastères, au Bon-Don, près de Vannes, que la Bienheureuse Françoise d'Amboise , duchesse de Bretagne , se retira le 25 mars 1468 pour gémir, comme une chaste tourterelle, au désert fleurissant du Carmel ². Jean Soreth prit le plus grand soin de ces Filles de Notre-

1. Julien de Sainte-Thérèse, *le Sanctuaire du Mont-Carmel*, l. II, ch. III, p. 183, 184.

2. Vicomte de Kersabiec, *la B. Françoise d'Amboise*. 2^e édit. Nantes 1867, ch. 23, p. 184.

Dame , et Dieu l'en récompensa en suscitant , parmi elles , celle qui devait achever l'œuvre qu'il avait commencée , la complète et durable réforme du Carmel.

Cette réformatrice que vous appelez , Mes Sœurs , votre sainte Mère , célèbre aujourd'hui dans le monde entier sous le nom vénéré de Thérèse , naquit à Avila , en Espagne , le mercredi 28 mars 1515. Son père , Alphonse Sanchez de Cépéda , et sa mère , Béatrix de Ahumada , étaient aussi distingués par leur piété que par leur noblesse. Elle dit dans sa *Vie* écrite par elle-même : « Nous étions trois sœurs et neuf frères. Grâce à la bonté divine , tous , par la vertu , ont ressemblé à leurs parents , excepté moi. J'étais cependant la plus chérie de mon père ¹. » Elle resta toujours très-affectionnée à sa famille , très-dévouée à tous les siens , même après qu'elle fut Religieuse et fondatrice.

Le 2 novembre 1533 , Thérèse entra chez les Carmélites mitigées d'Avila , dans leur couvent de l'Incarnation. En 1560 elle fit le vœu d'accomplir tout ce qu'elle connaîtrait être le plus parfait. Le 24 août 1562 , elle fonda la première maison de Carmélites de sa réforme , Saint-Joseph d'A-

1. *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, ch. 1, trad. Bouix, 1^{re} édit. Paris 1867, p. 44.

vila. Six ans plus tard , avec l'aide de saint Jean de la Croix, s'ouvrit à Durvelo le premier monastère de Carmes réformés ou déchaussés. La sainte mourut à Albe le 4 octobre 1582, laissant trente-deux monastères de la réforme , seize d'hommes et seize de femmes.

VIII.

L'Église applique à cette vierge séraphique les paroles que l'Écriture dit de Salomon : Dieu lui donna une sagesse et une prudence prodigieuse , un esprit large et un cœur vaste, *latitudinem cordis* ¹. La grâce propre au père ou à la mère de toute famille religieuse , n'est-ce pas que son cœur se dilate et s'agrandisse, dans la même mesure que sa postérité spirituelle , fût-elle aussi multipliée que les grains de sable sur le rivage de la mer ?

L'illustre réformatrice reçut en outre ces prémices de l'esprit , dont parle l'Apôtre (Rom. viii, 23), et qui étaient nécessaires pour faire reflourir, sur les pentes et les sommets du Carmel, l'esprit de contemplation et de solitude , l'esprit d'union

1. *Messe de sainte Thérèse*, au Propre des Carmes, introït, 45 octobre. — III Reg. iv, 29.

à Dieu et de mortification continuelle. Malgré les souffles d'indépendance et de révolte, qui ébranlaient déjà la société chrétienne, en poussant les âmes à secouer le joug de l'Église, et les corps à s'affranchir de la chasteté, l'esprit de sainte Thérèse fit épanouir d'innombrables fleurs, que la main de Dieu transplantait du monde dans les couvents de la réforme, comme dans des parterres choisis dont l'éclat réjouissait les anges, dont le parfum embaumait les hommes.

Son esprit ne s'éteignit point avec elle, il passa les monts et les mers, il suscita plusieurs congrégations florissantes : celle d'Espagne ou de Saint-Joseph, plus érémitique ; celle d'Italie ou de Saint-Élie, plus apostolique ; celle de France, adaptée par les supérieurs français, principalement par le cardinal de Bérulle, à notre caractère et à nos besoins, comme celle d'Italie avait été adaptée, quelques années plus tôt, par le cardinal Pinelli, *à la situation des lieux et à la diversité des génies*⁴. Ces légères différences, inspirées par la charité qui varie ses expressions, comme la grâce varie ses formes, n'empêchèrent nullement l'esprit de sainte Thérèse de multiplier partout les vertus opposées aux vices de la réforme protestante.

4. Dosithée de Saint-Alexis, *la Vie de saint Jean de la Croix*, l. IX, no 44, année 1598 ; Paris 1727, t. II, p. 242.

NOTE.

Des doutes se sont élevés sur l'origine du mot *Thérèse*, et sur la manière de l'écrire en notre langue ; que faut-il en penser ?

Ce fut au baptême, probablement le jour même de sa naissance, que la célèbre fille d'Alphonse de Cépéda reçut le nom de Thérèse, un nom de sainte par conséquent, selon l'usage général. Beaucoup d'autres femmes le reçurent de son temps, et même avant elle, comme on le sait pour ses aïeules (*Escritos*, t. I, p. 23). Mais quelle était sa patronne parmi les différentes saintes du Paradis, qui avaient illustré le nom de Thérèse dans les siècles précédents ? Les nouveaux Bollandistes avouent ne pas le savoir, et nous l'ignorons aussi. (*Acta sanctæ Teresiæ*, p. 45, n° 54 ; Bruxelles 1845). La *Grande vie des Saints* cite plusieurs Bienheureuses de ce nom : Thérèse cistercienne, fille de Sanche, roi de Portugal, morte le 15 juillet 1252 (tom. XIII, p. 786 ; Paris 1874) ; sa sœur, Thérèse de Léon, qui fut la première femme d'Alphonse IX, et mourut le 18 juin 1250 (tom. XII, p. 438) ; Thérèse de Nole, femme de saint Paulin, qui mourut le 29 février 424. En latin son nom était *Therasia*, que la *Grande vie des Saints* écrit en français *Thérèse* (tom. IV, p. 671). Quicherat fait de même dans son *Vocabulaire latin-français des noms propres* (Paris 1863, p. 457).

Therasia est évidemment le féminin de *Therasius*. Or nous trouvons *Therasius* dans saint Jean Chrysostome, comme le nom propre d'un homme vertueux dont il voulut consoler la veuve ; il s'écrit en grec *Θηρασίος*. Suivant les anciens Bollandistes, ce nom dérive du verbe *Θηραω*, je chasse, comme *Gelasius* dérive de *γελαω*, je ris (*Acta sanctorum*, 22 juin. Paulin. Nolan. — Édit. Palmé, Paris 1867, t. V de juin, p. 478, lettre F). Il ne fut pas rare dès les premiers siècles, dans l'immense empire romain, où tant de personnes

parlaient ou sa-ient le grec. Il n'a pas cessé d'être un nom d'homme, même en France, et nous avons sous les yeux un livre intitulé *Questions sur la messe*, publié à Paris en 1699 par M. *Theraize*, prêtre... Ce *Theraize* était né en Picardie, avait reçu au baptême le prénom de Michel, devint docteur de Sorbonne, et mourut en 1726 (*Nouveau Dict. histor.*, 7^e édit. 1789, t. ix, p. 88).

Ne nous étonnons pas que *Therasius* ou *Therasia* fasse en français *Theraize* ou *Thérèse*, comme *Gelasius* fait *Gélase*. « C'est, dit un grammairien, une règle constante, et dont l'application domine toute l'histoire de la formation des mots français, que la syllabe accentuée en latin reste accentuée en français, tandis que les syllabes non accentuées, spécialement les finales, s'assourdissent ou disparaissent; ce qui revient à dire que, non-seulement la syllabe frappée de l'accent tonique ne disparaît jamais, mais qu'elle conserve toute sa plénitude de son, et demeure la dernière syllabe sonore du mot français... non que la voyelle soit toujours identique dans les mots correspondants de l'une et de l'autre langue; mais alors même qu'elle s'est modifiée, elle reste frappée de l'accent tonique, si elle en était affectée en latin... *populus* peuple, *lactuca* laitue, *tabula* table... (*Manuel pour l'étude des racines grecques et latines...* par Anatole Bailly, sous la direction d'Égger, Paris 1869, p. 141, 142.) De même pour les noms propres de saints: *Hieronimus* Jérôme, *Blasius* Blaise, *Cornelius* Corneille...

Mais l'espagnol *Teresa* a-t-il la même origine que le latin *Therasia* ?

Quelques auteurs, comme le P. Gratien qui fut le supérieur et l'ami de la sainte réformatrice du Carmel, ont paru penser que *Thérèse* venait de l'hébreu *Thersa*, nom de ville et surtout nom de femme, qui signifie agréable (Josué. xii, 24; xvii, 3. — *Escritos de santa Teresa*, tome II, p. 486, 494). Les Phéniciens n'avaient-ils pas des colonies au midi de l'Espagne ? Et leur idiome ne se rapprochait-il pas de l'hébreu ? Quelques personnes ont pensé,

selon le P. Gratien, que l'espagnol tire *Teresa* de *Dorothea*, Dorothee, comme *Menga* de *Domingo*, Dominique (*Escritos*, t. II, p. 487). D'autres encore ont voulu faire dériver ce nom de *Thyrsus*, martyr de Tolède toujours vénéré, qui fut mis à mort pour Jésus-Christ l'an 252 (*Acta sanctæ Teresiæ*, p. 15, n° 54). D'autres enfin voudraient que l'origine fût toute espagnole, comme pour *Urraca*, *Sancha* (*Escritos*, t. II, p. 487), et alors il nous semble qu'on ne pourrait guère en assigner une autre que le nom des *Tereses*, peuple de l'ancienne Bétique, aujourd'hui l'Andalousie; à moins qu'on ne trouve mieux dans quelque mot basque ou gothique. Voilà, de toutes les étymologies proposées, la seule qui ne nous obligerait peut-être pas au *Th*; encore est-elle inconnue, et par conséquent douteuse ou problématique.

En 1864, M. l'abbé Postel soutint que Thérèse est un nom grec de formation, grec d'histoire, grec d'origine. (*Sainte Thérèse, lettres au R. P. Bouix*, Paris, 1864, p. 54-57.) En mai 1869, M. le chanoine Labis appuya cette opinion dans la *Revue catholique* de Louvain. Au mois de septembre suivant, dans les *Etudes* des Pères Jésuites (p. 469-471), le R. P. Matagne combattit cette étymologie, tout en la reconnaissant possible, probable même, et en faisant ces deux aveux: d'abord « nous préférons avouer notre ignorance, et déclarer que l'origine de *Teresa* nous est inconnue. » Mais alors pourquoi changer l'orthographe présente du mot *Thérèse*, que notre langue n'a certainement pas tiré de la réformatrice du Carmel, mais *probablement* et antérieurement du grec? Ensuite « *Tarasia* est la forme la plus ancienne, constatée par les documents espagnols et latins remontant jusqu'au x^e siècle. » Mais cette forme même ne prouve-t-elle pas une origine grecque? Les grammaires comparées disent qu'un mot qui passe d'une langue dans une autre, subit quelques altérations, dont une des plus fréquentes est le changement de *n* en *a*, de *a* en *e* ou en *o*, comme on le voit dans un grand nombre de mots sanscrits, grecs, latins, français... *mātā*, *μητηρ*, *mater*, *mère*; *janu. γονυ*, *genu. genou*, (*Manuel...* p. 30-36, et 466) *Θηρασία*

a donc pu faire aussi facilement au delà des Pyrénées *Tarasia* et *Teresa*, qu'en deçà *Theraize* ou *Thérèse*.

N'oublions pas que les Espagnols ont, plus souvent qu'on ne pense, écrit eux-mêmes le nom de la célèbre Carmélite par un *th*. On le trouve ainsi en plusieurs citations des *Escritos* (t. I, p. 7, 263, 380), et jusque dans la première épitaphe latine, placée aux deux côtés de son tombeau à Albe de Tormès (p. 575, n° 27). Le savant éditeur rend aussi quelquefois une *h* à son nom, quand il cite la traduction française du R. P. Bouix (t. II, p. XXXVII, XXXVIII). Qu'on ne dise pas que c'est une faute d'impression ; car pourquoi les compositeurs et correcteurs de Madrid la feraient-ils plutôt qu'une autre, ne feraient-ils que celle-là dans le nom de *Thérèse* en espagnol, en latin, en français, s'ils ne la croyaient à peu près justifiée par l'usage ou l'étymologie ? Si donc l'espagnol l'écrit ordinairement sans *h*, c'est que, comme l'italien, il n'a pas le *th* ; il écrit *Teresa* pour Thérèse, de même que *Tebas* pour Thèbes, *Teologia* pour Théologie...

Mais le français admet le *th*, et nous devons d'autant plus le conserver au prénom de la noble réformatrice du Carmel, quelle qu'en soit l'étymologie, que tel est depuis longtemps l'usage de notre langue, et que l'usage ici fait loi.

. *Si volet usus*
Quem penes arbitrium est, et jus, et norma loquendi.
 (Horat. ART. POET. v. 71, 72.)

L'Académie française a constamment écrit *Thérèse* avec *h*, comme on peut le voir encore dans la récente ou septième édition de son *Dictionnaire*, aux mots *Carme* et *Réformatrice*. L'orthographe put varier autrefois, parce qu'elle n'était pas plus fixée sur ce mot que sur une foule d'autres ; mais aujourd'hui elle est fixée, le *th* a pour lui la possession, et nous ne devons pas l'exclure avant qu'on nous ait donné avec certitude une étymologie qui nous y autorise.

SECONDE PARTIE.

JUSQU'OU VA L'AUSTÉRITÉ DU CARMEL.

I.

Voulez-vous, Mes Frères, apprendre en peu de mots jusqu'ou va l'austérité de la vie chez les Fils et les Filles de sainte Thérèse, écoutez ces paroles de l'héroïque réformatrice :

« Nous observons la règle de Notre-Dame du Mont-Carmel sans aucune mitigation, telle qu'elle a été rédigée par Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, et approuvée l'an mil deux cent quarante-huit par le pape Innocent IV, en la cinquième année de son pontificat. Il me semble maintenant que tous les travaux que nous avons soufferts, pour rétablir l'observance primitive, ne pouvaient être mieux employés. Il y a, je l'avoue, de l'austérité dans notre genre de vie : nous ne mangeons jamais de viande sans nécessité, nous jeûnons huit mois de l'année, et nous pratiquons beaucoup d'autres choses, que l'on peut voir dans la règle primitive. Néanmoins les Sœurs comptent tout cela pour si peu, qu'elles gardent encore d'autres observances, qui nous ont paru

nécessaires pour accomplir cette règle avec plus de perfection ¹. »

Ainsi l'on ne se contente pas au Carmel de coucher sur la paille, dans ce réduit étroit et indigent qui se nomme une cellule ; on ne se contente pas de porter un vêtement lourd et grossier ; on ne se contente pas de vivre et de mourir, séparé de ceux qu'on aime par des grilles impénétrables : on prolonge le jeûne depuis l'Exaltation de la Sainte Croix, le 14 septembre, jusqu'à Pâques, et l'on s'abstient de viande toute l'année, excepté en cas de maladie ou de grande faiblesse. Le travail des mains est ordonné, et un silence absolu est de rigueur de la veille au lendemain, depuis Complies jusqu'à Prime. « *Néanmoins les Sœurs comptent tout cela pour si peu,* » selon le mot de leur sainte Mère, que chacune ajoute ses austérités personnelles, les chaînes de fer, les haïres, les cilices, les disciplines, tout l'attirail sanglant des supplices volontaires, tous ces engins de mortification, qui nous font frémir dans la Vie des principaux saints du Carmel.

En dehors même de ceux qui sont placés sur les autels, parmi les disciples d'Élie qui ne parviendront jamais aux honneurs de la canonisa-

1. Sainte Thérèse, *Vie écrite par elle-même*, ch. 36 ; Bouix, Paris 1852, p. 542.

tion, la plupart se livrent avec une généreuse constance à d'effrayantes austérités. En cherchez-vous la preuve ? Vous la trouverez en France, à Paris, si vous ouvrez les Chroniques des Carmélites à l'année 1608 ; voici ce qu'on y raconte de la communauté de ces ferventes épouses de Jésus-Christ :

« Les mortifications y étaient si grandes et si nombreuses, que plusieurs d'entre elles ont passé grand nombre d'années, sans dormir plus d'une heure par nuit, employant le reste à prier ; quelques-unes ne se chauffaient jamais, même dans les plus rigoureux hivers ; quelques autres jeûnaient plusieurs semaines de suite au pain et à l'eau ; d'autres ne couchaient que sur des ais. Enfin, elles vivaient toutes dans une austérité telle, que l'on peut la comparer à celle des anciens anachorètes. Leurs vertus intérieures surpassaient encore ce qui paraissait au dehors ¹. »

II.

N'est-ce donc pas ici le lieu, Mes Frères, de vous rappeler une pensée, que saint Bernard développait devant les Religieux de son temps ?

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, année 1608. Troyes 1846, tome 1, p. 449.

Un des bienfaits du cloître, disait-il, c'est de cacher ceux qui l'habitent. Désirez-vous savoir combien nous gagnons à être ainsi cachés par notre solitude même ? Je crois qu'il n'est pas un Religieux, qui, s'il faisait dans le siècle le quart, *quartam partem*, de ce qu'il fait dans un monastère, ne fût honoré comme un saint, *adoraretur ut sanctus*, ne fût considéré comme un ange, *reputaretur ut angelus*. Ici, au contraire, il est journellement accusé de négligence et réprimandé 1.

Un contemporain du grand abbé de Clairvaux ajoutait : Ce qui est faible chez les Religieux, l'emporte sur ce qui est fort chez les séculiers, *infirmitas nostrum fortius est sæcularibus*, et si les œuvres qui paraissent faibles chez nous, étaient vu faire par eux, combien ne seraient-elles pas estimées, *quanti crederentur* 2 !

« Un Religieux tiède, disait Bourdaloue, en pratiquant ce qu'il pratique, serait, malgré sa tiédeur, regardé dans le monde comme un chrétien parfait ; et un chrétien dans le monde censé parfait, avec sa prétendue perfection, à peine serait-il supporté dans la Religion. D'où vient cela ? c'est que, dans la Religion, bien de la régu-

1. Saint Bernard, in *Psalm. Qui habitat*, sermo IV, n° 3. Migne, P. L., t. 483, p. 494.

2. Gillebertus, in *Cantica*, sermo 37, n° 3. Mign. P. L. t. 484, p. 494.

larité, bien de l'humilité, bien de la piété, n'est presque compté pour rien ; au lieu que, dans le monde, peu, et souvent rien, est compté pour beaucoup ¹. »

Sainte Thérèse nous avait déjà dit que les enfants du Carmel *comptent pour si peu*, et Bourdaloue nous répète qu'ils comptent *presque pour rien*, toutes leurs austérités. Ils croient n'exercer jamais assez de sévérités sur leur chair innocente, et nous les entendons partout redire avec conviction : Nous sommes des serviteurs inutiles (Luc, xvii, 10). Pourquoi cette conviction ? pourquoi ce langage ? parce que le Carmel est la terre où l'humilité croît et fleurit, mais se cache et s'ignore : son parfum seul la trahit.

III.

J'aime à le croire, Mes Frères, sans pratiquer les mêmes austérités, vous êtes néanmoins fidèles au conseil de l'Apôtre, qui vous dit comme aux Romains : Je vous en conjure par la miséricorde divine, faites de vos corps une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu (Rom. xii, 1). Mais à quel degré êtes-vous parvenus dans la

1. Bourdaloue, *Le trésor caché dans la Religion*, n° p. Migne, *Orateurs sacrés*, tome xv, p. 4067.

perfection de cette offrande ? De combien restez-vous en arrière de ces âmes ferventes, de ces vierges sages, de ces Filles de Notre-Dame, dont nous venons ici étudier l'institut, admirer la vie ? Méditez quelques paroles de saint Grégoire, elles vous apprendront ce qui vous manque ¹.

Ce grand Pape commence par mesurer combien l'holocauste nous élève plus haut, ou nous mène plus loin, que le sacrifice. Par l'un comme par l'autre on pratique l'immolation ; mais dans le sacrifice on offre seulement une partie, une fraction de la victime ; dans l'holocauste on offre la totalité, la victime tout entière. Vous faites un vœu au Seigneur, vous secourez les pauvres, vous défendez les opprimés : c'est un sacrifice, ce n'est qu'un sacrifice, puisque vous vous réservez une portion de vos biens. Mais voici une personne qui donne à Dieu tout ce qu'elle a, qui lui immole toutes ses inclinations, tous ses goûts, toute sa vie : c'est plus qu'un sacrifice, puisqu'elle ne se réserve rien, c'est un holocauste.

Que dirai-je des chrétiens assez généreux pour immoler au Tout-Puissant, sans aucune réserve, leurs sens, leur langue, leur substance, la totalité de ce qu'ils ont et de ce qu'ils sont ? Dirai-je seulement qu'ils offrent un holocauste ?

1. Saint Grégoire, in *Ezechiel*, l. II, homil. VIII, nos 15-21. Migne P. L. t. 76, p. 4037-4040.

Je dirai plus, ils deviennent eux-mêmes un holocauste, *imo magis holocaustum fiunt*, ils sont l'holocauste même.

Voilà précisément ce que sont les Carmélites ; elles sont un holocauste , parce qu'elles s'entretiennent dans un état perpétuel d'immolation complète et sans réserve.

Vous en mesurez l'étendue , vous en admirez la générosité , vous en blâmez peut-être la rigueur, quand vous voyez une femme rayonnante de jeunesse et de beauté, qui avait de vastes possessions et un riche équipage, qui comptait de nombreux admirateurs , épris de ses charmes, ambitieux et impatientes d'obtenir sa main, renoncer à tous ces avantages de la nature, frapper opiniâtrément à cette porte du Carmel qui, si grande qu'on l'ouvre , ressemble toujours à la porte du ciel, par laquelle on ne passe qu'en se dépouillant de tout, qu'en se faisant petit, qu'en s'inclinant pour adorer la croix. En un jour solennel, la postulante se dépouille, en effet, de tous ses titres, de tous ses biens, de toutes ses parures, de toutes ses espérances humaines ; elle renonce au plaisir et à la liberté, pour mourir au monde et s'ensevelir dans le cloître.

Vous la suivez du regard, vous voyez sa mère pleurer derrière elle, vous êtes émus, vous aussi ; et quand elle s'est agenouillée pour baiser le

crucifix, au milieu de fantômes sombres et voilés, quand la porte du couvent s'est refermée sur elle, il vous semble que vous avez conduit quelqu'un à sa dernière demeure : vous plaignez les parents qui viennent de faire une telle perte, vous vous retirez sérieux et pensifs. Ah ! c'est que l'holocauste vous est apparu dans son austère réalité, avec son glaive à deux tranchants, dont il frappe tout à la fois la mère et la fille en les séparant. Vous avez senti le froid de cette lame, qui pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et les moelles, et qui démêle les pensées et les mouvements du cœur (Hebr. iv, 12). Vous admirez, vous ne vous sentez pas le courage d'imiter.

IV.

Mais après que l'holocauste est accompli, reste-t-il encore quelque chose à faire derrière ces grilles ? Il reste un travail lent et difficile, intime et délicat, durant des années que Dieu prolongera, car on vit longtemps au Carmel, pour prolonger l'immolation et augmenter le mérite.

Dans une de ces visions où l'avenir, la Jérusalem nouvelle, l'Église catholique, se montrait

aux regards d'Ezéchiël , ce prophète aperçut des âmes zélées pour la perfection, qui s'appliquaient à laver l'holocauste , *lavabant holocaustum* (Ezech. XL , 38).

Qu'est-ce que laver l'holocauste ? Saint Grégoire répond : C'est le purifier de toute souillure , c'est le délivrer de toute imperfection.

Vous supportez une injure, mais vous en êtes affligé : votre holocauste n'est pas pur, lavez l'holocauste. Vous avez résolu de tout donner aux pauvres ; il vous vient en pensée : De quoi vivrai-je ? Vous donnez cependant, mais avec moins de joie, mais avec un peu de tristesse : votre holocauste n'est pas pur , lavez l'holocauste. Vous méprisez les honneurs et les dignités , mais vous ne voudriez pas être méprisé vous-même ; vous prétendez arriver à l'humilité, mais sans passer par les humiliations ; vous désirez qu'on vous mette à la dernière place , *in loco humili*, mais vous seriez bien fâché de paraître méprisable , *videri contemptibilis* : votre holocauste n'est pas pur, lavez l'holocauste.

Que font donc les Filles de sainte Thérèse dans l'intérieur du cloître ? Elles lavent l'holocauste par un travail assidu, par les exercices annuels et quotidiens , qui font de la vie une mort et de la mort une vie. Elles ne sont pas de ces âmes

douillettes, qui ne veulent jamais être ni brusquées ni dérangées, qui se montrent satisfaites lorsqu'on les traite avec délicatesse et vénération, comme une relique enveloppée dans la soie, abritée sous le cristal : ce sont des âmes viriles et aguerries. Elles ont méprisé le monde, elles sont heureuses que le monde les méprise.

Elles savent qu'il attribue leur retraite à un échec, à une déception, à un froissement ; qu'il explique leur persévérance par l'impossibilité de reprendre leur rang dans la société, leur place dans l'opinion ; qu'il interprète leur jalouse exactitude à rester cachées, par la honte d'être maintenant si mal vêtues ; qu'il vomit contre elles mille injures, répand la calomnie, prépare la persécution, les accuse pour le moins d'égoïsme, de paresse et de démence : elles sont fières d'avoir la folie de la croix, de passer pour les disciples dociles et les fidèles épouses de la Victime du calvaire.

Elles travaillent pour vivre, elles travaillent pour donner, elles se font plus pauvres pour donner davantage aux pauvres. Puis, chacune se prosterne devant l'image de l'Époux sanglant et meurtri, la contemple, la prend dans ses mains, la presse sur son cœur, la colle sur ses lèvres et s'écrie : *Pati et contemni pro te!* En récompense de mon dévoue-

ment aux âmes, de mon dévouement aux malheureux et de ma fidélité à vous suivre, ô Jésus bafoué, ô Jésus condamné, ô Jésus crucifié, je vous demande uniquement ce que vous demanda mon père saint Jean de la Croix : la souffrance et le mépris¹, encore plus de souffrance, encore plus de mépris, pour vous, ô Jésus souffrant, ô Jésus méprisé!

V.

Est-ce assez d'austérité? Non, mes Frères; saint Grégoire ne s'arrête pas, suivons-le jusqu'au bout. Dans un temps où la piété est superficielle, parfois même sensuelle, il importe que vous sachiez qu'il ne suffit pas à la perfection chrétienne d'offrir un holocauste, si bien lavé et purifié qu'il soit; il faut encore que cet holocauste, selon la parole du Psalmiste, soit riche de substance ou de moelle (Ps. LXV, 15), soit plein de suc ou de graisse (Ps. XIX, 4). Il faut engraisser la victime ou l'holocauste.

La victime reste maigre et chétive, l'holocauste manque de moelle et de graisse, n'atteint pas un assez haut degré d'excellence, tant qu'on ne pleure ni par amour pour Dieu ni par désir du Ciel, tant qu'on ne fait pas le bien avec humilité

1. *Brev. Rom.* 24 nov. leçon VI.

de cœur, tant qu'on n'arrose pas les bonnes œuvres avec les larmes de l'oraison. Offrir un holocauste excellent et plein de moelle, c'est désirer vivement la vue du Créateur, c'est avoir hâte de parvenir aux joies de l'éternelle contemplation, c'est s'immoler soi-même par amour dans les gémissements et les pleurs, *se ipsum ex amore quo accenditur in fletibus mactat*.

Or, n'est-ce pas là cette vie pénitente et contemplative qu'on mène au Carmel, en désirant la mort pour se réunir au divin Époux (Philip. 1, 23)? Aussi, l'Église nous dit-elle que sainte Thérèse avait fait de son cœur un holocauste plein de moelle, *medullatum cordis holocaustum*¹. Toutes ses Filles rivalisent avec elle de générosité dans le sacrifice, toutes envient son héroïsme, toutes voudraient être capables de l'imiter dans l'engagement qu'elle prit, par vœu, de faire toujours ce qu'elle jugerait le plus parfait, *quidquid perfectius esse intelligeret*².

Si la dévotion, selon saint Thomas, est la promptitude de la volonté à faire ce qui est du culte ou service de Dieu, si elle est l'effet et l'aliment de la charité, si elle est l'embonpoint de l'âme³; comment ne pas reconnaître cet em-

1. Messe de Sainte Thérèse, au Propre. Secrète.

2. *Brév. Rom.* 15 octobre, leçon v^e.

3. Saint Thomas, *Sum.* 2^a 2^m q. 82. art. II. ad 2. Rome, 1570, folio 192. D-H.

bonpoint spirituel dans les âmes, qui revendiquent sans cesse le droit le plus dédaigné du vulgaire, le droit à l'humiliation, qui aspirent à remplir les offices les plus humbles, qui ne peuvent souffrir en elles-mêmes aucune vertu rachitique, rien qui ne soit pas digne d'être offert à Notre-Seigneur, qui recourent à des mortifications fréquentes, à des flagellations sanglantes, à des examens multipliés, pour trancher dans le vif, pour surprendre toute fibre rebelle et l'arracher sans pitié?

Afin qu'on s'applique mieux à ce double travail de perfection, afin qu'on se hâte de laver et d'engraisser l'holocauste, les Carmes Déchaussés établissent en chacune de leurs provinces un *Désert*, c'est-à-dire un couvent spécial, situé loin de tout centre de population, où les Religieux sont entièrement et uniquement occupés d'exercices de pénitence et de piété. L'observance y est plus austère, et tout rapport avec le dehors est absolument interdit, même pour le ministère sacré¹. Les Carmélites ont dans leur enclos plusieurs *Ermitages*, où chacune peut prier à volonté, jouir d'une solitude plus profonde, acquérir plus d'embonpoint spirituel, pour offrir

1. Hélyot donne beaucoup de détails sur ce désert. *Dict. des Ordres relig.* Migne, t. 1, p. 654-658.

à Dieu , par un accroissement de dévotion , un holocauste plus digne de lui.

VI.

Le Seigneur vient en aide à tant de bonne volonté par ses bénédictions. Je n'en indiquerai ici que deux ; lesquelles attendez-vous, Mes Frères ? une bénédiction de souffrance et une bénédiction de joie.

Oui , le Seigneur fait abonder la souffrance avec la grâce au Carmel. Il imprima dans le cœur d'une Carmélite française, la vénérable Madeleine de Saint-Joseph, une si grande estime de toutes les souffrances , qu'elle les regardait comme l'unique félicité de la terre, et dans ces sentiments elle disait souvent à ses Sœurs : « La souffrance est chose si grande , pourvu qu'elle soit portée fidèlement, que quand Dieu trouve une âme disposée à la recevoir, il renverserait plutôt le ciel et la terre que de l'en laisser manquer ¹. » Les Fils et les Filles de sainte Thérèse n'en manqueront pas ; nous en avons pour garant cet aveu de leur séraphique Mère :

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, année 1605 , tome I, p. 436.

« Je sais que les tribulations par lesquelles Dieu fait passer les contemplatifs, sont intolérables ; elles sont de telle nature que , si Dieu ne fortifiait leur âme par l'aliment des délices intérieures , ils n'auraient point la force de les supporter. Et il est clair qu'il en doit être ainsi. Car s'il est vrai que Dieu fait passer par le chemin des croix ceux qu'il aime, et que plus il les aime, plus les croix qu'il leur fait porter sont pesantes, comment pourrait-il épargner les contemplatifs, qu'il regarde comme ses amis et qu'il loue de sa propre bouche ? Pense-t-on qu'il admette au commerce d'une amitié si intime, des âmes qui vivent dans les délices , et qui n'ont rien à souffrir ? Ce serait folie de le croire. Je tiens donc pour très-certain que Dieu envoie aux contemplatifs , des croix beaucoup plus grandes qu'aux autres.

« Le chemin par lequel il les mène est si âpre et si rude , que souvent il leur arrive de se croire égarés, et d'être tentés de revenir sur leurs pas pour retrouver leur route. Aussi faut-il que Notre-Seigneur leur donne, non l'eau qui rafraîchit, mais le vin qui enivre, afin qu'en proie à une sainte ivresse, ils ne sentent plus en quelque sorte leurs souffrances, et qu'ils aient la force de les supporter ¹. »

1. Sainte Thérèse, *le Chemin de la perfection*, ch. xix. Bouix, Paris 1869, t. III, p. 404, 405.

VII.

Ces dernières paroles : *le vin qui enivre, une sainte ivresse, ils ne sentent plus leurs souffrances*, sont les mêmes que saint Augustin avait dites de l'intrépide et glorieux martyr saint Laurent, mais en les expliquant par la communion sacramentelle, par la participation à la chair et au sang de Jésus-Christ : Engraissé par cette nourriture, *tamquam illa esca saginatus*, et enivré par ce breuvage, *et illo calice ebruius*, il ne sentit point les tourments, *tormenta non sensit*¹ ! Les contemplatifs, qui se rapprochent des martyrs par la souffrance, s'en rapprochent donc aussi par la joie ; car ils viennent la puiser à la même source toujours jaillissante, la divine Eucharistie. Au ciel les vierges suivent l'Agneau en chantant (Apoc. xiv, 3, 4), sur la terre elles le suivent en communiant. Mais la communion fait de leur vie un hymne joyeux, dont chaque strophe a pour refrain le *Deo gratias* ou l'*Alleluia*.

On souffre au Carmel, mais on n'y est pas triste, parce qu'on s'y sent appelé aux noces de l'Agneau, et qu'on y redit comme au ciel : Réjouissons-nous,

1. Saint Augustin, in *Joan.* tractat. xxvii, n° 42. Migne, Pat. Lat. t. 35, p. 4624.

tressaillons d'allégresse, voici les noces de l'Agneau, et son épouse s'est préparée (Apoc. xix, 7, 9). Ici l'épouse du Christ, l'âme religieuse, peut avec permission communier tous les jours; elle s'y prépare, la vie même qu'elle mène est la meilleure préparation. Le sang du divin Époux n'en descend que mieux sur elle, par le sacrement d'amour, comme la rosée du matin qui rafraîchit les fleurs, en ravive les couleurs et les parfums.

Si nous voulons participer nous-mêmes à cette allégresse, Mes Frères, souvenons-nous toujours que pour dire : Je surabonde de joie dans mes tribulations (II Cor. vii, 4), il faut avoir le droit de dire : J'ai tout donné avec joie (I Paralip. xxix, 17). Souvenons-nous que la joie, comme l'air pur, se respire sur les hauts sommets, sur ces sommets de l'abnégation et du dévouement où se plaisent les cœurs droits (Ps. xcvi, 14), où ils écoutent la voix qui dit : Dieu aime celui qui donne gaîment (II Cor. ix, 7). Suivons du moins le conseil de saint Grégoire : Engraissons l'holocauste, lavons l'holocauste, *lavemus holocaustum*, lavons les souillures et les imperfections de cette âme, que nous voulons rendre fidèlement à son Créateur, offrir joyeusement à son Rédempteur.

Mais où les laverons-nous ? Dans cette source ou fontaine de piété, *in hoc fonte pietatis*, dans cette source ou fontaine de miséricorde, *in hoc*

fonte misericordiæ, qui est le Fils même du Très-Haut : source cachée, fontaine couverte, tant qu'il fut invisible ; source découverte, fontaine à la portée de tous, depuis qu'il s'est incarné. Contient-elle assez d'eau pour laver toutes nos iniquités ? L'eau n'y tarit jamais, et lors même que toutes les souillures du monde y tomberaient à la fois, elles ne pourraient en diminuer l'abondance, ni en troubler la limpidité. Madeleine y vint après ses péchés et s'y purifia, Pierre y vint après son reniement et s'y lava, le bon Larron y vint à sa dernière heure, et y prit un bain de vie et d'immortalité. Accourons donc aussi nous y laver, nous y baigner, et puisque nous n'avons pas imité les anges du Carmel dans leur innocence, imitons-les dans leur vie austère et pénitente.

TROISIÈME PARTIE

UNE SAGE MODÉRATION.

I.

En pensant aux austérités de votre vie, Mes Sœurs, souvent vos familles s'inquiètent, vos mères s'effrayent, et leur tendresse pour vous leur fait croire que dans votre cloître les macérations sont extrêmes, les privations excessives. Ces appréhensions de la nature sont dignes d'excuse, dans des cœurs auxquels Dieu dit : Vous l'aimez, vous aimez votre fille, votre nièce, votre amie ; la séparation que j'ai voulue, ne doit pas briser l'affection que j'ai formée. Votre amour la suivra dans sa mort au monde, dans son tombeau mystique, dans son purgatoire volontaire, comme il suit le corps de vos chers défunts dans le sépulcre, leur âme dans le lieu des expiations.

Pour rassurer vos parents et vos amies, je veux leur montrer qu'un cœur aussi aimant que leur cœur, qu'une Mère aussi tendre que vos mères, a déployé la plus affectueuse sollicitude et la plus sage prévoyance, en apportant un juste tempéra-

ment à vos austérités. Il me suffira d'ouvrir les lettres de sainte Thérèse.

Dans sa Correspondance, l'élan de son amour séraphique ne la ravit pas en Dieu, comme dans ses autres œuvres, et ne la maintient plus à des hauteurs inaccessibles pour nous, sur les cimes d'un mysticisme céleste ; mais une compatissante charité l'abaisse doucement vers la terre, la retient au milieu de sa Famille d'ici-bas, et l'applique aux affaires et aux intérêts de chaque jour. Ses lettres, trop peu lues, prouvent qu'elle avait une largeur de vues et un sens pratique, qui lui venaient, comme à tous les vertueux fondateurs, de Celui qui a l'expérience de tous les siècles, et que nous nommons l'Ancien des jours, la Sagesse éternelle. Toujours admirable dans ses saints (Ps. LXVII, 36), Dieu l'est dans la sainte Réformatrice des Carmes et des Carmélites, non-seulement lorsqu'il lui fait décrire les degrés d'oraison et les demeures du château de l'âme, mais encore lorsqu'il la fait descendre aux détails de la vie commune, pour prévoir et régler toutes choses avec un soin maternel.

II.

D'abord elle maintenait avec intelligence les austérités dans la voie qui mène au but : assou-

plir le caractère plutôt que briser le corps, soumettre la chair à l'esprit, les passions à la raison, tout l'homme à la grâce et à la règle. Son désir était que la mortification spirituelle complétât et vivifiât la mortification corporelle, en s'étendant jusqu'à la privation des délices intimes, qu'on goûte quelquefois au service de Dieu. Elle écrivait à une novice : « Mettez votre gloire à porter la croix du Sauveur ; ne faites aucun cas des douceurs et des consolations ; il n'appartient qu'aux simples soldats de vouloir être payés par jour ; servez gratuitement, comme les grands seigneurs servent le roi ¹. »

Dans le gouvernement même de ses couvents, elle voulait qu'en cas d'opposition on sût punir les unes, « pour faire taire toutes les autres, disait-elle, car la plupart des femmes sont naturellement timides... Je connais les femmes, et je sais que parfois la rigueur est d'une absolue nécessité. Peut-être, si l'on en eût montré à ces Religieuses, auraient-elles évité plus d'un péché de parole, et seraient-elles maintenant plus dociles. S'il faut de la douceur, il faut aussi de la sévérité : c'est ainsi que Notre-Seigneur nous conduit ; mais pour les opiniâtres la sévérité est l'unique

1. *Lettres de sainte Thérèse*, trad. Bouix, Paris 1864, let. 325, t. III, p. 457.

remède ¹. » Elle ne traitait pas mieux celles qui murmuraient, et c'est elle qui a dit : « Croyez-le bien, je crains plus une Religieuse mécontente que plusieurs démons ². »

On voit par là qu'elle était loin de prendre le change, et d'estimer la vertu par les austérités extérieures, qui cachent parfois la pauvreté du fond, et produisent une illusion dangereuse dans le sujet qui les pratique, comme dans les témoins qui les admirent. Pour Thérèse de Jésus, comme pour Ignace de Loyola, le progrès spirituel se mesure sur la violence que chacun se fait à soi-même, et le renoncement à la volonté propre vaut plus que la résurrection d'un mort. L'un et l'autre pensaient qu'il faut s'appliquer beaucoup plus ardemment à dompter l'intérieur, qu'à dompter le corps ; à dominer les émotions du cœur, à réprimer les mouvements de l'esprit, qu'à rompre les os et affliger la chair ³.

III.

La sainte Réformatrice faisait plus de cas des qualités de l'âme, que des mortifications corpo-

1. *Lettres*, let. 424, t. II, p. 453.

2. *Lettre* 303, t. III, p. 375.

3. Saint Ignace, *Sententiæ selectæ* nos 40, 42, 43, 23.

relles, et préférerait même la simplicité à la science ; elle écrivait à une Prieure : « Dieu préserve toutes mes Filles de vouloir être des latinistes ! que cela ne vous arrive plus, je vous prie, et ne le permettez à personne. J'aime beaucoup mieux que mes Filles se piquent de simplicité, comme il convient à des saintes, que de vouloir passer pour des rhétoriciennes ¹. »

Elle aimait mieux recevoir des filles sans dot, que des filles sans jugement ; elle disait à la même Prieure : « Quand bien même leurs dots suffiraient pour achever de payer votre maison, on ne pouvait songer à les recevoir. N'en prenez absolument aucune, si elles manquent de jugement ; c'est contre nos Constitutions, et c'est un mal incurable ². » A la même Prieure encore elle écrivait : « Dans les circonstances où vous vous trouvez, c'est un coup bien hardi de recevoir une Sœur sans dot ; cependant cela se peut faire pour l'amour de Dieu. Considérez, je vous prie, que vous n'en avez encore reçu aucune de cette façon, et que si vous recevez celle qui se présente, Dieu vous assistera en vous en attirant d'autres, qui vous récompenseront de ce que vous avez fait pour lui ³. »

1. *Lettre 416*, t. II, p. 122.

2. *Lettre 480*, t. II, p. 390.

3. *Lettre 92*, t. I, p. 466.

Mais ce qu'elle voulait surtout, c'était la sainteté. « Notre avantage, disait-elle, ne consiste pas en ce que nous ayons beaucoup de monastères, mais en ce que les Religieuses qui les habitent, soient des saintes ¹. »

Comme sa Mère du ciel, la séraphique Réformatrice était une vierge très-prudente, *virgo prudentissima*, qui savait apporter un juste tempérament aux rigueurs mêmes de la pénitence. Le 12 décembre 1576, elle écrivait : « Je m'étonne que le Père Jean de Jésus prétende que vous n'allez tous nu-pieds, que parce que je le souhaite, moi qui m'y suis tellement opposée, que je l'ai défendu constamment au Père Antoine de Jésus ; c'est donc se tromper que de croire que c'est là mon sentiment. Je désirais de voir entrer dans notre Ordre des gens de mérite ; et, de peur que l'austérité de la règle ne les dégoûtât, je ne voulais pas qu'elle fût excessive. Il était cependant nécessaire qu'elle fût telle qu'elle est, pour vous distinguer des Pères mitigés... Pour la nudité des pieds, elle ne m'est même pas venue à l'esprit : vous n'êtes que trop déchaussés. C'est pourquoi ayez la bonté de dire à ces Pères, de n'être point déchaussés autrement qu'on l'a toujours été ². »

1. Lettre 338, t. III, p. 504.

2. Lettre 425, t. II, p. 457, 458.

Les Carmélites portent des bas grossiers, avec une sorte de chaussure espagnole, avec des *alpargates* faites de corde et de chanvre.

Le 11 novembre de la même année 1576, Thérèse avait écrit de Tolède à la Prieure de Séville : « J'ai su ici certaines mortifications, qui se pratiquent à Malagon : la Prieure commande à une Sœur de donner à l'improviste un soufflet à une autre, et l'on m'a dit que c'est ici même que cette invention fut apprise. C'est le démon, à ce qu'il paraît, qui, sous couleur de perfection, enseigne à mettre les âmes en péril d'offenser Dieu. Ainsi, en aucune manière, ne commandez ni ne permettez jamais rien de tel. Ne conduisez pas non plus vos Filles avec cette rigueur que vous avez vue à Malagon : elles ne sont point des esclaves ; et souvenez-vous que la mortification ne doit servir que pour l'avancement spirituel ⁴. »

Un monastère de Carmélites avait été fondé, dans Alcalá de Henaréz, par une contemporaine de sainte Thérèse, par la vénérable Marie de Jésus, qui rétablit la règle primitive avec de si grandes austérités, que les Religieuses étaient entièrement déchaussées, n'avaient d'autre lit que des sarments, et tout le reste à l'avenant. A qui

4. Lettre 113, t. II, p. 114.

recourut-on pour tempérer ces rigueurs ? à la séraphique Thérèse , qui les adoucit en effet, et demeura pour cela trois mois dans cette maison, où elle remplit la charge de Prieure , et mit toutes choses sur le même pied que dans les couvents de sa réforme.

V.

Elle ne permettait pas aisément à ses Filles de quêter, pour l'entretien du monastère ; mais elle voulait que celui qui se trouvait en détresse, fût secouru par les autres. Elle abandonna même dans ce but son premier dessein, qui était qu'aucun n'eût de revenu.

Le 9 août 1582, elle écrivait à la Prieure de Burgos : « Je vous ai dit tant de fois qu'il est pour vous de la dernière conséquence, qu'on ne sache pas que votre monastère ne possède aucun revenu ; ce qu'on ne manquerait pas de savoir, si vous vous avisiez de faire quêter. C'est , si je ne me trompe, un point de Constitution de ne rien demander, à moins que la nécessité ne soit bien grande ¹. » Mais en juin 1579, elle avait

1. *Lettre 346, t. III, p. 532.*

écrit : « Nous ne portons toutes un même habit, que pour nous marquer que nous devons nous aider les unes les autres, et que tous les biens doivent être communs entre nous. Celui-là donne toujours beaucoup, qui donne tout ce qu'il peut donner... Si je pouvais travailler, cela me ferait bien moins de peine, que d'aller de côté et d'autre, comme je suis obligée de le faire, pour quêter et mendier. Je puis bien vous assurer que, pour tout autre motif que pour l'amour de Dieu, je ne voudrais pas supporter un pareil tourment ¹. »

D'abord sainte Thérèse avait refusé tout revenu pour ses couvents ; plus tard elle en accepta, et le 21 février 1581 elle écrivit : « Nos Constitutions portent que *les Religieuses doivent vivre d'aumônes, et qu'elles ne peuvent avoir de revenus*. Comme je vois que toutes nos maisons se mettent sur le pied d'avoir des revenus, voyez s'il ne serait pas bon de retrancher cet article, et tout ce que les Constitutions prescrivent sur ce point, de peur que ceux qui les verront ne trouvent qu'on s'est relâché bien vite. Ou bien il faudra que le Père commissaire déclare que, puisque le concile de Trente le permet, les Carmélites peuvent avoir des revenus ². »

1. *Lettre 246*, t. III, p. 57.

2. *Lettre 281*, t. III, p. 272.

Le 15 septembre 1582, vingt jours avant sa mort, elle écrivait encore de Valladolid à la Prieure de Soria : « Pour ce qui est de la fondation, je ne puis me résoudre à l'accepter, à moins qu'elle ne se fasse avec quelque revenu. C'est, je crois, le parti que nous devons prendre, vu le peu de charité qui règne présentement. Il y aurait de l'indiscrétion à établir une maison si éloignée des autres, sans pourvoir aux besoins de la vie. Cela est différent de ces côtés-ci : si une maison tombe dans la nécessité, les autres l'assistent ¹. »

VI.

La sage Réformatrice s'efforçait de rendre l'application de l'esprit, et la mortification du corps, moins dangereuses pour la santé, en ayant soin de délasser l'esprit par le travail des mains, et de soutenir le corps par une nourriture convenable.

En septembre 1576, parlant du Zélateur, elle écrivait : « Je lui ai recommandé d'insister beaucoup sur le travail des mains, qui est de la dernière importance ². » Elle disait encore : « Une

1. *Lettre 354*, t. III, p. 555.

2. *Lettre 96*, t. I, p. 482.

autre chose que j'ai instamment demandée à notre Père Visiteur, c'est d'établir les exercices manuels, occupant les Religieux, quand même ce ne serait qu'à faire des paniers de jonc ou quelque autre chose, et que ce soit à l'heure de la récréation, lorsqu'ils n'auront point d'autre temps à employer à cela ; car durant le temps qui n'est pas consacré à l'étude, ce travail est chose très-importante ¹. »

Elle se fit si bien écouter que le Visiteur lui-même, le célèbre P. Gratien, donnait l'exemple du travail manuel ; elle lui écrivit même le 9 janvier 1577 : « Je n'ai pu m'empêcher de rire, en voyant que vous vous occupez à faire un confessionnal, comme si vous n'aviez rien autre à faire. Cela me paraît bien surnaturel. Nous ne devons cependant pas demander des miracles à Dieu, et il faut vous souvenir que vous n'êtes point de fer, et qu'il y a dans la Compagnie de Jésus beaucoup de sujets, dont la tête est fatiguée et incapable d'application, pour s'être livrés à un travail excessif ². »

Ses Filles, venues à Paris établir sa réforme, marchèrent sur ses traces, et on lit dans les *Chroniques de l'Ordre* : « Ces Mères étaient extrê-

1. Lettre 125, t. II, p. 458, 459.

2. Lettre 135, t. II, p. 495.

mement assidues au travail, et n'entendaient point que l'heure même de la récréation en pût dispenser. Elles voulaient bien qu'on se divertît, mais toujours en travaillant ; en sorte que si elles en apercevaient quelques-unes dont la main s'arrêtât en parlant, vite elles disaient : *Ma Sœur, vous ne faites rien... Parler et ouvrir peut-on.* Leurs fêtes et représentations ne se faisaient jamais les jours ouvrables ¹. »

VII.

Avec une sollicitude de mère, Thérèse insistait aussi pour que la nourriture fût suffisamment abondante. S'agissait-il du carême pour les Carmélites, elle écrivait le 21 février 1581 : « Si vous le jugez à propos, je serais d'avis qu'on abolît le règlement du Père Pierre Hernandez, qui nous défend de manger des œufs en carême, et du pain à la collation. Je ne pus jamais l'amener à ne pas mettre ces deux articles. Relativement au jeûne, il suffit qu'on observe la loi de l'Église, sans en mettre un autre par-dessus. C'est pour les Religieuses une source de scrupules, et cela nuit à la santé de plusieurs,

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, t. 1, p. 428, année 1605.

qui pensent avoir les forces de faire l'un et l'autre , et qui de fait ne les ont pas ¹. »

De même pour les Carmes, elle disait au Père Mariano, le 12 décembre 1576, en parlant du Visiteur : « Ce que j'ai fort à cœur, et ce sur quoi j'insistai beaucoup auprès de lui, c'est qu'il ordonnât aux Prieurs de bien nourrir les Religieux. Je me souviens de ce que vous m'avez dit là-dessus, et j'en éprouve très-souvent une grande peine ; cela m'arriva hier encore, avant la réception de votre lettre ; il me semblait qu'ils allaient s'éteindre en très-peu de temps, vu la manière dont ils se traitent. Pour me consoler, je me tourne du côté de Dieu, et j'espère que, puisque cette réforme naissante est son œuvre, il daignera dans sa bonté remédier à tout. Je me réjouis extrêmement que vous soyez sur ce point dans les mêmes sentiments que moi ². »

En février 1581, elle écrit au P. Gratien que le P. Mariano est « on ne peut plus content des gains qu'il sait faire , parce qu'ils servent à donner aux Religieux une nourriture plus abondante que celle que les Prieurs leur donnent ordinairement. Je vous déclare, mon Révérend Père, que, si dans toutes leurs maisons on n'y remédie, on verra où cela aboutira. Les Pères

1. *Lettre 281*, t. III, p. 271.

2. *Lettre 125*, t. II, p. 158.

capitulants ne devraient pas oublier d'intimer aux Prieurs, par un précepte, de donner aux Religieux une nourriture convenable. Jamais Dieu ne manquera de donner le nécessaire ; s'ils donnent peu à leurs Religieux, il leur donnera peu.

« Pour l'amour de Dieu, que Votre Paternité ne néglige rien pour que la propreté règne dans les lits et dans le linge de table des Religieux, quelque dépense qu'il faille faire pour cela ; car c'est une chose terrible que la malpropreté. Décidément, je voudrais que cela fût ordonné par une Constitution ⁴. »

VIII.

Pieux parents, rassurez-vous donc : vos filles ont trouvé dans le cloître un cœur de mère. C'est le cœur si sensible et si pur, si compatissant et si ferme de sainte Thérèse, qui revit en chacune des Prieures, dont la grâce de Dieu et le libre suffrage des Sœurs font la dépositaire de son amour, en même temps que de son autorité. Si le sommeil n'est pas long, il est du moins sans interruption ; si la table est toujours servie en

4. *Lettre 282, t. III, p. 277.*

maigre, du moins la nourriture est suffisante ; si l'extrême application de l'esprit expose la tête à de grandes fatigues, du moins le péril est diminué, le plus souvent même conjuré, par des récréations joyeuses prises en commun, et par le fréquent travail des mains.

Lorsqu'il le faut, on sait avoir égard à la faiblesse des constitutions d'aujourd'hui, comme la charitable et prudente Réformatrice l'aurait fait sans aucun doute. Est-ce notre faute à nous, si nos pères ne nous ont transmis qu'un sang appauvri, qu'un tempérament débilité ? Nous avons entendu de graves et saints Religieux exprimer l'espoir que le concile du Vatican, lorsqu'il reprendra le cours de ses sessions interrompues par nos malheurs, s'occupera des adoucissements qu'on pourrait utilement apporter aux austérités de certains Ordres, pour qu'ils puissent mieux se livrer aux travaux de l'esprit et de l'apostolat, à l'enseignement et à la prédication.

Soyez-en bien convaincus, Mes Frères, et que cette conviction vous rende joyeux et confiants, une prévoyance constante et une tendre sollicitude veillent ici à la conservation des forces et de la santé. De là vient qu'il n'y a pas au Carmel français plus de malades qu'ailleurs, toujours moins que dans les classes élevées de la société ;

de là vient que la vie s'y prolonge, que beaucoup de Carmélites parviennent à un âge avancé, et qu'on en voit parmi elles qui ont cinquante ou soixante ans de profession.

IX.

Pour expliquer entièrement ce fait heureux et fréquent, que le monde regarde comme un phénomène, il faut ajouter aux soins maternels, dont les Filles de sainte Thérèse sont extérieurement l'objet, la joie céleste qui, semblable à un baume précieux, pénètre les chairs, les os et les moelles, va jusqu'au plus intime de l'âme, parfume l'existence, et fait de la vie présente l'aurore du printemps éternel. La dévotion même à la sainte Enfance du Sauveur, que la grâce fit éclore et fait toujours fleurir au Carmel, renouvelle les joies franches et sereines de l'enfance chrétienne, dans l'âme de toutes les Sœurs de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement ¹.

Les dévotions sombres et alambiquées ne leur sont point permises.

La séraphique Thérèse écrivit un jour : J'aime

¹. Voyez la *Vie de Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Religieuse Carmélite du monastère de Beaune*, composée par un Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire. Paris, 1655.

éperdument la franchise et l'ouverture de caractère ¹. Ses Filles doivent avoir toujours le visage ouvert et l'air aisé. Les joies innocentes sont dans leur cœur un avant-goût des délices du Ciel, et sur leur front un reflet de la gloire, dont brille l'humanité sainte de Jésus ressuscité.

Parmi les avis que leur sainte Mère donna par révélation, après sa mort, à quelques membres de son Ordre, se trouve celui-ci : « Aussi longtemps que la joie durera, aussi longtemps durera le véritable esprit. Il n'est pas bon de serrer les Religieux et les Religieuses, plus que l'ordonnent leurs Règles et Constitutions ; il convient de leur laisser quelque récréation honnête et sainte, pour qu'ils ne s'en procurent pas de nuisibles ². »

Elle l'avait pratiqué durant sa vie, et une de ses lettres nous apprend qu'une jeune sœur du Père Gratien, Isabelle, carmélite au monastère de Tolède, la voyant venir à la récréation commune, se mit à chanter et invita les autres à chanter aussi ³.

1. *Lettre 95*, t. I, p. 479.

2. *Escritos de santa Teresa*. t. I, p. 578, n° x; Madrid, 1862.

3. *Ibid.* t. II, p. 98, carta CIX :

La Madre Fundadora

Viene a recreacion;

Bailemos, cantemos

Y hagamosle son.

Les récréations joyeuses et les pieuses allégresses sont restées dans les traditions du Carmel ; elles en compensent encore aujourd'hui l'austérité, elles en font le charme et l'attrait.

X.

Les Mères espagnoles aimaient à représenter les mystères de Notre-Seigneur, comme un drame sacré, dont elles se partageaient les rôles et faisaient les personnages, durant les récréations des jours de fête. « Leurs vues dans ces pieuses démonstrations, qui caractérisent parfaitement le génie espagnol, étaient de sanctifier ce temps de délassement ; et, outre l'avantage de retirer une plus vive impression des saints mystères, elles y trouvaient celui d'empêcher les entretiens particuliers. Il n'y avait, ajoutent les Chroniques, qu'une seule conversation, afin que la Prieure ou la Présidente pût entendre ce qui se disait, et reprît les fautes qui pouvaient s'y glisser : moyen parfait contre les amitiés particulières, pour lesquelles elles étaient inexorables ¹. »

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, année 1605, t. 1, p. 428, 429.

Parfois même, pour mieux célébrer les mystères, ou les actes principaux de la vie de l'Homme-Dieu, on compose des poésies, on fait entendre des chants qui sont un écho du Paradis, un prélude de l'hymne sans fin des Anges et des Bienheureux. Si d'autres fois on pousse des gémissements, ce sont les gémissements de la colombe, qui demande des ailes pour s'envoler au lieu de son repos (Ps. LIV, 7). Mais quel est l'objet le plus ordinaire de ces chants ou de ces gémissements? Ce qui nous fait tout à la fois chanter et gémir : la bonté de Dieu et la misère de l'homme; ce que sainte Thérèse aimait à chanter sur la terre, ce qu'elle chante encore dans l'éternité, comme l'Église nous l'affirme en la *Communion* de sa *Messe* : *misericordias Domini*, les miséricordes du Seigneur.

La séraphique Réformatrice n'avait pas coutume de mettre un titre à ses écrits; mais elle appelait joyeusement le livre de sa *Vie*, le livre des miséricordes du Seigneur, parfois aussi le livre des grandeurs du Seigneur ¹. O mon Dieu, vos grandeurs n'éclatent-elles pas dans vos miséricordes, comme votre gloire brille dans vos mystères, et votre sublimité dans vos abaissements? Un de vos attributs les plus

1. *Escritos...* t. I, p. xx.

glorieux, n'est-ce pas de vous incliner vers ce qui est tombé pour le relever, vers ce qui est mort pour le ressusciter? Ici-bas votre miséricorde fit goûter aux élus un peu des joies de la patrie, au milieu des misères de l'exil; au ciel elle les fait boire au torrent de vos délices, et les enivre des douceurs de votre maison (Ps. xxxv, 9). A toute heure l'Église militante va au secours de l'Église souffrante, en chantant sur tous les points du globe : Le propre de notre Dieu, c'est d'avoir pitié toujours, c'est de pardonner toujours, *Deus cui proprium est misereri semper et parcere*¹.

Et nous aussi, Mes Frères, ne pouvons-nous pas entonner souvent un chant joyeux? celui de la prière, *oret*, quand nous sommes tristes (Jacob. v, 13); celui de la résignation, *fiat* (Luc. xxii, 42), quand nous sommes sous le pressoir de l'adversité, malades, appauvris, persécutés; celui de la miséricorde, quand nous sommes pécheurs, quand nous frappons notre poitrine et pleurons nos iniquités : *misericordias Domini in æternum cantabo* (Ps. lxxxviii, 2).

Mais pour goûter les mêmes joies, allons boire à la même source, pratiquons en esprit ce que ces saintes Filles pratiquent en réalité, les huit Béatitudes. Nous sentirons bientôt, par notre expé-

1. Missel, *in die obitus*, collecte.

rience, que Notre-Seigneur n'exagérait rien, quand il répétait huit ou neuf fois de suite *Beati* : Bienheureux les pauvres, les cœurs purs, les affligés, les calomniés, les persécutés ; bienheureux ceux qui sont doux, justes et pacifiques ; bienheureux ceux qui souffrent et pardonnent (Matth. v, 3-11) ; en un mot, bienheureux ceux qui joignent à l'austérité pour eux-mêmes la charité pour les autres !

DEUXIÈME DISCOURS

LA CHARITÉ APOSTOLIQUE AU CARMEL

*Zelo zelatus sum pro Domino Deo
exercituum.*

Je brûle de zèle pour le Seigneur
Dieu des armées.

III^e livre des Rois, XIX, 10.



MES SŒURS, MES FRÈRES,

Ébloui par ses progrès matériels, notre siècle s'aperçoit à peine de sa décadence morale : au lieu d'aller à la maturité, il retourne à l'enfance. Le propre de l'enfant est de n'apprécier que les soins corporels dont il est l'objet, les douceurs qu'on lui offre, les caresses qu'on lui prodigue. Notre siècle n'apprécie de même, parmi les Instituts religieux, que ceux qui soignent ses malades, pansent ses blessés, recueillent ses vieillards, élèvent ses orphelins et gardent ses fous. Des écrivains et des politiques impies calomnient les Ordres contemplatifs, suspectent les Congrégations

de Prédicateurs et de Missionnaires, voudraient fermer toutes les écoles ouvertes par les Pères, les Frères et les Sœurs, par les ministres et les serviteurs les plus dévoués de l'Église catholique.

Plus l'homme perd le sens chrétien et se livre au sens réprouvé (Rom. 1, 28), moins il attache de prix aux grands services que lui rendent gratuitement les Familles spirituelles, qui se vouent à la prière et à la souffrance, à la solitude et à la mortification. La vie de ces austères cénobites lui semble une insulte à la nature, un fanatisme suranné, un danger social, tout au moins une complète inutilité. A quoi bon, dit-il souvent, à quoi bon une Carmélite ?

Je réponds : Le Carmel est un cénacle, j'allais presque dire un Thabor, où les austérités se transfigurent par l'éclat de la charité qui les inspire, par la splendeur du dévouement qu'elles entretiennent. Oui, d'abord l'austérité de la vie, loin d'être un obstacle au développement et à la fécondité de l'apostolat, en est une condition, une préparation, un aliment : elle prépare, accompagne, soutient et rend plus fructueux le triple apostolat de la parole, de l'exemple et de la plume. Je dirai ensuite jusqu'où s'élève et s'étend l'apostolat ordinaire des Carmes et des Carmélites ; enfin l'apostolat même de leur sacrifice et de leur immolation.

PREMIERE PARTIE.

L'AUSTÉRITÉ FÉCONDE TOUS LES APOSTOLATS. — MISSIONNAIRES, SAINTS, ÉCRIVAINS DU CARMEL.

I.

Regardez, Mes Frères, regardez un arbre robuste aux rameaux étendus. Il a un tronc recouvert d'une écorce grossière et sombre, qui est sa robe de bure, assez semblable à celle des disciples d'Élie, des enfants de Notre-Dame. Il a des racines, des radicules et des radicules, qui plongent et se dispersent dans le sol, qui restent cachées, pour recueillir et transmettre les suc imperceptibles, dont se formera la sève. Cette sève montera jusqu'à la cime de l'arbre, courra jusqu'à l'extrémité des plus petites branches, produira les feuilles, les fleurs, les fruits. Vous avez là l'image du grand arbre de la vie monastique.

Il existe des Religieux et des Religieuses qui, par choix et par vertu, s'enferment et demeurent dans des cloîtres austères. Comme les racines, ils aspirent à descendre, se font plus petits que les autres ; ils se cachent mieux, se tiennent davantage dans la retraite et la solitude ; ils entrent

plus avant dans leur néant, dans cette *humilité* que l'on compare quelquefois à l'*humus* ou terre végétale, qui est pour les plantes une condition d'accroissement et de fécondité. Ils recueillent plus avidement la pluie et la rosée tombées du ciel, ils transmettent plus fidèlement aux hommes apostoliques, aux Religieux actifs et militants, la sève nécessaire pour produire *folia ligni ad sanitatem Gentium* (Apoc. xxii, 2), tout ce qui est utile à la santé des nations comme au salut des âmes : les feuilles des pieuses pratiques, les fleurs des sentiments vertueux, les fruits des bonnes œuvres, la fidélité même aux conseils évangéliques.

Grâce à la généreuse humilité de ses membres, qui se cachent et s'immolent dans le silence et l'oubli, le vieil arbre du Carmel, dont les racines pénètrent aussi profondément dans l'abnégation de soi-même que dans l'histoire du monde, est riche d'une sève vivifiante, qui jaillit par toutes les manifestations de l'apostolat, comme par autant de feuilles, de fleurs et de fruits, comme par de nouveaux et nombreux rejetons. Hommes et femmes, tous les disciples des prophètes concourent aux succès des apôtres.

L'action même qu'ils ont exercée sur les autres Instituts religieux, est un des plus beaux fleurons de la couronne de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Ils ont montré l'exemple, ils ont donné l'impulsion, et tous les Ordres venus dans la suite ont voulu suivre celui qui les précéda tous, dans la voie qui conduit au triomphe par le renoncement. Ils lui ont donc fait de larges emprunts : ils lui ont emprunté son amour de la vie intérieure, son assiduité à la retraite et à la contemplation ; ils lui ont emprunté son zèle pour la gloire de Dieu, son esprit apostolique aux formes variées comme la grâce (I Petr. iv, 10), sa foi toujours vive et agissante, son indomptable courage et sa mâle énergie. Voilà une de vos gloires, Mes Sœurs, et un des bienfaits que le monde doit à votre saint Ordre.

II.

Comme une forte et sévère discipline prépare les soldats à la victoire, ainsi l'austérité de la vie est une préparation aux triomphes de l'apostolat : elle trempe les caractères, aguerrit les âmes pour le combat, attire les secours d'en haut.

Lorsque Jean III, roi de Portugal, demanda au Pape quelques-uns des compagnons de saint Ignace, pour les envoyer aux Indes évangéliser les idolâtres, saint François Xavier fut choisi,

pourquoi? parce que, dit le Bréviaire Romain, il était déjà mûr pour les fonctions apostoliques, parce qu'il y était tout préparé par l'austérité et la sainteté de sa vie, *vitæ austeritate ac sanctitate apostolico muneri jam maturus* ¹.

Sans cette austérité de vie, l'ardeur du zèle n'est qu'une fièvre intermittente, dont les accès ne résistent pas à une certaine dose de contrariétés et de fatigues. L'Apôtre des Indes écrivait lui-même : « Il y a des fièvres de vertu, que le mal de mer fait bientôt passer ². »

On sait qu'il existe une grande ressemblance entre la vie des Basiliens et celle des Carmes, que les uns et les autres descendent des anciens ermites, qui menaient en Palestine la vie des prophètes, leurs ancêtres spirituels; on sait même que saint Albert, sans toucher à la substance de la règle suivie primitivement au Carmel, prit modèle sur la règle de saint Basile, pour la réduire à une forme plus parfaite, pour l'accommoder aux diverses exigences des temps et des lieux. Or, que lisons-nous de saint Basile le Grand? Il garda une abstinence admirable et une virginité perpétuelle, il passait des nuits entières en oraison et jeûnait avec un soin extrême; par de sages

1. *Brev. Rom.* 3 déc., leçon V.

2. *Lettres de saint François Xavier*, trad. par F***, lettre 84, n° 35, éd. Périsse 1828, t. II, p. 152.

règlements donnés à ses Religieux , il sut parfaitement leur faire unir les avantages de la vie active aux avantages de la vie solitaire ¹.

Pour devenir fécond comme le grain de blé , il faut mourir comme lui ; le divin Maître l'a dit (Joan. XII, 24, 25), et un de ses disciples zélés répétait de nos jours : « Le tombeau est le berceau de l'apôtre ². »

III.

La solitude même alimente l'activité. C'est une loi de la nature et de l'histoire , bien connue des hommes de talent ou de génie, que les grandes choses se mûrissent dans la retraite , que les chefs-d'œuvre se conçoivent et s'achèvent dans la solitude. C'est également une loi de la grâce et de la charité , bien connue de tous les fondateurs et de tous les saints , que le silence de la contemplation produit les sublimes dévouements , que l'oraison nous fait concevoir les plus magnanimes projets, qu'elle nous obtient la force de les mener à terme, de les mettre au jour.

1. *Brev. Rom.* 44 juin, leçon VI.

2. P. de Ponlevoy. — *Sa Vie*, par le R. P. de Gabriac, t. III, ch. v ; 4^{re} éd., Paris 1877, p. 494.

Où s'allume le feu sacré ? Déjà le Roi-Prophète avait répondu : Dans la méditation, *in meditatione mea exardescet ignis* (Ps. xxxviii, 4). Oui, durant leurs méditations, un feu dévorant embrase le cœur des contemplatifs et des solitaires ; la flamme de cet incendie s'élance vers le ciel : elle voudrait atteindre Dieu même, qui est son objet, son centre et son invisible aliment. Mais parce qu'il est trop haut, mais parce qu'il n'a pas plus besoin de nos ardeurs que de nos biens (Ps. xv, 2), elle descend vers nous, elle se courbe et s'étend vers la terre, elle cherche les images et les enfants de Dieu, pour les éclairer et les échauffer à leur tour, elle se penche et s'incline sur les membres souffrants de Jésus-Christ, pour les soulager et les guérir. Ah ! pour tout cœur froissé, meurtri, mutilé, est-il un baume plus doux que celui de l'affection ? est-il un secours plus efficace que la certitude d'être encore aimé ? O charité, charité, tous les malheureux te bénissent, parce que tu donnes un ami à celui qui n'en a plus, parce que tu mets un dévouement à côté de chaque infortune !

IV.

Vous entrevoyez déjà, Mes Frères, ce qui rehausse l'éclat du Carmel, ce qui en accroît la

beauté, c'est l'amour surnaturel et divin dans sa brillante réalité. Le Carmel n'est-il pas la montagne des saintes ardeurs, le foyer de la charité apostolique, le théâtre où le prophète de feu déploya son zèle ? Rappelez-vous les reproches qu'il eut la hardiesse de faire au roi Achab, la longue sécheresse et la dure famine qu'il infligea comme châtiment, le feu du ciel qu'il fit descendre sur son holocauste, son inexorable sévérité à punir de mort les prêtres des idoles (III Reg. xvii, xviii).

Vous ne pouvez nier que le caractère distinctif de la sainteté d'Élie ne fût un zèle brûlant pour la gloire de Dieu. Or, tous ses disciples veulent rivaliser avec lui ; les armoiries de la noble Famille de Notre-Dame du Mont-Carmel le disent assez à tous les regards, par des emblèmes belliqueux. C'est un bras qui brandit un glaive enflammé, c'est une devise, c'est un cri de guerre, qui est le cri même du prophète : *zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum*, « je brûle de zèle pour le Seigneur Dieu des armées » (II Reg. xix, 10, 14).

Après la Pentecôte, après que l'Esprit de Dieu fut descendu sous forme de langues de feu, pour embraser les âmes et les rendre éloquentes, plusieurs ermites du Carmel se joignirent aux apôtres, et s'en allèrent au loin combattre l'idolâtrie, comme l'avait combattue leur père saint Élie.

D'autres, restés sur la montagne, en descendaient souvent, pour annoncer la bonne nouvelle aux environs, pour évangéliser la Galilée, la Samarie, la Palestine. Ce mouvement apostolique dura jusqu'au temps de saint Simon Stock, qui lui donna une nouvelle impulsion.

Ce saint naquit en Angleterre vers l'an 1165, et se consacra avec une grande ardeur à la prédication de l'Évangile. Tout son temps était partagé entre la contemplation des choses célestes, et le soin des âmes placées sous sa direction. En 1212 il entra dans l'ordre des Carmes, passa en Palestine, et pendant dix ans puisa le double esprit d'Élie à sa source, sur le Carmel. De retour en Europe, où il apporta le zèle ardent de son illustre Patriarche, il se montra à l'Angleterre dans sa ferveur, l'embrasa du feu dont il était consumé, et lui fit recueillir les fruits nombreux d'un apostolat, que Dieu autorisait fréquemment par des miracles.

V.

Plus tard la séraphique Réformatrice du Carmel écrira : « Cette soif du salut des âmes est l'attrait que Notre-Seigneur m'a donné. Aussi, quand je lis les Vies des Saints, le récit des tra-

vaux apostoliques de ceux qui ont conquis des adorateurs à Dieu et peuplé le Ciel , excite bien plus ma dévotion , mes larmes , mon envie , que le tableau de tous les tourments endurés par les martyrs. Selon moi , Notre-Seigneur met à plus haut prix une âme que nous lui aurons gagnée, par notre industrie et nos oraisons aidées de sa miséricorde, que tous les services que nous pouvons lui rendre ¹. »

Ce zèle des âmes qu'elle alluma dans le cœur de ses enfants , hâta l'accomplissement de plusieurs prophéties. Saint Louis Bertrand lui avait annoncé qu'avant cinquante ans sa Réforme serait un des plus illustres Ordres de l'Église ; Notre-Seigneur lui avait dit : « De ton vivant tu verras l'Ordre de la Vierge faire de très-grands progrès ²; » elle-même , quelque temps avant de mourir , prédit la propagation de sa Famille dans les royaumes les plus éloignés ³. Elle n'avait pas encore fermé les yeux , lorsque ses Fils naviguèrent vers le Congo, s'établirent en Afrique ⁴ ; peu

1. Sainte Thérèse, *le Livre des Fondations*, ch. 1, Bouix, Paris 1854, p. 17.

2. *Sa Vie écrite par elle-même*, II, ch. 32, p. 456 note ; *additions* p. 637. Paris 1852.

3. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, Troyes 1846, t. 1, p. 3.

4. R. P. Julien de Sainte-Thérèse, *Le sanctuaire du Mont-Carmel*, l. II, ch. II. Marseille 1876, p. 165.

après son trépas , ils s'embarquèrent pour l'Amérique du Nord.

Avant sa réforme , on avait cru que ces sortes de missions ne convenaient pas aux austères contemplatifs du Carmel ; mais après les explications échangées entre ceux d'Espagne et d'Italie, des Religieux s'offrirent en foule aux missions apostoliques, et l'on ouvrit à Rome une maison spéciale, où des Carmes de tous les pays vinrent se préparer à ces missions lointaines ¹. Le Souverain Pontife en fit partir plusieurs pour la Perse, où leurs succès furent tels, qu'ils déterminèrent Grégoire XV, en 1682, à établir la célèbre Congrégation de la Propagande , dont les Carmes furent les premiers assesseurs ou conseillers ². Le séminaire des Missions Étrangères , à Paris, se glorifie d'avoir eu pour fondateur un Carme, Jean Duval, en Religion le Père Bernard de Sainte-Thérèse, qui mourut évêque de Babylone en 1669 ³. L'Église leur est encore redevable d'un très-grand nombre d'établissements, citadelles avancées de l'Évangile sur les terres païennes, pour attaquer l'idolâtrie et conquérir des âmes au vrai Dieu.

1. Hélyot, *Dict. des Ordres relig.* Migne, t. 1, p. 653, au mot *Carmélites*, § II.

2. P. Julien, *Le Sanctuaire du Mont-Carmel*, p. 167.

3. Hélyot-Badiche, *ibid.* § III, p. 659.

Ce feu sacré s'est communiqué aux Filles mêmes de la sainte Réformatrice, et aujourd'hui les Carmélites sont en Chine, aux Indes, en Cochinchine, à Wan-Ha-Dan près Shang-Haï, à Mangalore dans la province de Canara et la présidence de Madras, à Saïgon, à Bethléem, à Jérusalem, où, sans sortir de leur clôture, elles préparent, achèvent et affermissent les conversions.

VI.

Toutefois, Mes Frères, cet apostolat bruyant et lointain est extraordinaire, dans la Famille de Notre-Dame du Mont-Carmel; l'apostolat de ses enfants s'exerce presque toujours sans bruit, dans leurs maisons, autour de leurs résidences. On pourrait leur appliquer ces paroles du grand poète chrétien : C'est un courant d'eau vive qui descend de la montagne, coule paisiblement dans le jardin catholique, et s'y divise en petits ruisseaux, pour mieux en arroser les arbustes, pour en rendre les plantes plus vivaces ¹. Leur extension même, au XIII^e siècle et depuis, fut un moyen providentiel d'abreuver des eaux de la grâce, de cultiver, de faire croître et fleurir ce que l'Église appelle gracieusement, après un ancien auteur,

1. Dante, *Paradis*, chant XII, 99-105.

novella germina sanctitatis ¹, de nouveaux germes de sainteté, des plantes fraîches et tendres dans lesquelles le Saint des Saints veut reflourir pour nous.

On trouve les Carmes en Angleterre, à Aysleford, dès l'année 1212; on les trouve en 1235 à Valenciennes; en 1238 aux Aigalades, près Marseille; en 1238 aussi on les trouve à Messine, en Sicile. L'an 1253, saint Louis amena du Mont-Carmel six Religieux, qu'il établit sur les bords de la Seine, pour qu'ils édifiassent sa capitale. Bientôt les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivaient dans des corps terrestres, sans avoir rien de la terre. Les solitudes les plus sauvages se couvrirent des fleurs de l'héroïsme et de la sainteté, les villes les plus opulentes voulurent respirer le parfum de ces plantes du Carmel, et les admirèrent dans leur enceinte, pour qu'elles y répandissent la bonne odeur de Jésus-Christ.

Les Carmes et les Carmélites possédaient autrefois en France un grand nombre de monastères, même pour la seule Réforme de sainte Thérèse. Ses Fils s'établirent à Paris en 1611, et ils comptaient à la fin du siècle dernier soixante et une maisons sur notre territoire. En ce siècle

1. *Brév. rom.* Dom. in Albis, leçon V. — *Append.* aux sermons de saint Augustin, *sermo* 472, n^o 4. Migne, P. L. t. 39, p. 2075.

ils ont reparu parmi nous, et fondé des couvents à Carcassonne , Agen , Montpellier , Bagnères , Pamiers , Bordeaux , Montélimart , Lyon , Rennes , Saint-Omer , Paris , etc. , où ils font sentir aux âmes justes ou pécheresses la vertu secrète de leurs austérités et de leurs prières , où ils multiplient les élus par leur ministère apostolique et leur charité. Paris dès 1604 appela les Carmélites réformées, qui se répandirent bientôt dans toute la France , et arrivèrent au chiffre de soixante-quinze maisons, qu'elles ont même dépassé aujourd'hui.

VII.

Partout leurs vertus ont fait dire : Oui, le Carmel est beau , et la prophétie d'Isaïe s'est réalisée : *exultabit solitudo*, la solitude éprouvera des tressaillements de joie, et se couvrira de fleurs semblables au lis , *et florebit quasi lilium*. Dieu lui a donné la gloire du Liban , avec la beauté du Carmel, *gloria Libani, decor Carmeli* (Isaï. xxxv, 1, 2).

Sans aucun doute cet oracle fut accompli par les admirables solitaires de la Thébaïde ; mais il l'a été en plus de siècles , il l'a été en plus d'en-

droits , il l'a été avec plus de perfection , par la double Famille de Notre-Dame, par ses Fils et ses Filles qui ont fait tressaillir de joie les solitudes du cloître , qui ont fait épanouir dans le désert les fleurs de la virginité, qui ont mis la Thébaïde en tous lieux , et multiplié en tous temps les lis d'une pureté angélique. Comme le Liban avec ses hauts sommets et ses cèdres altiers , ils s'élèvent jusqu'au ciel par la sublimité de leurs contemplations ; comme le Carmel avec ses riches productions, ils charment, captivent et retiennent les voyageurs d'ici-bas , les pèlerins de la terre , pour les édifier par leurs exemples , pour les instruire par leurs discours ou leurs écrits.

On compte par centaines les saints et les saintes, les confesseurs et les pontifes, les martyrs et les vierges, que l'Église a choisis sur le Carmel, comme des héros et des modèles , pour les offrir à notre imitation et à notre culte , pour placer leurs reliques sur l'autel du sacrifice , après que Dieu a placé leurs âmes sur le trône de sa gloire. En outre, c'est par milliers que la main du Seigneur a cueilli sur la sainte Montagne les élus obscurs, les bienheureux inconnus, qui restent cachés aux mortels, mais qui brillent du plus vif éclat parmi les habitants des Cieux.

VIII.

De même, le nombre des écrivains distingués produits par cet Ordre antique et vénérable dépasse de beaucoup ce qu'on croit généralement. Il en existe de longs catalogues, et la Réforme thérésienne ne fut pas moins riche en talents qu'en vertus. Du fond de leurs cellules, ces austères Religieux ont manié vaillamment une des armes de l'apostolat catholique, la plume. Pour avoir quelque idée de leurs Œuvres, évoquez le souvenir d'une des plus célèbres universités, l'École de Salamanque, dont ils firent la réputation, dont ils sont restés la gloire, par d'immenses et solides travaux sur le dogme et la morale. Qui sut mieux diriger les âmes d'élite, à travers les sentiers étroits, escarpés et incertains de l'oraison mentale? Qui sut mieux expliquer et défendre l'enseignement des siècles chrétiens sur la contemplation¹?

Si je pouvais les oublier, tout ici, Mes Sœurs, ces tableaux, ces reliques, ces pierres même me

1. Voyez, par exemple, le rare et précieux ouvrage du Père Honoré de Sainte-Marie, intitulé *Tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*, 3 vol. in-8°, Paris 1708.

rappelleraient les deux grandes âmes, que Dieu rapprocha par le génie comme par la sainteté, pour opérer la réforme de votre saint Ordre : votre séraphique Mère Thérèse de Jésus, et votre incomparable Père Jean de la Croix.

Les Œuvres de la Sainte sont dans toutes les mains, la forme en est admirée comme le fond, et l'Église demande à son divin Époux que ses enfants se nourrissent du pain de cette céleste doctrine, *cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur* ¹. Un de ses plus doctes et pieux contemporains, Louis de Léon, disait : « Je n'ai pas connu la Mère Thérèse ; mais je la connais et je la vois en deux vives images, qu'elle nous a laissées d'elle-même, ses Filles et ses écrits ². » Au xvii^e siècle, à Brême, un docteur allemand entreprit de réfuter les Œuvres de la séraphique Réformatrice. Après trois années d'études et d'efforts, il déchira son manuscrit, et se fit catholique l'an 1656 ³. Et moi, j'ose le dire aujourd'hui : Thérèse a fait naître plus de saintes pensées, exécuter plus de charitables projets, accomplir plus de généreux sacrifices, que ses livres ne contiennent de pages, de lignes, de mots et peut-être de lettres.

1. Messe de sainte Thérèse, 15 octobre, Collecte.

2. *Escritos de santa Teresa*, tome I, p. 17.

3. *Ibid.* t. II, p. xxiv.

Les Œuvres du Saint prennent l'âme au pied de la montagne de la perfection, et la font monter rapidement jusqu'au sommet, par la nuit obscure du renoncement à tout ce qui n'est pas Dieu même et Dieu seul, afin que sur les hauteurs de l'abnégation le cœur se consume dans une vive flamme d'amour, et chante un cantique vraiment spirituel. Instruit divinement, pour expliquer dans ses écrits les secrets de la théologie mystique, *inque mysticæ theologiæ arcanis scripto explicandis divinitus instructus* ¹, Jean de la Croix se distingue par un mysticisme profond et pratique. Il nous apprend à ne désirer jamais ces visions et révélations, dont on est imprudemment avide aujourd'hui, dont il fut plus favorisé que personne, et dont personne ne se défia autant que lui. Il nous apprend à discerner les voies de Dieu, à extirper ce qui reste de la nature, à mesurer nos progrès sur nos victoires, à compter nos mérites par nos sacrifices.

Vous avez voulu, Mes Sœurs, pour le plus grand bien des prêtres et des fidèles, rendre saint Jean de la Croix plus populaire parmi nous, en nous donnant une traduction nouvelle, élégante et complète, la seule qui restera, de tous ses utiles traités ; votre but apostolique sera bientôt atteint.

1. *Bulle de la canonisation de saint Jean de la Croix, en 1726, n° 3,*

Dès ce jour les âmes ferventes en expriment à Dieu leur reconnaissance, et vous en félicitent par ma bouche.

NOTE.

Quelle est la meilleure édition espagnole, quelle est la meilleure traduction française, des œuvres de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse ?

La meilleure édition espagnole des œuvres de saint Jean de la Croix est celle de Séville, en 1702 ; c'est la plus exacte et la plus complète. Elle fut reproduite à Pampelune en 1774 ; elle l'a été à Madrid en 1872, avec une rare correction, et enrichie d'un excellent prologue. Mais nous ne pouvons recommander l'édition de 1853, qui forme le tome xxvii de la *Biblioteca de autores Españoles*, et où l'on prétend expliquer les extases par le magnétisme. (Voyez Muñoz Garnica, *San Juan de la Cruz*, ensayo historico, Jaen 1875, p. XII, 392, 403.) La *Vie* de saint Jean de la Croix la plus intéressante paraît être celle du Père Jérôme de Saint-Joseph, qui l'écrivit en 1618, vingt-sept ans après la mort du célèbre mystique, et qui la compléta en 1644.

Les Carmélites de Paris ont traduit récemment cette *Vie* et l'édition de Séville, en ajoutant huit lettres inédites. Le Très-Révérénd Père Chocarne, prieur des Dominicains, a fait l'introduction. Monseigneur Richard de Lavergne, coadjuteur de Paris, le 24 novembre 1876, approuva cette traduction qui, « *fidèle au texte et au génie de la langue espagnole, conserve la pensée et l'expression même du saint auteur.* » Pie IX avait daigné la bénir et l'encourager dès le 7 juin 1876. (Cinq vol. in-42, chez Douniol, 29, rue de Tournon, à Paris.)

La meilleure édition espagnole des écrits de sainte Thérèse est due au zèle et aux recherches de Don Vincent de la Fuente, professeur de Discipline ecclésiastique à l'Université de Madrid. Le texte en est le plus complet et le plus correct. On y trouve un grand nombre de lettres inédites, de fragments, de poésies, de documents, d'appendices, avec des livres entiers, comme la Visite des couvents, les Pensées sur l'amour de Dieu, les Constitutions primitives, qui manquent

dans nos traductions françaises. Les Préliminaires et les Notes méritent toute l'attention du lecteur. Cette édition forme 2 vol. in-4°, publiés à Madrid en 1862, dans la collection intitulée *Biblioteca de autores Españoles*. Ils ont pour titre particulier *Escritos de santa Teresa*.

En 1873, à Madrid, toujours sous l'habile direction de M. de la Fuente, Antoine Selfa photographia le manuscrit original de la *Vie* de sainte Thérèse par elle-même, conservé à l'Escurial; puis on en fit une édition autographique, qui offre aux yeux la grande et ferme écriture de l'illustre Réformatrice, avec son orthographe et ses archaïsmes, et en regard le même texte imprimé en gros caractères, suivant l'orthographe et la ponctuation d'aujourd'hui, avec des Notes littéraires et historiques. Le papier est égal en tout à celui dont se servit la sainte, et porte la même marque de fabrique : un cœur, au milieu duquel est une croix entre alpha et oméga.

En 1878, on a publié de même le *Livre des Fondations*, sur l'original conservé aussi à l'Escurial. (Chez Aguado, libraire, 8, calle de Pontejos, à Madrid). Puisse cet exemple être imité ailleurs, pour une partie notable des manuscrits de quelques autres saints !

Quelle est la meilleure traduction française des Œuvres de l'héroïque Carmélite ? incontestablement celle que le Révérend Père Bouix, de la Compagnie de Jésus, nous a donnée au milieu de ce siècle. Néanmoins elle est jugée un peu sévèrement, au delà des Pyrénées, comme incomplète, partielle et surtout trop libre. M. de la Fuente va jusqu'à dire : « Cette traduction est si libre que nous autres Espagnols y reconnaissons à peine sainte Thérèse, *la version es tan libre que los españoles apenas vemos en ella à santa Teresa.* » (*Escritos...* tome II, p. XXXVIII ; voyez aussi p. XXIV — XXVIII, p. XL et 324 ; tome I, p. XXXIV, XXXV.)

Mais nous autres Français nous devons reconnaître que, par ses qualités ou ses défauts, elle répondait au besoin de notre époque, qu'elle a rendu populaires en France et en Belgique les Œuvres de sainte Thérèse, et parfaitement atteint le but qu'un Religieux se propose : faire beaucoup de bien aux âmes. On accuse cette traduction d'être un roman ; le style pourtant n'a rien de romantique, et si l'intérêt du fond a

quelque chose de piquant, il le doit en partie aux notes ou notices ajoutées par le traducteur, à l'occasion de plusieurs personnes dont parle la sainte. On accuse l'écrivain d'avoir manqué de respect à Palafox, et on cite un décret de Pie IX, du 29 juillet 1852, permettant de reprendre la cause de béatification de ce prélat célèbre (*Escritos*, t II, p. xxvi). Mais ce décret est-il authentique? on peut en douter. A-t-il eu jusqu'ici quelque effet? aucun. Que prouve-t-il? que jamais l'héroïcité des vertus de Palafox, *heroicitas virtutum omnium*, ne fut confirmée par un décret du Saint-Siège.

Le R. P. Bouix écrit constamment sans *h* le nom de la sainte Réformatrice, parce que, dit-il, elle l'écrivait ainsi elle-même, et que ses premières Filles en France, avec leurs meilleurs amis, écrivirent *Térèse* (*Vie de sainte Térèse*, XI^e édit. Paris 1867, p. xv). Cette raison est spécieuse, elle n'est pas solide.

D'une part, l'orthographe des noms propres ou communs a longtemps varié des deux côtés des Pyrénées; au XVI^e siècle et même au XVII^e, on n'y attachait pas du tout l'importance qu'on y attache aujourd'hui, et on écrivait une foule de mots comme nous n'avons plus le droit de les écrire. Les Espagnols aussi n'oseraient plus écrire un grand nombre de substantifs, verbes, adjectifs, etc., comme les écrivit leur célèbre compatriote. L'édition autographique dont nous venons de parler, en est la preuve presque à chaque ligne. Sainte Thérèse écrivait comme elle prononçait, même en latin, et le R. P. Bouix ne se croit certainement pas obligé d'écrire comme elle *onrra* pour *honra*, *teuloxia* pour *teologia*, *contentus* pour *contemptus*, *adveniad renum tuun*, *fiad*, *sicud*, *cotidianum*, *tentacionem* (*Escritos*, t. I, p. XVI — XVIII, 274, 351-367; t. II, p. 119.) Mais l'orthographe s'est fixée peu à peu, et elle impose le *th* à un nom, venu du grec en notre langue avant la Réforme du Carmel, et souvent écrit, nous assure-t-on, par les anciens Espagnols eux-mêmes avec une *h*.

D'autre part, la manière dont les saints écrivaient leur nom, dans une langue et dans un temps qui ne sont pas les nôtres, ne peut faire loi pour nous. Un saint signait et s'appelait *Hieronimus*; ce nom a subi en français plusieurs transformations, qui ont été successivement abandonnées.

Le R. P. Bouix oserait-il les reprendre, et traduire *Hiéronyme*, *Jéronyme*, etc. ? non, il dit et écrit comme nous *Jérôme*. Un autre saint s'appelait *Luigi*, avait pour patron saint Louis ; mais il mettait avant son nom une sorte de paraphe ou de signe assez semblable à un A. On en profita après sa mort pour traduire son nom en latin par *Aloysius*, afin de le distinguer d'un autre saint Louis, tout en conservant la vieille forme *Lovis*, *Loys*. L'Église adopta cette traduction, comme on le voit dans le Missel et le Bréviaire au 24 juin. Plusieurs personnes qui ont cet aimable saint pour patron, veulent s'appeler en français *Alois* ou *Aloïs*, *Aloïse*. Le R. P. Bouix dirait-il dans un sermon, écrirait-il dans un livre saint *Alois* de Gonzague ? non, il écrit et dit comme nous : Saint *Louis* de Gonzague. Les Italiens eux-mêmes écrivent et disent encore, comme autrefois les membres de sa famille et ses frères en Religion, *San Luigi*. Des savants ont prouvé que *Louis* était le même nom que *Clovis*, dont le *c* représente seulement une aspiration, comme dans *Clotaire* pour *Hlothar*. L'orthographe primitive serait même *Hlodowig*, fameux guerrier (Cantu, *Hist. univer.* l. VIII, ch. IX, Paris 1846, tome VII, p. 222). Le R. P. Bouix dirait-il *Hlodowig* Ier, *Hlodowig* XVI ? Non, il continue d'écrire *Clovis*, *Louis* XVI. Nous avons dit précédemment pourquoi on doit de même continuer d'écrire *Thérèse* par une *h* en français. L'Église ne s'est pas plus préoccupée d'étymologie et d'orthographe, pour *Thérèse* que pour *Louis* : elle dit *Teresa*, *Teresia*, pour *Theresia* ou *Therasia*, comme elle dit *Aloysius* pour *Ludovicus*.

Le culte du B. Louis Rabata, Sicilien, mort en 1490, plus d'un siècle avant Louis de Gonzague, a été approuvé de nos jours par Grégoire XVI sous le nom d'*Aloysius*, comme on le voit au Propre des Carmes, le 13 mai. Deux écrivains espagnols, du même siècle que le saint jésuite, ont eu plus tard leur prénom *Luis*, *Luisa*, traduit quelquefois comme le sien : *Aloysius Legionensis*, *Aloysia Sigea* (*Nouveau dict. histor.* 7^e éd. 1789, t. I, p. 462,) quoique les Bollandistes traduisent constamment *Ludovicus* de Leon (*Acta sanctæ Teresie*, p. 3,336,433,628.) Or, la différence entre *Aloysius* et *Ludovicus*, qui rendent dans une même langue le même prénom français *Louis*, n'est-elle pas plus grande qu'entre

l'espagnol *Teresa* et le latin *Tarasia* qui, selon plusieurs savants, rendent le même nom grec *Θηρασία*, par le changement si simple et si fréquent de *η* en *a* ou en *e*, comme *fama* vient de *φημη*, comme *frère* vient de *frater*, en grec *φρατηρ*, en sanscrit *bhratar*, en anglais *brother*, et qui selon le P. Ribera, suivi par les Bollandistes, désignent une même personne, une même *sainte Thérèse*, la sœur d'Alphonse V, roi de Léon (*Acta sanctæ Teresiæ*, p. 45 F. 449 A. 452 F) ?

Mais en nous séparant du R. P. Bouix sur un point de grammaire ou de philologie, nous n'en sommes pas moins heureux de rendre hommage au mérite de sa traduction.

SECONDE PARTIE.

SCAPULAIRE, DÉVOTION A SAINT JOSEPH, PRIÈRE.

I.

Outre les exemples et les écrits, l'apostolat ordinaire des Carmes et des Carmélites a quatre instruments : le scapulaire de Notre-Dame, qui a sauvé tant d'âmes ; la dévotion à saint Joseph, qui prépare une sainte mort ; la prière, dont l'apostolat est compris de tous aujourd'hui ; et le sacrifice, si cher à toutes ces victimes volontaires qui se multiplient parmi nous, comme des gages d'espérance. Quelques instants de réflexion, Mes Frères, vous feront comprendre l'importance, apprécier la fécondité de toutes ces expressions d'une même charité apostolique.

Saint Simon Stock, élu Prieur Général en 1245, voyait ses Religieux en butte à la haine et à la persécution. Il ne cessait de conjurer l'auguste Mère de Dieu, il composa même en son honneur plusieurs hymnes, pleines d'une tendre effusion, comme l'*Ave stella matutina* et le *Flos Carmeli*. Le 16 juillet 1251, aux premières lueurs de l'au-

rore, il vit le ciel s'ouvrir et Marie lui apparaître, avec le divin Enfant souriant sur son bras. Elle tenait en ses mains le scapulaire : « Celui qui mourra, dit-elle, revêtu de cet habit, ne souffrira jamais des feux éternels. »

Simon s'empressa d'ordonner que tous les membres de l'Ordre portassent désormais, sans jamais le quitter, le saint scapulaire, non plus comme un simple vêtement, mais comme un habit sacré, le petit habit de la Vierge. Ce fut l'origine de la confrérie du scapulaire, qui rattache les séculiers aux Religieux, qui les fait participer aux mérites de toutes leurs austérités, de toutes leurs prières, de toutes leurs bonnes œuvres, et les met ainsi en communion de biens spirituels.

Par reconnaissance Simon Stock voulut que chaque année, le 16 juillet, on célébrât solennellement la mémoire de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. Cette fête fut étendue à toute l'Église, par Benoît XIII, en 1726 ; Pie VIII permit aux Carmes, en 1829, d'y ajouter une octave privilégiée.

Le scapulaire achève de donner à notre culte pour Marie son vrai caractère, celui de la piété filiale la plus tendre et la plus confiante. Vous connaissez, vous aimez, vous portez presque tous sur vous en ce moment, les trois manifesta-

tions populaires de cette piété filiale : le chapelet qui est la plus ancienne, la médaille miraculeuse qui est la plus récente, et le scapulaire qui n'est guère moins ancien que le chapelet, et qui est aussi miraculeux que la médaille.

II.

Le rosaire, dont le chapelet est une partie, fut révélé dans sa forme actuelle à saint Dominique, l'an 1206. Comme le nom l'indique, c'est une collection de roses, un petit chapeau de roses, une couronne de roses, parce que chaque *Ave Maria* est considéré comme une fleur, comme une rose du cœur, de l'esprit et des lèvres, que nous offrons à notre Mère du ciel.

Les plus petits enfants dans la famille humaine, dès qu'ils sont capables de comprendre et de sentir, offrent un bouquet à leur mère au jour de sa fête; ce n'est parfois qu'une rose dans leur petite main. Mais cette chétive offrande a plus de charme et de parfum pour une mère, que n'en auraient de gros bouquets et de riches présents donnés par des étrangers, parce qu'elle croit à l'amour sincère et naïf de ses enfants, parce qu'elle les aime uniquement et à jamais. De

même, dans la famille de Dieu, c'est tous les jours fête pour notre auguste Mère, et tous les jours nous cueillons pour elle, dans le jardin de notre cœur, autant de roses que d'*Ave Maria*, dont nous lui formons une couronne, un rosaire, un chapelet.

Vertueuses Filles de Notre-Dame du Carmel, vous attestez par vos actes, comme par vos paroles, qu'au service de Marie le cœur ne vieillit pas, que la piété y entretient un perpétuel printemps. Chaque fois que vous vous inclinez pour la saluer par les paroles de l'Ange, chaque fois qu'un *Ave* se détache de vos lèvres, c'est une rose fraîchement cueillie, c'est une rose dont le parfum monte jusqu'au ciel pour la réjouir, et se répand sur la terre pour embaumer les âmes.

III.

La médaille miraculeuse, c'est le portrait de notre céleste Mère, c'est une invocation à Marie conçue sans péché. Elle fut révélée en 1830 à une humble Fille de saint Vincent de Paul, dans cette grande cité, à Paris même. Depuis lors, des millions de poitrines l'ont portée, des millions de cœurs en ont éprouvé la salutaire influence. Devons-nous en être surpris?

L'enfant, le jeune homme qui s'éloigne, veut emporter avec lui le portrait ou la photographie de sa mère; s'il a une vraie piété filiale, ses yeux cherchent souvent cette image, et ses lèvres lui donnent de fréquents baisers. Il lui semble que sa mère le regarde, l'encourage, le bénit; il lui semble que sa mère est spirituellement présente à toutes ses luttes, et il se sent plus fort pour résister au découragement, aux séductions, aux convoitises, à toutes les passions. De même pour nous tous, frères de Jésus et enfants de Marie, la médaille est un portrait de famille, l'image de la meilleure des mères. Qu'elle soit sous nos yeux, sur notre cœur ou dans nos mains, elle nous excite toujours à fuir le mal, à pratiquer la vertu, à rester ou à devenir de dignes enfants d'une telle Mère.

Au milieu de nos tentations, de nos inquiétudes et de nos chagrins, nous lui demandons ce que saint Théodore Studite demandait à la vertueuse femme qui lui donna la vie de l'âme et du corps : *Dirige, firma, custodi* : dirigez, affermissez, gardez votre enfant, et visitez-le par une présence spirituelle, *spirituali præsentia visita*¹ ! Marie nous visite par les lumières, les consolations et les forces, qu'elle nous obtient et nous apporte.

1. Saint Théodore Studite, *Laudatio funebris in matrem*, n° 44, Migne P. G. t. 99, p. 902.

IV.

Le scapulaire donné aux Carmes , en 1251 , nous rattache à la Mère de Dieu par une prière , comme le chapelet, par un signe porté sur notre cœur , comme la médaille. Aussi combien de miracles de grâce et de salut, de persévérance ou de conversion, n'a-t-il pas opérés !

Un petit enfant ne peut pas toujours suivre sa mère, qui marche à grands pas à côté de lui ; que fait-il ? Le prince des poètes grecs nous l'a dit en un gracieux tableau , qu'il fait peindre par son héros lui-même , par Achille parlant à son ami Patrocle ¹. L'enfant s'efforce, avec sa faible main, de saisir et de tenir un pli de la robe de sa mère , *vestem apprehendens* : il parle, il conjure, il pleure, il lève ses yeux humides vers sa mère ; il cherche de son regard expressif et suppliant les yeux de sa mère, *lacrymabunda ipsam suspicit ut se attollat*. Elle est vaincue, oui, vaincue par tant d'amour et d'insistance. Elle prend l'enfant dans ses bras, elle le porte sur son cœur, et le fait ainsi arriver aussi vite qu'elle-même au terme du chemin. Voilà l'image du scapulaire.

Qu'est-ce donc que le scapulaire ? Mes Frères,

¹ Homère, *Iliade*, chant xvi, 7-40. édit. Didot 1838, p. 482.

c'est un pli de la robe , un pan de l'habit, une partie du vêtement de notre Mère du ciel. Elle nous précède dans la voie du salut et de la perfection , elle y marche à pas de géant, elle y court, elle y vole de vertu en vertu. Nous nous attachons à sa robe, à son manteau, nous en prenons un pli pour l'approcher de notre cœur, pour le mettre sur nos épaules comme une protection ; puis nous prions, nous pleurons, nous levons vers elle des yeux suppliants et pleins de larmes : elle est vaincue. Elle nous prend dans ses bras, nous porte et nous soutient, nous fait courir avec elle, **ou du moins** nous mène à l'entrée du Paradis.

V.

Jamais on ne pourra calculer le nombre d'âmes auxquelles le scapulaire ouvrit ainsi la porte du Ciel. Notre siècle, comme les précédents, en a vu des exemples par centaines. Je n'en citerai qu'un seul, assez récent, arrivé en la personne d'un noble jeune homme, qui avait été mon élève quand j'étais professeur de rhétorique, dans une école florissante. A la fin de ses études, il suivit le torrent qui entraîne tant d'âmes vers l'abîme : les mauvaises lectures, les fréquentations dangereuses, les plaisirs impurs, l'abandon de tous les

devoirs religieux. De chute en chute il tomba dans le désespoir, et bientôt il résolut d'en finir avec la vie.

Un jour qu'il était chez sa mère, veuve et âgée, dans une petite ville de l'Ouest, il prend un pistolet à deux coups, traverse rapidement quelques rues, entre dans un champ, s'appuie contre un chêne et décharge sur son front l'arme meurtrière. Il tombe, mais au bruit de la double détonation un laboureur est accouru : il reconnaît le coupable, saisit le pistolet, court chez la mère, et ne sachant pas à combien de précautions oratoires il faut recourir pour annoncer à une femme que son enfant vient de se donner la mort, il dit brutalement : Madame, voici le pistolet qui vient de tuer votre fils ! A ces mots, elle devient folle de douleur, et les personnes qui l'entourent ont de la peine à l'empêcher de se jeter par la fenêtre. On la tient, on la calme, et l'on court chercher le cadavre de l'enfant prodigue.

La mort a-t-elle été complète et instantanée ? non, il respire encore, et dès qu'il est étendu sur son lit dans la maison maternelle, on appelle en toute hâte le médecin de l'âme et le médecin du corps. Celui-ci examine la double blessure, les balles enfoncées dans le crâne, dans le cerveau : il déclare qu'il n'y a ni remède ni espoir, que le peu qui reste de vie sera complètement éteint

dans une heure. Le prêtre s'approche à son tour, et la parole avec la connaissance revient au moribond. Il se confesse parfaitement, reçoit l'Extrême-Onction ; puis, faisant un suprême effort pour consoler un peu sa mère, debout et en larmes à son chevet, il entr'ouvre de ses mains crispées le vêtement qui couvre sa poitrine, et montre son *scapulaire*, l'unique signe de religion qu'il n'eût jamais quitté, au milieu même de ses plus grands désordres. « J'avais, dit-il d'une voix mourante, j'avais tant prié Marie autrefois, qu'elle a eu pitié de moi aujourd'hui ! »

Ce furent ses dernières paroles ; elles laissèrent dans tous les cœurs l'intime et douce persuasion que le scapulaire avait été pour lui l'ancre de salut.

Gardez donc, Mes Frères, gardez votre scapulaire, et ne l'ôtez pas, même à l'heure de ces plaisirs qui vous semblent innocents, mais où néanmoins vous ne voudriez pas que la mort vînt, comme un voleur, vous surprendre et vous frapper. Laissez toujours le scapulaire sur votre cœur comme un bouclier, qui vous protégera contre les traits de l'ennemi.

VI.

Pour vous mettre encore plus en sûreté, pour franchir plus hardiment le redoutable passage, appelez à votre secours une autre dévotion, qui est aussi un bienfait de l'apostolat des Carmes et des Carmélites : je veux dire, la dévotion à saint Joseph, patron de la bonne mort, protecteur spécial des mourants. Il vous obtiendra de mourir, comme lui, sous le regard et la bénédiction de Jésus et de Marie.

Le culte du Père nourricier de Jésus, du virginal Époux de Marie, est une des plus belles fleurs du Carmel, qui fut transplantée de la sainte Montagne en Europe et en tous lieux, pour y répandre une odeur de vie, pour y produire des fruits de salut. Benoît XIV affirme que, d'après le sentiment commun des érudits, ce furent les anciens Carmes qui firent passer, d'Orient en Occident, la louable coutume de rendre à saint Joseph un culte très-ample, *amplissimum cultum*, et qu'ils furent suivis par les religieuses Familles de saint Dominique et de saint François ¹. Dès le xv^e siècle une chapelle lui fut dédiée, dans l'église de Saint-

1. Benoît XIV, *De servorum Dei beatific.* lib. IV, p. II, cap. XX, n^o 47. *Opera omnia*, Prato 1844, t. IV, p. 587.

Agricole, à Avignon, et une autre à Rome, en 1548, dans l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs.

Une des gloires de la séraphique Thérèse de Jésus, c'est d'avoir fait bâtir la première église en l'honneur de saint Joseph, dans Avila, berceau de la Réforme du Carmel. Elle mettait tous ses monastères sous la garde, et faisait placer, au-dessus d'une des portes, la statue de ce puissant protecteur. A la fin du XVIII^e siècle, on comptait dans l'Ordre seul du Carmel plus de cent cinquante églises sous l'invocation de saint Joseph; on dit que la première en France fut celle des Carmes, bâtie en 1613, rue de Vaugirard, à Paris¹. Thérèse et ses Filles rendirent son culte plus populaire, en excitant dans tous les cœurs une immense confiance envers lui. Ce fut l'effet de ces paroles de l'illustre Réformatrice :

VII.

« Il m'a toujours exaucée au delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne l'ait accordé. Quel tableau je met-

1. Hélyot-Badiche, *Dict. des Ordres relig.* Migne t. 1, p. 659.

trais sous les yeux, s'il m'était donné de retracer les grâces insignes dont Dieu m'a comblée, et es dangers, tant de l'âme que du corps, dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux Saint !

« Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints, pour nous secourir dans tel ou tel besoin. Mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que, de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel, en exauçant toutes ses demandes....

« Connaissant aujourd'hui, par une si longue expérience, l'étonnant crédit de saint Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. Jusqu'ici j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par des œuvres, faire des progrès dans la vertu; car ce céleste protecteur favorise, d'une manière frappante, l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui. Déjà, depuis plusieurs années, je lui demande, le jour de sa fête, une faveur particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis. Si, par quelque imperfection, ma

demande s'écartait tant soit peu du but de la gloire divine, il la redressait admirablement, dans la vue de m'en faire retirer un plus grand bien.

« Si j'avais autorité pour écrire, je goûterais un plaisir bien pur à raconter, dans un récit détaillé, les grâces dont tant de personnes sont, comme moi, redevables à ce grand saint.... Je me contente de conjurer, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas d'en faire l'épreuve; ils verront par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux patriarche, et de l'honorer d'un culte particulier ¹. »

Séraphique Thérèse, vos vœux sont accomplis! Le mouvement parti de la sainte Montagne, venu de l'Orient, s'est communiqué à toutes les âmes catholiques, et le Carmel a tressailli en entendant Pie IX, le 8 décembre 1870, proclamer saint Joseph le patron de l'Église universelle. Les familles et les royaumes le prennent pour leur défenseur, comme il fut celui de la Sainte Famille; les communautés le conjurent d'être leur père nourricier, et lui confient leurs intérêts temporels: partout on le prie de veiller sur les membres, comme il veilla sur le Chef; partout, les personnes d'oraison le choisissent

1. Sainte Thérèse, *Vie écrite par elle-même*, ch. vi, Bouix, Paris 1852, p. 65-67.

pour maître, et recoururent à lui avec une filiale tendresse, pour mieux pratiquer cet apostolat qui fut le sien, la prière.

VIII.

L'apostolat de la prière, que le zèle des Religieux de la Compagnie de Jésus a développé de nos jours dans le monde entier, doit sa première impulsion aux battements de l'adorable Cœur, qui est toujours vivant afin d'intercéder pour nous (Heb. VII, 25). Mais à quels cœurs d'abord ces battements se firent-ils sentir? Quels furent les premiers cœurs qui reçurent, du Cœur de Jésus, l'impulsion vers l'apostolat de la prière? le cœur de Joseph, le cœur de Marie surtout, et par elle le cœur de ses enfants adoptifs, le cœur des solitaires du Mont-Carmel. La prière fut toujours l'apostolat principal des Carmes, et leur sainte réformatrice le recommandait souvent à ses Filles. En considérant l'Église comme une place forte et assiégée, elle leur disait :

« Ce que nous devons demander à Dieu, c'est qu'il ne permette point que dans cette place forte, où se sont retirés les bons chrétiens, il s'en rencontre un seul qui passe au camp ennemi; c'est qu'il donne aux capitaines de cette place, ou de

cette ville, c'est-à-dire aux prédicateurs et aux théologiens, un mâle courage et une vertu éminente; enfin, comme le plus grand nombre de ces capitaines sont tirés des Ordres religieux, qu'il les fasse avancer de jour en jour dans la perfection, que demande une vocation si sainte...

« C'est pourquoi je vous conjure, mes sœurs, de travailler à devenir telles que vous obteniez de Dieu deux choses : la première que, parmi tant d'hommes et tant de Religieux instruits, il s'en rencontre plusieurs qui aient les qualités nécessaires pour servir utilement la cause de l'Église, et que ce Dieu de bonté daigne rendre capables ceux qui ne le sont pas assez, attendu qu'un seul homme parfait rendra plus de services qu'un grand nombre d'imparfaits; la seconde, que, lorsqu'ils seront une fois engagés dans la mêlée, et au milieu de cette grande bataille, Notre-Seigneur les soutienne de sa main, afin qu'ils échappent à tant de périls qui les environnent dans le monde, et qu'ils ferment leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur cette mer dangereuse.

« Que si nous pouvons par nos prières contribuer à cette victoire, nous aurons, nous aussi, du fond de notre solitude, combattu pour la cause de Dieu. A ce prix, je m'estimerai heureuse des souffrances que m'a coûtées la fondation de ce

petit monastère, où j'ai voulu faire revivre, dans toute sa perfection, la règle primitive de Notre-Dame du Mont-Carmel¹. »

Ainsi, l'attitude des Frères et des Sœurs de la bienheureuse Vierge Marie, sur les hauteurs du Carmel, est celle de Moïse au sommet de la colline, *in vertice collis*, où il tenait les mains élevées vers le ciel, pour assurer la victoire aux Israélites qui combattaient dans la plaine, et qui avançaient ou reculaient, selon qu'il priait lui-même avec instances ou se relâchait un peu (Exod. xvii, 9-11).

IX.

On a souvent remarqué cette attention de la Providence qui, dans tous les siècles, associa des femmes vertueuses aux hommes les plus zélés. « Elles les aidèrent par leurs prières, de telle sorte que les fruits à recueillir, dans la conversion des âmes, fussent partagés entre elles et eux. Car, pour une véritable conversion deux choses ne sont-elles pas nécessaires? que le cœur soit remué intérieurement par la grâce de Dieu, et que l'intelligence soit instruite de ce qu'il faut faire. La

1. Sainte Thérèse, *Le chemin de la perfection*, ch. III, Bouix, œuvres, Paris 1869, t. III, p. 18-22.

première chose est obtenue par la prière de ces saintes femmes, la seconde par les prédications ou les travaux des hommes apostoliques ¹. »

Cent fois, des pontifes et des princes recommandèrent leurs entreprises et leurs œuvres aux prières du plus humble Carmel. Tous les jours, des missionnaires et des prédicateurs viennent dire à ces ferventes communautés : Priez pour moi, vous prêcherez avec moi ! Je suis l'instrument qui bat l'air et produit le son, je suis la cloche qui appelle et la voix qui parle ; vous serez la lumière qui éclaire, et le feu qui chauffe, vous serez le coin qui fend les cœurs les plus durs, pour y planter par le repentir la croix de Jésus-Christ.

Paul prêchait dans les fers, Ignace prêchait dans sa prison, une Carmélite prêche dans sa cellule. Le soleil a beau nous être caché par des nuages épais, il fait encore sentir au monde son bienfaisant rayonnement ; une Fille de sainte Thérèse a beau se tenir derrière ses grilles, et se dérober à tous les regards, son cœur, enflammé d'amour comme le cœur de sa Mère, rayonne au loin par la prière. Il envoie à toute âme qui souffre, un rayon d'espérance ; à tout esprit qui manque de direction, un rayon de lumière ; à tout cœur

¹ A. *Vie de M. Olier*, par Faillon, 4^{re} p. liv. III, note.

qui s'est refroidi et glacé, un peu de ce feu qui réchauffe, fond la glace et rend la vie.

Pour vous, Mes Sœurs, quelle joie dans le ciel, quand vous verrez combien votre virginité fut féconde, comment la prière vous acquit la maternité des âmes, quel nombre d'enfants vous donâtes à votre divin Époux, par l'effet de cette laborieuse charité qui les fit naître à la vie de la grâce, à la vie même de l'éternelle gloire !

X.

Mais en priant sans cesse pour les autres, les Carmélites ne s'exposent-elles pas à se négliger elles-mêmes maintenant, à passer plus tard par de longues expiations ? Admirez, Mes Frères, la réponse de leur sainte Mère, la manière dont elle les exhorte à donner par la souffrance plus d'efficacité à leur prière, à couronner tous leurs apostolats par le sacrifice :

« Gardez-vous de partager le sentiment de certaines personnes, à qui il paraît fort dur de ne pas prier beaucoup pour elles-mêmes. Croyez-m'en, nulle prière n'est meilleure ni plus profitable que celle dont je parle. Peut-être craignez-vous qu'elle ne serve pas à diminuer les peines

que vous devez souffrir dans le purgatoire : je vous réponds qu'elle est trop sainte et trop agréable à Dieu, pour n'y être pas utile.

« Après tout , si le temps de l'expiation doit être pour nous un peu plus long , eh bien ! qu'il le soit. Et que m'importe à moi de rester jusqu'au jour du Jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme ; si surtout, en travaillant à l'avancement spirituel de plusieurs, je procure à mon Dieu une plus grande gloire ! Méprisez, mes filles, des peines qui ont un terme, dès qu'il s'agit de rendre un service plus signalé à Celui qui a tant souffert pour l'amour de nous ¹. »

Elles les méprisent, et s'estiment heureuses de faire de leur long séjour sur le Carmel un purgatoire entre ciel et terre, où elles désirent souffrir toujours davantage, pour que les autres souffrent moins.

1. Sainte Thérèse, *Le chemin de la perfection*, ch. III, Bouix *Œuvres*, Paris 1869, t. III p. 22.

TROISIÈME PARTIE.

APOSTOLAT DU SACRIFICE ; UNE CARMÉLITE EST
L'HOSTIE DE SA MÈRE.

I.

Le sacrifice se rencontre plus souvent encore que la souffrance sur notre chemin ; il peut même devenir continuel , par le genre de vie qu'on embrasse, par les liens qu'on s'impose, par les combats qu'on engage, par les victoires qu'on remporte, et il forme alors l'apostolat le moins interrompu. Il nous permet d'appliquer à chacune de vous, Mes Sœurs, ces suaves et profondes paroles de saint Amboise, qui seront éternellement dignes de notre méditation : « Une vierge, c'est le don de Dieu, c'est l'office ou le présent d'un père, c'est le sacerdoce de la chasteté. Une vierge, c'est l'hostie de sa mère, et par son sacrifice quotidien la puissance divine est apaisée¹. »

1. Saint Amboise, *De Virginibus*, lib. I, cap. VII, n° 32.
Migne P. L. t. XVI, p. 498.

Virgo Dei donum est : La virginité chrétienne est quelque chose de si grand, qu'elle ne peut s'acquérir et se conserver par les seules forces de la nature ; Dieu seul peut la donner. Il donne des vierges à son Église, pour aider ses apôtres et ses ministres, pour rendre leurs sueurs plus fécondes et leur parole plus efficace.

Par l'effet de cette solidarité sainte, qui unit tous les membres de la grande famille du Christ, toute âme qui s'élève à un très-haut degré de perfection, est un bienfait signalé du ciel, parce qu'elle empêche d'autres âmes de rester croupissantes dans le vice ou la médiocrité ; parce qu'elle fait contre-poids aux iniquités du monde, et attire sur nous une pluie de grâces miséricordieuses, quand nous ne méritions que les foudres de la justice.

II.

Munus parentis : L'office du père et de la mère est d'élever les enfants ; l'office des vierges chrétiennes, dans leur famille, fut souvent d'élever leurs frères et leurs sœurs ; l'office de milliers de Religieuses, dans les Congrégations enseignantes, est de donner l'éducation au jeune âge. Dans le

cloître même, un cœur virginal s'incline avec une exquise tendresse, avec une sollicitude toute maternelle, vers ce qui est petit pour l'élever, vers ce qui est égaré pour le ramener, vers ce qui est tombé pour l'aider à se remettre debout et à continuer sa course.

Combien de fois ces affections de famille, qui vivent toujours dans le cœur des Épouses de Jésus-Christ, ont-elles obtenu le retour d'un enfant prodigue, la guérison d'un malade, un trépas doux et saint pour un parent ou un ami ! Avec quel amour et quel succès, l'héroïque Thérèse ne s'occupait-elle pas de la sanctification et de la santé de ses neuf frères, de ses deux sœurs, de ses neveux et nièces ! Déjà en possession de la gloire du ciel, elle apparut à son frère aîné, Jean, et à son frère le plus jeune, Augustin, pour les disposer à une sainte mort, et accompagner leurs âmes jusqu'au tribunal de Dieu.

Munis parentis : Un père donne son fils à la patrie par le service militaire ; il lui dit : Pars, fais ton devoir, combats vaillamment et, s'il le faut, meurs en héros, pour l'honneur et la liberté de ton pays ! Un père chrétien a parfois aussi le courage de conduire sa fille, qui l'en a sollicité longtemps, à la porte d'un monastère : Entre, lui dit-il, fais généreusement ton service auprès de Dieu, auprès des pauvres ou des malades, et

qu'une mort héroïque couronne ton héroïque dévouement !

Une vierge se souvient toujours que ses parents l'ont donnée, quoi qu'il leur en coûtât, à l'humanité comme à Dieu. Pour la Carmélite même le cloître est un champ d'honneur où, sans bruit, sans éclat, sans agitation, arborant son drapeau qui est la Croix de Jésus-Christ, elle livre un long et sanglant combat à l'ennemi de l'Église et de nos âmes.

III.

Sacerdotium castitatis : La virginité chrétienne est un sacerdoce officieux ; elle remplit plusieurs fonctions du sacerdoce officiel, elle en pratique les vertus et en goûte les joies. Comme le prêtre, toute vierge sage, toute Religieuse fervente, rétablit le plan incliné, par lequel Dieu descend vers les hommes, et les hommes remontent vers Dieu. De sa vigilance et de sa prière, de ses grâces angéliques et de ses corporelles macérations, il se dégage pour le bien des pécheurs une vertu mystérieuse, comme celle qui sortait de Jésus pour le bien des malades (Luc. vi, 19). Il en résulte sur les cœurs et sur les âmes une action salu-

taire, qui s'insinue et s'étend comme la douce odeur du lis.

Déjà le Prince des apôtres avait dit aux premières femmes chrétiennes, qui désiraient la conversion de leurs maris : Ce ne sera pas en parlant, en discutant, que vous les convertirez, ce sera en vous faisant respecter par une chaste réserve (I Petr. III, 1, 2). Tout homme est bien près d'imiter Clovis, quand il a une Clotilde, quand il peut dire de sa femme : C'est un ange ! De même, combien de pères et de frères ont été ramenés au Dieu qui avait réjoui leur enfance, par l'ascendant d'un cœur pur, d'une âme virginale, par l'influence d'une fille ou d'une sœur, qui savait unir les deux vertus du prêtre, l'innocence et la charité !

A toutes les âmes qu'elle a ainsi converties ou sanctifiées, la plus humble Carmélite peut redire la parole du grand Apôtre : Vous êtes la joie de mon sacerdoce et la couronne de mon apostolat ; par chacun de vos actes vertueux, par chacune de vos pratiques chrétiennes, vous mettez une joie de plus dans mon cœur, une couronne de plus sur ma tête (Philip. IV, 4).

IV.

Virgo Matris hostia est : Une vierge est l'hostie de sa Mère. La Fille de Notre-Dame lève d'abord

les yeux au ciel, et dit à l'auguste Marie : Vous êtes ma Mère, je suis votre hostie, comme Jésus au calvaire, comme Jésus sur l'autel.

Au calvaire, debout au pied de la croix, vous offriez vous-même votre Fils à Dieu pour la rédemption du monde, et vous deveniez, par ce sacrifice et par vos douleurs, la Mère des hommes. Mon Carmel est un calvaire : offrez-moi avec Jésus, et laissez mes souffrances et mes larmes s'unir à vos souffrances et à vos larmes, pour le salut des âmes.

Sur l'autel Jésus est encore votre hostie, *Matris hostia* : vous assistez à son sacrifice mystique et quotidien par une présence spirituelle ; assistez aussi à mon sacrifice de tous les jours et de tous les instants, placez-moi comme une blanche hostie à côté de l'Hostie sainte et immaculée, afin que je ne sois qu'une même victime avec elle, pour apaiser le juste courroux de l'Éternel : *cujus quotidiano sacrificio vis divina placatur*.

Ainsi le Carmel est un autel, et chaque cellule est un tabernacle, où des hosties vivantes s'immolent tous les jours, en rivalisant d'amour et de générosité avec l'Hostie eucharistique. De chacune d'elles on peut dire : Elle remplit toutes les fins du sacrifice. La prière ? Qui prie plus qu'elle pour les vivants et les morts ? L'action de grâces ? Sa vie est l'hymne de la reconnaissance,

elle en a l'entrain, les joies et les chants. L'adoration? Elle ne cesse de s'anéantir devant Dieu, ses plus doux instants sont ceux qu'elle passe à genoux dans sa demeure; elle affirme hautement en toutes circonstances le droit souverain qu'il a sur ses affections, sur ses actes, sur sa vie, sur sa mort, sur tout son être. La propitiation? Elle répare par sa pauvreté l'abus des richesses, par sa chasteté les plaisirs impurs, par son obéissance toutes les révoltes contre la loi, tous les mépris de l'autorité. Elle satisfait à la justice divine pour toutes les iniquités du monde, pour les châtimens que méritent les vivants, pour les peines que les trépassés ont encore à subir.

Si vous entendiez, Mes Frères, ses flagellations sanglantes, qui sont toujours accompagnées de prières, vous distingueriez ces cris ou ces gémissemens de son cœur : Mon Dieu, pour les âmes du purgatoire ! Mon Dieu, pour les vivants qui sont en péché mortel ! Elle expie tous vos excès par ce qui vous semble d'autres excès ; car elle est hostie par vocation, elle est victime par choix, et il lui plaît d'aller selon vous trop loin dans le renoncement, parce que vous allez trop loin dans l'égoïsme ; il lui plaît de s'immoler sans cesse, parce que sans cesse vous avez la passion de jouir. Mais non ! il n'y a pas d'excès dans sa charité, puisqu'elle ne va pas dans le bien aussi

loin que vous allez dans le mal, puisqu'elle ne glorifie pas Dieu autant que vous l'offensez, puisqu'elle n'atteint pas dans le sacrifice la perfection de l'Hostie adorable qui s'immole sur l'autel et la nourrit à la table sainte.

V.

Néanmoins, Mes Frères, vous demandez quelquefois comment une femme faible peut porter toute sa vie le poids d'un tel sacrifice. Laissez-moi vous répondre par des paroles plus éloquentes que les miennes, par la voix d'un orateur célèbre en notre siècle ; il parle précisément d'une Carmélite :

« Vous ne pouvez entendre, dit-il, qu'avec son infirme nature elle accepte l'héroïsme du sacrifice, non comme une exception dans la vie, mais comme l'état normal de la vie ? Ah ! c'est qu'une grande pensée la soutient : la pensée de sauver ou de soulager quelqu'un. Elle sait que dans le corps de Jésus-Christ tout membre qui souffre, enlève à un frère la souffrance qu'il prend pour lui-même ; elle sait que l'exubérance de mérites qui jaillit du sacrifice personnel, reflue sur l'indigence de nos frères, pour les enrichir et payer leur rançon ; elle sait, même sans en être témoin,

que chacune de ses souffrances entre dans le salut d'une âme, et que chacun de ses sacrifices convertit un pécheur.

« Comme sainte Thérèse, elle suit, par ses souffrances réparatrices, l'apostolat catholique par tous les chemins du monde. Tandis que le prêtre porte la doctrine, elle multiplie le sacrifice : lui, jette la semence ; elle, l'arrose de ses larmes et quelquefois de son sang ; lui, est apôtre par la parole ; elle, est martyre par l'immolation ; et tous deux sauvent les âmes ¹. »

VI.

Matris hostia : La vierge du Carmel détache souvent ses regards et sa pensée de l'incomparable Mère qu'elle a dans le ciel, pour les abaisser vers la pieuse femme qui lui donna le jour, qui l'initia aux vertus chrétiennes, et souffrit plus qu'elle-même de la séparation. Ce souvenir est une prière, qui obtient l'application de la force mystérieuse du sacrifice.

O ma mère, dit-elle, je suis votre hostie, consolez-vous. Avez-vous à gémir sur les douloureux mystères de la vie conjugale ? Avez-vous déjà

1. R. P. Félix, *la Carmélite*, III^e p. 2^e édit. Paris 1865, p. 61.

beaucoup pleuré pour obtenir la conversion de votre époux qui est mon père , de votre fils qui est mon frère ? Offrez-moi, offrez-moi tous les jours au Seigneur. Et mes larmes tomberont abondantes, et mon sang coulera brûlant sur ces cœurs rebelles à la grâce. L'un et l'autre avant de mourir diront au divin Crucifié : *Memento mei* (Luc. xxiii, 42); j'avais une fille, je vous l'ai donnée; j'avais une sœur, je l'ai toujours aimée : ah ! par égard pour celle qui a tout sacrifié pour vous, souvenez-vous de moi à cette heure redoutable !

Ils lui parleront ainsi, parce que je l'en ai cent fois prié ; et l'Époux tout sanglant que j'ai suivi au calvaire, se souviendra de mon père, se souviendra de mon frère, pour leur pardonner, pour les convertir. Il se souviendra de vous aussi, ô ma mère, pour vous combler de ses meilleures bénédictions, parce que le sacrifice que j'ai fait une fois se renouvelle tous les jours pour vous, quand vous pensez à votre fille, à cette hostie qui est toute vôtre, et qui journellement s'immole à toutes vos intentions.

Si la mort a déjà frappé la mère, combien la fille verse de prières, de larmes et de sang, sur les flammes expiatoires pour les éteindre ! Combien elle offre à Dieu de mortifications, de privations, d'austérités, pour payer la raçon d'une âme, dont

elle désire si vivement le soulagement et la délivrance ! De sa prison de feu , cette âme regarde le ciel et dit au Seigneur :

Vous avez perpétuellement une hostie sur l'autel , votre Fils , votre Jésus ; moi aussi , j'ai encore une hostie sur la terre ! Mon hostie , c'est mon enfant , qui s'immole sur son Carmel par un sacrifice quotidien ; c'est ma fille , qui veut être à toute heure l'hostie de sa mère.

O mon hostie , je te bénis ! O mon hostie , ta mère t'envoie d'un monde à l'autre l'expression de sa gratitude. Grâce à toi , je monterai bientôt en paradis , et là une partie de ma félicité sera de te voir et de t'aimer encore , de te voir au-dessus de moi dans la gloire , de t'aimer et d'être aimée de toi plus que jamais , parce que Dieu tiendra sa promesse : il nous rendra l'une à l'autre au centuple (Matth. xix, 29), en centuplant notre mutuel amour , pour récompenser le sacrifice que nous lui offrîmes en nous séparant par amour pour Lui.

VII.

Oui , la généreuse Fille du Carmel le sait , les sacrifices d'aujourd'hui préparent les plus douces joies pour l'éternité. Le temps même lui en donne

un délicieux avant-goût, par la certitude de contribuer au salut et au bonheur des âmes qui lui sont chères entre toutes les âmes. Vous en avez souvent la preuve, Mes Frères, autour de vous, chez vous peut-être.

Un jeune homme s'en allait aux plaisirs et à la perdition, il avait roulé dans la fange, perdu sa foi et terni son honneur. Son père et sa mère pleuraient ses égarements, et rougissaient de ses désordres. Qui le sauva? Dans cette coupe maudite où il buvait l'iniquité comme l'eau, dans ce vase impur d'un cœur que les affections chastes ne désaltéraient plus, il tomba des larmes, il tomba du sang le sang : et les larmes d'une innocente victime qui, sur les hauteurs du Carmel, s'offrait à la justice divine, en expiation des fautes commises par un frère toujours aimé. Il éprouva un secret dégoût de ses plaisirs, un désenchantement profond de ses vanités, une honte salutaire de ses relations ; il revint au Dieu de sa sœur.

Ressusciter l'âme et le cœur d'un jeune homme, le rendre à son père et à sa mère plein de cette séve des vertus, qui est la santé morale, n'est-ce pas mieux mériter d'une famille qu'en lui donnant un trésor, une fortune? Pourtant c'est ce que fait tous les jours quelque virginale hostie du Carmel.

Pendant que je prêchais en une ville de province, un homme dans la force de l'âge, mais visiblement ému, me pria d'entendre l'aveu de ses fautes, pour le réconcilier avec Dieu. « Hier soir, me dit-il, par suite d'événements malheureux et de mon inconduite, j'étais tombé dans le découragement, et même dans le désespoir. Sans dire à personne un seul mot de mon sombre projet, je sortis de chez moi, je me dirigeai vers un endroit assez solitaire, sur le bord du fleuve qui traverse cette ville, et j'étais résolu de me noyer. Ni la pensée de Dieu et de l'éternité, ni l'affection réelle que j'ai pour ma femme et mes enfants, ne m'arrêtaient sur ce chemin fatal. Mais tout à coup mon cœur est pris comme dans un étau, il est torturé par le remords, il est broyé par le repentir. Ah ! c'est parce que le souvenir d'une de mes sœurs, qui est Religieuse, qui est Carmélite, s'est réveillé en moi, avec toute la tendresse et la vénération que je n'ai cessé d'avoir pour elle.

« Ce fut elle qui m'éleva, après la mort de notre mère, que nous perdîmes trop tôt ; puis elle se donna toute au bon Dieu, en me disant qu'elle offrirait toujours pour moi une grande partie de ses sacrifices. Que de fois ses larmes ont coulé pour moi ! Que de fois ses conseils m'ont soutenu ou ramené ! Or, elle m'est apparue, ou du moins j'ai cru la voir sur ma route, debout, les bras

étendus pour me barrer le passage, avec des yeux pleins de larmes et un aspect si triste, que j'ai moi-même pleuré, et que je me suis bientôt écrié : Non, ma sœur, je ne te condamnerai pas à un deuil honteux, à des regrets éternels ! Tu m'as encore une fois sauvé, par la vertu de tes sacrifices et de tes privations. Prie pour moi, je veux revenir à Dieu.

« Aussitôt j'ai repris le chemin de ma demeure, où je suis rentré pâle et défait. Cette nuit, je n'ai pas dormi, mais j'ai examiné ma conscience, et me voici à vos pieds pour obtenir mon pardon. Si vous m'en jugez digne, j'écrirai à ma sœur que vous m'avez absous, que j'ai fait la sainte communion : ce sera la plus grande joie que je puisse lui causer en ce monde. »

VIII.

Matris hostia : Une vierge chrétienne, une Religieuse porte ces regards du cœur, qui sont les intentions, au delà de sa mère et de sa famille selon la nature. Le soleil de la charité ne se couche jamais sur le Carmel, il n'a pas besoin de quitter un horizon pour en éclairer un autre : rien ne peut intercepter ces rayons d'amour, qu'on appelle des prières et des sacrifices. Cha-

que Carmélite redit à l'Église universelle : Vous êtes ma mère, et je suis votre hostie.

Son immolation quotidienne est la pratique même de cette catholicité du cœur, de cette universalité de l'amour, que Jésus communique à ses disciples fervents, à ses Épouses magnanimes. Dans son dévouement filial à l'Église, sainte Thérèse s'écriait : *Aut pati, aut mori*, ou souffrir ou mourir pour vous, qui êtes l'Épouse de Jésus-Christ, la mère des peuples chrétiens et la grande patrie des âmes ! Sainte Madeleine de Pazzi, embrasée du même amour, renonçait à toutes les délices du paradis, s'offrait et se tenait prête à endurer toutes sortes de tourments, et disait du fond du cœur : *Pati, non mori*, souffrir et ne pas mourir¹, être immortelle dans la souffrance, pour le salut des infidèles et des pécheurs, pour l'exaltation de notre mère la sainte Église ! Formée à cette école héroïque, toute Carmélite peut dire avec sincérité :

J'ai la passion de l'Église, j'ai la dévotion à l'Église et à son Chef visible, qui est le vicaire du Christ, comme j'ai la dévotion à son Chef invisible, qui est le Christ lui-même. Ses afflictions sont mes afflictions, ses joies sont mes joies, ses triomphes sont mes triomphes ; et pour hâter sa

1. *Brev. rom.* Sainte Thérèse, 15 octobre, leçon vi ; sainte Madeleine de Pazzi, 27 mai, leçon vi.

victoire sur le mal, je suis trop heureuse de m'immoler dans un sacrifice continuel. Que ne puis-je endurer plus de privations et d'austérités, que ne puis-je donner mille fois ma vie, pour l'honneur et la prospérité de l'Église ma mère !

Puis, vous vous recueillez, Mes Sœurs, et pensant à cette Fille aînée de l'Église, qui est la France, vous sentez votre cœur ému de ses revers, inquiet de son avenir, brûlant du désir de la voir revenir à Dieu, redemander à la piété le bonheur et la gloire ; vous ajoutez donc : Et toi, ma patrie, n'es-tu pas aussi pour moi une mère, et ne suis-je pas pour toi une hostie, *matris hostia*, que tu peux tous les jours offrir à Dieu pour arrêter sa colère et attirer ses bénédictions ? Mes compagnes et moi, nous formons une société de victimes volontaires, et chacune de nous te redit :

O France, soldat du Christ, bras de Dieu, boulevard de l'Église pour la protéger et la défendre, prends mes larmes, prends mon sang, prends toutes mes immolations ; offre-moi au Seigneur pour expier les crimes d'une partie de tes enfants, pour réparer les ruines de la foi et de la morale, pour guérir les blessures que t'a faites l'impiété, pour obtenir que le ciel te rende ton antique puissance et ta noble mission !

IX.

Je m'arrête : n'en ai-je pas assez dit, Mes Frères, pour que vous sachiez désormais avec quelle perfection on pratique l'apostolat et la charité, dans ces cloîtres qu'un matérialisme abject et une aveugle ingratitude voudraient détruire? Nous, au contraire, passons avec respect devant ces foyers d'un dévouement toujours égal, toujours désintéressé, toujours généreux.

Si la reconnaissance nous fait désirer qu'on écrive quelque chose sur ces murs sacrés, ne demandons pas à y lire les mots sonores et dérisoires, que la Révolution écrit sur les murailles, parce qu'elle ne peut les écrire dans les cœurs; qu'elle grave sur la pierre, parce qu'elle ne peut les graver dans les mœurs et les institutions. Pourtant il est juste de dire que le Carmel réalise et pratique la *Fraternité* la plus sincère, l'*Égalité* la plus constante, la *Liberté* la plus haute et la plus vraie, celle des enfants de Dieu qui ne forment volontairement qu'une famille, où toute voix qui commande est écoutée comme la voix du Père céleste.

Les mots que j'aimerais à voir sur ces murs , n'expriment aucune prétention , ne font appel à aucune passion , ne menacent jamais l'ordre social , mais traduisent des sentiments et des actes , qui se renouvellent tous les jours pour le bonheur de l'humanité. J'écrirais volontiers ce que l'Église chante en célébrant l'Hostie sainte et virginale, la divine Hostie, la Victime pascale : *Agnus redemit oves, Christus innocens Patri reconciliavit peccatores*, l'Agneau a racheté les brebis, le Christ innocent a réconcilié les pécheurs avec son Père ¹.

Voilà le Carmel, voilà son but et ses moyens , voilà son œuvre et son caractère. Chaque Carmélite est un *Agneau*, elle en imite la douceur et le silence : comme l'Agneau de Dieu, elle porte les péchés du monde , elle se sacrifie pour ramener les brebis égarées, pour les arracher à leur perte. Chaque Carmélite est un *Christ*, par l'onction qu'elle reçoit et qu'elle répand, par le soin qu'elle a toujours d'unir l'innocence et la souffrance , pour sauver les coupables, pour réconcilier les enfants prodigues avec leur divin Père. Toutes ensemble déploient la double puissance de l'im-molation de soi-même et du dévouement aux autres, pour relever un peuple qui tombe, pour

1. *Missel, Pâques, Victimæ Paschali laudes.*

rendre au nouvel Israël ses vertus , ses gloires ,
son influence , pour faire briller au front de notre
patrie de la terre le reflet et l'image de notre
patrie des cieux.



TROISIÈME DISCOURS

FRANCE ET CARMEL.

*Hic est fratrum amator et populi Israël ;
hic est , qui multum orat pro populo et
universa sancta civitate.*

Voici celui qui aime ardemment
ses frères et son peuple ; voici celui
qui prie instamment pour la patrie
et la cité.

II^e livre des Machabées, xv, 14.

Mes Sœurs, Mes Frères ,

Le patriotisme est inséparable de la religion ,
il descend ou s'élève avec le sentiment religieux.
Il est sans force et sans élan, chez les populations
sans croyances et sans culte ; il est plein de cha-
leur, d'enthousiasme et de générosité , dans les
cœurs fidèles et dévoués à l'Homme-Dieu, qui
pleura sur sa patrie et mourut pour elle.

Comment la charité que nous avons pour tous
les hommes, nous empêcherait-elle d'aimer spé-
cialement nos parents et nos amis ? Comment la

bienveillance que nous devons avoir pour toutes les familles, pour tous les peuples, mettrait-elle obstacle à un amour plus vif, à un dévouement plus généreux pour notre famille et notre peuple? Le même Esprit de Dieu qui répand la charité dans nos cœurs (Rom. v, 5), y répand aussi le patriotisme, et parce que la charité ne tombe jamais (I Cor. XIII, 8), le patriotisme qui se réchauffe au feu de cette vertu chrétienne, ne s'éteint jamais en nous. Il monte avec les saints dans le ciel, il entre avec les Religieux dans le cloître.

On peut donc toujours appliquer à chaque enfant du Carmel, si parfaitement mort au monde qu'on le suppose, ce que l'Écriture nous dit du prophète Jérémie après sa mort, pendant qu'il était retenu dans les Limbes comme dans un cloître devenu le vestibule du Ciel : Voici l'ardent ami de ses frères et de son peuple, voici le grand intercesseur pour la patrie et la cité (II Machab. xv, 14) !

En échange des bienfaits signalés que nous avons reçus, que nous recevons encore des saints de notre pays, nous leur devons un culte spécial, une reconnaissance plus éloquente et plus active. Plusieurs diocèses ont même établi une fête mobile, qu'ils célèbrent un dimanche, pour honorer plus dignement tous les saints qui naquirent, moururent ou se distinguèrent sur leur territoire.

Ainsi fait le diocèse de Paris, avec l'approbation du Pontife Romain, et nous lisons alors ces paroles de saint Eucher, évêque de Lyon :

Comme le culte des martyrs indigènes cause une particulière allégresse, de même il requiert une affection propre. Si pour les autres saints nous rendons nôtre par des fêtes ce qui nous est étranger par les lieux, combien ne convient-il pas que nous mettions plus de ferveur, de zèle et d'application, à célébrer ceux envers lesquels la religion nous oblige à plus de dévotion, l'Église à plus d'honneur, la patrie à plus d'amour, *quibus multiplicem debet religio devotionem, Ecclesia honorem, patria charitatem!* De même que nous sommes leurs proches par droit de naissance, ainsi nous devons revendiquer pour nous le privilège de la piété et de la gratitude envers eux, *nobis erga eos pietatis et gratiæ privilegium vindicemus* ¹.

Saints et Saintes qui êtes montés de la terre de France en paradis, en passant par le Carmel, ces paroles, prononcées au v^e siècle par un évêque français, me donnent l'espoir de vous être agréable, la certitude de vous témoigner plus de reconnaissance et de mieux mériter votre protec-

1. Saint Eucher, *Homil. de martyr. Epiph. et Alex.*, au commencement. Migne P. L. t. 50 p, 861. — *Propre de Paris*, III^e dim. de juillet, leçon VII^e.

tion, en montrant à ce religieux auditoire les liens qui rattachent votre Ordre à notre patrie, les titres qui les unissent, les Carmélites à la France et la France au Mont-Carmel.



PREMIÈRE PARTIE.

DÉVOUEMENT DES CARMÉLITES A LA FRANCE.

I.

Quel fut le premier Supérieur Latin de votre saint Ordre, Mes Sœurs? Quel fut le restaurateur du sanctuaire de la Mère de Dieu sur la sainte montagne? un Français, saint Berthold de Malifay, gentilhomme limousin. Quel fut le second Supérieur, celui qui éclaircit et abrégéa la règle? saint Brocard, né à Jérusalem de parents Français. Je vois un autre Prieur Général, celui auquel nous devons le scapulaire, saint Simon Stock; où vient-il mourir? en France, à Bordeaux, où son corps devint célèbre par de nombreux miracles. Je vois encore un Prieur Général, celui qui institua les Carmélites et prépara la réforme; quel est-il? c'est le bienheureux Jean Soreth, né à Caen en 1394 et mort à Angers en 1471. A ces gloires françaises du Carmel ajoutons au moins deux réformateurs, dont l'un précéda sainte Thérèse, et l'autre la suivit.

La Congrégation de Mantoue, qui fut long-

temps nombreuse et florissante, reconnaît pour fondateur, selon plusieurs écrivains, un Français, un Breton, le P. Thomas Conecte, natif de Rennes et prédicateur célèbre. Il parut en Flandre et en Artois l'an 1428, et on vit quelquefois jusqu'à seize ou vingt mille personnes accourir à ses sermons. Les premiers Supérieurs de cette même Congrégation furent presque tous Français, tels que les Pères François Thomas, Guigne, Jean de Vienne, Rubin, Etienne de Toulouse.

Une autre réforme des Carmes fut entreprise en France, l'an 1604, dans le couvent de Rennes, par Pierre Bouhourt. Le P. Mathieu Thibaut lui donna l'accroissement et la perfection. Elle s'étendit en plusieurs provinces de notre pays, et même en Allemagne, en Flandre, en Italie. Plusieurs couvents de Filles l'embrassèrent, ainsi que les Carmes des Billettes, à Paris. Pour l'habit, on quitta le noir qu'on portait précédemment, et on prit le gris obscur. Urbain VIII approuva les Constitutions en 1639 ¹.

Toutefois, pour nous restreindre, nous ne voulons parler ici que de la réforme accomplie par la séraphique Thérèse de Jésus, parce qu'elle est la seule qui existe aujourd'hui parmi nous.

1. Hélyot, *Dict. des Ord. relig.* Migne t. 1, p. 700-708, aux mots *Carmes de l'étroite observance*, et *Carmes réformés de Mantoue*.

Depuis cette réforme, une sympathie mutuelle a toujours uni la France et le Carmel. Je n'en veux pour preuves que deux paroles, l'une espagnole et l'autre française, le témoignage de l'illustre Réformatrice elle-même et le témoignage d'un de nos grands orateurs.

II.

Sous le poids des tristesses et des hontes de l'heure présente, si vous avez besoin, Mes Frères, pour affermir votre courage, de vous rappeler un passé glorieux, mettez parmi ces souvenirs fortifiants l'intérêt et l'affection que l'héroïque Réformatrice du Carmel portait à votre patrie longtemps éprouvée; rappelez-vous que ce fut pour la secourir, qu'elle établit une si étroite observance dans le premier monastère de la réforme, à Saint-Joseph d'Avila. Voici l'aveu qu'elle en fait :

« Ayant appris vers ce même temps les coups portés à la foi catholique en France, les ravages que ces malheureux luthériens y avaient déjà faits, et les rapides accroissements que prenait de jour en jour cette secte désastreuse, j'en eus l'âme navrée de douleur. Dès ce moment, comme

si j'eusse pu ou que j'eusse été quelque chose, je répandais des larmes aux pieds de Notre-Seigneur, et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais donné volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes, que je voyais se perdre en si grand nombre dans ce royaume...

« J'étais sans cesse poursuivie par un désir qui me consume encore : voyant que cet adorable Maître avait tant d'ennemis et si peu d'amis, je souhaitais que du moins ceux-ci fussent d'un dévouement à toute épreuve. Ainsi, je résolus de faire le peu qui dépendrait de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection dont je serais capable, et de porter ce petit nombre de Religieuses réunies à Saint-Joseph à embrasser le même genre de vie.... Enfin, il me semblait qu'en nous occupant tout entières à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui combattent pour elle, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de cet adorable Maître si indignement persécuté ¹. »

Le feu de la charité pour la France s'alluma si bien dans le cœur des Filles, qu'elles accueillirent avec joie le projet que M. de Bretigny forma,

1. Sainte Thérèse, *Le chemin de la perfection*, ch. I, Bouix, Paris 1869 in-42 t. III p. 7 et 8.

l'année même de la mort de leur sainte Mère, de les établir en notre pays. Pendant plus de vingt ans, elles multiplièrent leurs supplications, leurs sacrifices, l'offrande même de leur vie pour le salut de ce royaume. A Cordoue, chaque Carmélite avait sa semaine pour offrir à cet effet toutes ses bonnes œuvres¹. Ailleurs, c'étaient des heures d'oraison, des prières et des chapelets sans nombre.

III.

Rappelez-vous ensuite, Mes Frères, comment la France catholique répondit à tant d'amour et de dévouement. Elle ne fut rebutée ni par la longueur des négociations, ni par le mauvais vouloir des étrangers; elle ne recula ni devant les fatigues ni devant les dépenses, pour attirer sur son sol en 1604 les Filles de sainte Thérèse, pour faire au Carmel une grande place dans son cœur et dans son histoire. Un des plus éloquents prédicateurs de notre époque put l'affirmer, avec toute l'autorité de son talent et de sa vertu; il eut raison d'écrire :

« Quelle qu'en soit la raison secrète, c'est un

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, Troyes, 1846, tome 1, p. 2-40.

fait que le Carmel réformé par l'incomparable sainte Thérèse a trouvé, dans notre patrie, les sympathies les plus vives et les plus efficaces. Peut-être était-ce le résultat d'une mutuelle attraction, entre une nation naturellement généreuse, et une institution où l'on entrevoyait l'idéal de ce qu'il y a au monde de plus réellement généreux, je veux dire l'idéal du sacrifice chrétien. Quoi qu'il en soit de cette affinité entre la vie du Carmel et le cœur de la France, toujours est-il qu'aux premiers jours de son apparition dans notre religieuse patrie, on put voir les plus belles âmes élevées dans les plus hauts lieux tourner, comme instinctivement, leurs regards et leurs pensées vers cette sainte montagne, où l'illustre Réformatrice ne leur montrait de loin d'autres séductions que celles du calvaire et de la croix, d'autres charmes que ceux de la pénitence et de l'austérité!

« Les plus grandes dames du plus grand siècle français y accouraient de toutes parts, comme vers les sommets de la plus haute perfection, que l'amour de Jésus-Christ pût faire rêver sur la terre. Des âmes pures comme des anges y venaient chercher une atmosphère, où elles croyaient respirer quelque chose du ciel; et des pécheresses célèbres, après l'heure du repentir, y venaient consommer des sacrifices grands comme leurs

égarements, et des réparations grandes comme leurs prévarications. Les princesses elles-mêmes n'échappaient pas, du fond de leurs palais, à ces nobles séductions du Carmel; et plusieurs furent vues déposant le manteau royal, pour revêtir l'humble et pauvre habit de sainte Thérèse : donnant ainsi au monde ces exemples d'héroïque abnégation, qui font plus pour rehausser les mœurs et relever les âmes, que toutes les théories de progrès inventées par les apôtres du nouveau christianisme. »

IV.

Trois siècles seront bientôt écoulés depuis l'entrée des Carmélites à Paris, au Monastère de l'Incarnation situé entre la rue Saint-Jacques et la rue d'Enfer; ce mouvement de la France vers le Carmel a-t-il cessé? Suspendu par la tourmente révolutionnaire, il a repris depuis la Restauration, et s'est propagé avec tant de vigueur et de succès que, sur le sol de notre patrie mutilée, on compte aujourd'hui plus de maisons de Carmélites qu'il n'y en eut jamais, plus de cent. L'orateur déjà cité n'exagérait donc pas, quand il disait :

« Le Carmel, avec toutes ces glorieuses et fécondes institutions qui poussent si facilement leurs racines dans notre terre généreuse, renoue sous nos yeux ses traditions de sacrifices héroïques et d'abnégations illustres, interrompues par une secousse qui a dispersé tant de saintes et vénérables choses, léguées à notre avenir par notre passé. Nous avons vu avec une joie pleine d'espérance le Carmel, sous ses formes diverses, reparaitre au milieu de nous, et reprendre son ascendant sur les générations qui gardent la sève de Jésus-Christ. On dirait qu'un charme mystérieux attire de nouveau de ce côté l'essor des âmes. Je ne sais combien de jeunes chrétiennes à qui pèse l'atmosphère du siècle, rêvent la vie du Carmel et s'élancent vers ses purs sommets : pareilles à ces oiseaux qui ont peur de souiller leurs ailes aux boues de nos cités, et s'envolent aux plus hautes cimes de nos montagnes, pour y trouver une vie plus libre dans une atmosphère plus pure ¹. »

Ajoutons que les Carmélites françaises méritent encore aujourd'hui le bel éloge, qu'un digne Carme de la Congrégation d'Italie faisait d'elles en 1727 : « On doit leur rendre ce témoignage qu'elles ont toujours conservé jusqu'à présent le

1. R. P. Félix, *La Carmélite*, préface, 2^e édit. Paris, 1865, p. 6-8.

véritable esprit de sainte Thérèse ; ce qui les fait admirer de tout le monde , qui est tous les jours de plus en plus édifié de la ferveur avec laquelle elles tendent à la perfection de leur état ¹. »

Un prélat contemporain , dont la parole a un long retentissement et une grande autorité dans tout l'univers catholique , leur rendait le même témoignage en 1873, dans une Lettre pastorale où on lit : « Je manquerais à la vérité si je ne disais que, les yeux attachés sur le parfait exemplaire du Carmel, qui est sainte Thérèse, j'ai trouvé partout chez les Carmélites de France le trait distinctif et le type héréditaire, qui garantit leur filiation légitime ². »

V.

Pourquoi ces âmes si généreuses et si élevées, parvenues au ciel de la vie monastique, ne s'intéresseraient-elles pas vivement à leur patrie de la terre ? Une âme religieuse n'est-elle pas une âme éminemment patriotique ? Au début de la guerre de 1870, un Supérieur dont la mémoire

1. Le P. Dosithée de Saint-Alexis, *La Vie de saint Jean de la Croix*, l. x n° xv, Paris 1727, t. II, p. 314.

2. Mgr Pie, évêque de Poitiers, *Lett. pastor.* du 28 juillet 1873, n. iv.

est en vénération, écrivait à l'impératrice-régente : « Religieux et citoyens, après Dieu, nous nous devons à la France. Pour nous, aucune place d'honneur, mais le poste du sacrifice ; aucune récompense terrestre, si ce n'est d'avoir servi Dieu et la patrie ¹. »

Il est donc impossible que les Carmélites françaises ne rivalisent pas d'amour, avec leur Mère sainte Thérèse, pour le pays où elles reçurent le baptême et devinrent enfants de Dieu, pour le peuple qui leur transmet la foi et les vertus chrétiennes. Néanmoins on les accuse de s'être réfugiées dans le cloître pour échapper aux charges publiques, et de se réduire, par égoïsme de cœur et par étroitesse d'esprit, au rôle de bouches inutiles. Mais qui leur fait ce reproche ?

Ce sont ordinairement des hommes d'un matérialisme abject, qui poussent les autres au péril, et se réfugient dans les postes lucratifs. A l'heure des crises sociales, s'ils ne sont pas les plus forts, ils se hâtent de mettre en lieu sûr cette précieuse et délicate machine, qu'ils appellent leur personne ; à l'heure du combat contre l'étranger, qui foule aux pieds la grandeur et la prospérité nationales, ils s'empressent de tourner le dos à

¹ P. de Ponlevoy, voir sa *Vie*, par le R. P. de Gabriac, I, III, ch. IV, 4^{re} édition Paris 1877, p. 453.

l'ennemi, pour décharger leurs armes contre des concitoyens inoffensifs et désarmés. Nous les avons vus à l'œuvre, nous les avons entendus. Ivres et indociles, ils paradaient sur nos boulevards et vociféraient; ils chassaient de leur cœur le peu qui pouvait y rester de patriotisme, pour mettre dans leur bourse trente sous par jour; ils massacraient les prisonniers et les otages, pour faire oublier leurs bassesses et leurs lâchetés à l'égard des envahisseurs de la patrie.

Dans un sanctuaire de la capitale que vous connaissez, Mes Frères, dans une chapelle de Carmélites où se presse en ce moment même une foule pieuse qui veut, par honneur pour Marie, par affection pour ses Filles, entendre la parole sainte, ces hommes pour qui Religion et Patrie, Famille et Propriété, sont des noms odieux et des préjugés ridicules, vinrent insulter le Dieu-Victime et les vierges-hosties. Durant la nuit du 17 au 18 mai 1871, ils brisèrent la porte du tabernacle, ils prirent les vases sacrés, ils jetèrent dans la poussière l'objet de nos adorations, le Très-Saint Sacrement, ils le profanèrent plus encore en le mettant dans leurs bouches impures et blasphématrices. Par ce sacrilège attentat sur sa divine personne, ils préludaient au massacre de ses ministres et de ses Religieux. Ah! ce qu'ils auraient dû venir chercher au Carmel, c'était une

leçon de patriotisme, de dévouement magnanime à la France, d'incessants sacrifices pour la patrie.

VI.

Jusqu'où le zèle poussa-t-il les Carmélites de Paris, durant le siège de la Rochelle, en 1627, quand elles apprirent la descente des Anglais dans l'île de Ré ?

Profondément affligées des malheurs, que la perte de cette île pouvait causer à la France, et convaincues que de sa conservation dépendait le succès du siège, elles firent un suprême effort pour obtenir de Dieu ce qui ne semblait dépendre ni de la valeur, ni de la prudence des hommes. Elles dressèrent au chœur, devant le Saint-Sacrement, un petit autel où furent placées les reliques et le tableau de sainte Madeleine, pour qu'elle fût l'avocate de l'Église et du royaume ; toute la communauté y passa la nuit, en se partageant en trois groupes : les unes faisaient quelques pénitences, pendant que les autres priaient.

Ce ne fut pas en vain : cette nuit-là même, du 7 au 8 octobre, les vents qui avaient toujours été contraires, et qui rendaient tout secours impossible, changèrent tout à coup lorsqu'on s'y attendait le moins ; le fort Saint-Martin, qui ne pouvait

plus tenir que jusqu'au lendemain, fut secouru comme par miracle. Quelques heures après, les Anglais étaient chassés de l'île et défaits complètement.

Pendant plus d'une année que dura le siège d'une ville, égarée par l'hérésie et la rébellion, les Filles de sainte Thérèse eurent les mains levées vers le ciel, ne cessèrent de prier et de faire pénitence. Leur vénérable Prieure fit même vœu que « s'il plaisait à Dieu de bénir les armes du roi et le rendre maître de la Rochelle, toute la communauté veillerait douze nuits entières, en présence de sa divine majesté; qu'elle-même et toutes ses sœurs feraient autant d'heures d'oraison, que Notre-Seigneur en avait vécu sur la terre. »

Le conquête désirée fut le prix de ce vœu patriotique, et en apprenant la réduction de la Rochelle, la reine Marie de Médicis dit aux Carmélites : « Je ne doute point que vos prières n'y aient infiniment contribué¹. »

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, année 1627. Tom. I, p. 496, 497. — *La Vie de la Mère Madeleine de Saint-Joseph*, par un prêtre de l'Oratoire, liv. 1, ch. 42. Nouvelle édition, Paris, 1670, p. 284-286.

VII.

Vous n'avez pas oublié, Mes Frères, la tyrannie de Robespierre, le règne de la Terreur; le souvenir de cette époque néfaste et sanglante vous fait frémir et trembler. Mais vous ignorez peut-être ce qui nous obtint de Dieu, que la durée en fût abrégée. Le sujet que je traite m'oblige à vous l'apprendre : ce fut le sublime dévouement des Carmélites de Compiègne.

La vertueuse Prieure voyait, dans les malheurs de la France, un nouveau motif d'augmenter ses mortifications. « Mon intention, disait-elle, est intimement unie à celle de notre sainte Mère, et aux motifs qui la portèrent à établir sa réforme : je veux dire la cessation des maux qui affligent l'Église, et le royaume de France en particulier. Si cette sainte Mère mit tant de zèle à prier pour une patrie qui n'était pas la sienne, à plus forte raison devons-nous le faire pour ce royaume qui est le nôtre. »

Un jour, ayant fait sa méditation sur ce grave et apostolique devoir, il lui vint en pensée de faire un acte de consécration, par lequel la communauté s'offrirait en holocauste, pour apaiser la colère de Dieu : chaque Religieuse ferait le

sacrifice de sa vie, pour hâter l'heure où la paix serait rendue à l'Église et à l'État. Elle en parla aux Sœurs, et toutes, le soir même, firent du cœur et des lèvres cet acte de consécration, qu'elles renouvelèrent tous les jours, jusqu'à ce qu'elles l'eussent scellé de leur sang.

Le 14 septembre 1792, fête de l'Exaltation de la Croix, on les chassa de leur monastère; mais elles ne voulurent ni rentrer dans leurs familles, ni s'éloigner de Compiègne, de peur de manquer l'occasion de donner à Dieu leur vie pour la France. Elles demeurèrent donc ensemble, en différentes maisons qui leur tinrent lieu de cloître où, sous un habit séculier, elles restèrent fidèles aux règles et aux pratiques de la vie religieuse. Elles enviaient le bonheur des victimes qui les devançaient; elles sollicitaient auprès de Notre-Seigneur le dernier supplice, comme une marque spéciale de sa bonté.

Une sainte fille, en mourant, avait vu, dans une lumière prophétique, une communauté de femmes revêtues d'un manteau blanc, monter sur l'échafaud, pour cueillir la palme du martyre et s'envoler au ciel. Dès qu'elle l'apprit, l'héroïque Prieure exprima le désir que ce fût sa communauté même que Dieu prédestinât à une faveur, qu'elle jugeait si honorable et si flatteuse. Une Sœur étant allée consoler une parente, dont l'enfant venait de

mourir aussitôt après avoir reçu le baptême, prit le corps dans ses bras et s'écria : « Mon cher petit ange, sois avec nous dans l'acte de consécration que nous faisons chaque jour au Seigneur, pour la cessation des maux qui couvrent la terre, et plus particulièrement la France, ta patrie ! »

VIII.

On amena ces innocentes victimes à Paris, à la Conciergerie, les mains liées derrière le dos ; et parce que l'une d'elles, âgée de quatre-vingts ans, ne pouvait en cet état descendre assez promptement de la charrette où elle était, on l'en arracha brutalement, on la jeta sur le pavé comme un lourd et méprisable fardeau. Elle tomba la face contre terre, eut le visage tout ensanglanté, et parut comme morte ; mais dès qu'elle fut relevée, elle remercia ceux qui la maltrahaient, et se montra reconnaissante de pouvoir encore espérer le bonheur et la gloire du martyr.

Cette octogénaire avait passé cinquante-huit ans en Religion. Une autre des seize captives était au couvent depuis soixante ans.

La veille de leur condamnation et de leur mort fut cette fête même que nous célébrons aujourd'hui, Notre-Dame du Mont-Carmel. Leur joie

était si grande, qu'elles demandèrent quelques petits brins de bois brûlé ou de charbon, pour écrire un cantique qui était une pieuse parodie de *la Marseillaise*, où la confiance en leur Mère du ciel et l'affection pour leur patrie de la terre s'unissaient dans un accord touchant :

Livrons nos cœurs à l'allégresse,
Le jour de gloire est arrivé.
Loin de nous la moindre faiblesse,
Le glaive sanglant est levé...

Voyez, ô divine Marie,
De vos enfants le saint transport :
Si de Dieu nous tenons la vie,
Pour lui nous acceptons la mort...

Protégez encore la France,
Veillez sur nous du haut des cieux ;
Faites ressentir en ces lieux
Les effets de votre puissance...

Le lendemain, 17 juillet 1794, les Carmélites et leurs tourières furent condamnées à mort, par le tribunal révolutionnaire que présidait le farouche Fouquier-Tinville, pour leur « *attachement à des croyances puériles,* » pour leurs « *sottes pratiques de religion.* » Le mot *mort* ne fut pas plutôt entendu, que la joie se peignit sur le visage des condamnées ; elles remercièrent même les juges du bonheur qu'ils leur procuraient.

IX

Vêtues de blanc, elles montèrent sur les fatales charrettes qui les attendaient pour les conduire à la *Barrière du Trône*, où la guillotine était en permanence; puis elles entonnèrent le chant si cher aux enfants du Carmel, le *Salve Regina*. Au pied de l'échafaud, elles renouvelèrent les promesses de leur baptême et leurs vœux de Religion; chacune se mit à genoux à son tour devant la Supérieure, en lui demandant sa bénédiction et la permission de mourir. « Mon Dieu, ajouta l'une d'elles, trop heureuse si ce léger sacrifice peut apaiser votre colère, et diminuer le nombre des victimes ¹! »

La plus jeune monta la première et se plaça sous le couteau, en chantant *Laudate Dominum omnes gentes*. La vénérable Prieure voulut imiter la mère des Machabées, et obtint de mourir la dernière ².

« Oh ! les belles âmes, s'écriait la foule respectueuse et attendrie ! Quel air céleste ! » Un narra-

1. Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église Cath.* livr. 90, édit. de Mgr Fèvre, chez Vivès 1874, t. XIII, p. 307.

2. *Histoire des Religieuses Carmélites de Compiègne*; par Sœur Marie de l'Incarnation. Sens, 1836, liv. I, ch. II, VI, VII; liv. II, ch. I, III, VII, XI.

teur ajoute : « La simplicité de leurs habits, le calme de leurs visages, la joie de l'espérance qui brille en elles au moment d'aller au ciel, l'harmonie de leurs voix qui chantent une hymne à Marie, le charme de leur charité qui prie pour leur patrie infortunée, tout frappe, saisit, ravit d'admiration le peuple et les bourreaux eux-mêmes. Elles meurent, et vont commencer avec les anges une neuvaine pour le salut de la France. Au bout de neuf jours, la France était délivrée de ses plus cruels tyrans¹. »

En effet, les jours qui suivirent celui de la mort des Carmélites, et précédèrent celui de la chute de Robespierre, ne sont qu'au nombre de neuf : le monstre fut arrêté le 27 et guillotiné le 28 juillet. Comptez de la même manière neuf jours encore, vous arrivez au supplice de l'immoral et sanguinaire Fouquier-Tinville, qui périt sur l'échafaud, le 7 août, avec douze de ses complices.

X

Le monastère des Carmes à Paris, rue de Vaugirard, fut un des plus odieux théâtres des

1. *Notice sur les Carmélites de Compiègne*, par Auger. Paris 1835. Introduction, p. XIII.

fièvres révolutionnaires. Ces Religieux édifiaient et prêchaient : l'impiété, cherchant surtout à montrer sa rage contre les saints et les prédicateurs, voulut que leur antique retraite fût souillée de sang. Elle vint donc y massacrer l'élite du clergé de France, le 2 et le 3 septembre 1792.

Mais dès que le calme fut un peu rétabli, qui s'y renferma volontairement, pour effacer par ses larmes les traces du sang ? Les Carmélites, conduites par l'une d'entre elles, Madame de Soyecourt. Jusqu'en 1845, elles firent de ce lieu de massacres le lieu de leurs expiations, de leurs réparations et de leurs prières. En le quittant, elles le léguèrent au diocèse, pour qu'il devînt ce qu'il a été successivement, l'asile des Frères-Prêcheurs, l'école des hautes études, le foyer des sciences et le siège de l'Université catholique.

Ainsi, Mes Frères, il ne suffit pas que le cœur d'une Fille de sainte Thérèse, du fond de sa solitude, embrasse l'univers; il ne suffit pas même que la Supérieure partage quelquefois les royaumes et les provinces entre tous les membres de la communauté, afin que chaque Sœur se considère comme chargée des âmes d'une partie du globe, intercède pour elles, se fasse leur ange protecteur. Il faut encore à leur sainte ambition, à leur zèle apostolique, à leur charité reconnaissante, qu'elles soient spécialement la sauvegarde

du peuple qui les accueille, de la cité où elles résident.

Chaque Carmel s'élève vers le ciel comme un paratonnerre, d'où se dégage un fluide puissant, l'humble prière qui pénètre les nues (Eccli. xxxv, 21), pour neutraliser les foudres vengeresses, pour conjurer les orages, pour préserver de leurs ravages et de leurs coups tout ce qui est aux alentours. Plus d'une fois on a vu les Carmélites obtenir ou préparer, par un dévouement héroïque, la délivrance et le salut de la patrie ; tous les jours on les voit combattre pour elle avec les armes de la prière et de la pénitence.

O Dieu de bonté, Père des miséricordes, vous auriez épargné Sodome et Gomorrhe, si elles avaient contenu seulement dix justes. Vous nous épargnerez : car chacune de nos villes vous présente ses nombreux monastères, la France vous offre tous ses Carmels, renfermant chacun plus de dix justes, contenant toute une famille d'âmes intrépides dans le sacrifice, toute une légion d'anges rivalisant de pureté avec les purs esprits des cieux.

Et vous, Mes Sœurs, vous continuerez les traditions de cette charité réparatrice, dont l'Écriture vante la largeur ou l'étendue, la longueur ou la durée, la sublimité et la profondeur (Eph. iii, 18). Qu'il m'eût été doux de commenter ces paroles,

dans ce monastère de la Réparation dont la charité monte si haut, descend si bas et se répand si loin ! Mais votre humilité m'oblige à me taire. Elle me permet uniquement d'affirmer ici que vous redites souvent, en pensant à vos concitoyens, les paroles de l'adorable Époux que vous avez choisi : Je me sanctifie pour eux, *pro eis ego sanctifico meipsum* (Joan. xvii, 19). Je me sanctifie pour qu'ils soient épargnés, je me sanctifie pour qu'ils soient bénis, je me sanctifie pour qu'ils deviennent saints, pour qu'ils comptent dans leurs rangs beaucoup d'élus véritables, beaucoup de chrétiens héroïques.

SECONDE PARTIE.

L'OASIS DU CARMEL EN FRANCE.

I

Pour tous ces services, et pour d'autres que j'omets, qu'est-ce que les Carmélites de France demandent à notre siècle? Aucun privilège, aucun honneur, aucune exemption des charges publiques, mais la liberté de vivre et de mourir en dignes Filles de sainte Thérèse : rien de plus, rien de moins.

Cette générosité n'empêche pas que nous n'entendions quelquefois lancer contre elles des accusations qui viennent de leurs concitoyens et de leurs contemporains, de ceux pour lesquels elles offrent à Dieu les plus grands sacrifices. Pourquoi ne chercherais-je pas, Mes Frères, à vous instruire et à vous édifier, en prouvant que ces traits décochés par une haine aveugle, ou par d'injustes préventions, ne peuvent ni les blesser ni les atteindre ?

Quand des passions impies, quand l'intolérance et la révolution, s'efforcent de faire un désert

autour du Carmel ; quand des vents glacés ou des souffles brûlants veulent ébranler ou dessécher ces tranquilles asiles, que disent les voix dont le bruit nous arrive à travers les mugissements de la tempête ? Je ne veux pas répéter ce que crient les voix qui blasphèment et condamnent, qui profèrent des menaces de mort et de proscription. J'écoute seulement ces voix mondaines plus modérées, qui n'articulent que des accusations, des blâmes et des reproches.

Cette institution, disent-elles, pouvait être bonne au temps et au pays du sombre Philippe II ; mais elle est en opposition avec notre pays et avec notre temps. La France aime le bruit et le mouvement : s'y vouer au silence et à l'immobilité, c'est n'être pas de son pays. Le xix^e siècle est avide de lumières, de jouissances et de libertés : emprisonner son corps dans une cellule, et son âme dans une croyance étroite, obéir toujours et se mortifier sans cesse, dessécher même son cœur jusqu'à n'avoir plus d'affection pour rien de créé, rien de vivant et de visible, sous prétexte de mourir à la nature et au monde, c'est évidemment n'être pas de son temps, c'est méconnaître le progrès moderne.

La vérité que je dois à mon siècle, sur ses défauts comme sur ses qualités, l'intérêt même que je porte à mon pays, m'obligent à soutenir le

contraire. Dans une société comme la nôtre, où le doute énerve les âmes, où les jouissances amollissent les corps, où la fièvre de l'activité détruit le calme de la réflexion, où l'intérêt tue le cœur, où la critique et le dénigrement prennent la place du respect et de la soumission, où la multitude des partis et des nuances politiques jette la division dans les familles, refroidit les parents et les amis, combien n'est-il pas opportun de multiplier les Carmels, c'est-à-dire les rendez-vous des âmes énergiques et austères, croyantes et mortifiées, soumises et respectueuses, les foyers d'un amour chaste et surnaturel, constant et dévoué ?

II.

On peut les comparer à ces salutaires oasis, que les voyageurs fatigués rencontrent parfois au milieu des déserts brûlants. Ici l'onde pure qui étanche la soif, ici les fruits savoureux qui réparent les forces, ici la verdure qui réjouit la vue, ici les doux ombrages, ici le repos et la fraîcheur.

Nos révolutions, comme de violentes et fréquentes tempêtes, enlèvent, agitent, déplacent les personnes et les choses, ainsi que des grains de sable sur des terres arides; le vent de l'indifférence et de l'impiété flétrit tout ce qui est saint et vivant,

tarit les sources mêmes de la sainteté et de la vie. Bénie soit donc la Providence, qui daigne rapprocher sur la route du ciel les oasis, où les cœurs altérés boivent avec joie, aux fontaines du Sauveur (Isai. xii, 3), les eaux de l'espérance et de la charité, les eaux de la pénitence et du dévouement, les eaux de la prière et de la contemplation, les eaux du silence et de la chasteté, toutes les eaux fécondes qui enivrent la terre, qui la couvrent de fleurs et de fruits, de saints désirs et de sublimes vertus !

La société française au xix^e siècle a besoin de ces oasis, où les âmes trouvent abondamment ce que le monde leur refuse. Tant d'orages, tant de fracas, tant de bouleversements et de ruines soulèvent autour de nous une poussière épaisse, obscurcissent notre vue, fatiguent nos âmes et resserrent nos cœurs, troublent le présent et nous inquiètent pour l'avenir ! Heureux l'homme, heureux le chrétien qui rencontre un coin de terre, où le Seigneur répand les grâces du ciel, et dont n'osent approcher les flots de la révolution, les souffles du matérialisme, les efforts des politiques, parce que Dieu leur a dit, en montrant ce petit coin de terre, ce qu'il a dit à l'Océan, en montrant un grain de sable : Vous pourrez venir jusqu'ici, mais vous n'irez pas plus loin (Job. xxxviii, 41) ! Vos tentatives échoueront, et vous

briserez votre orgueil contre les murs d'un couvent. C'est l'oasis où je veux que mes enfants goûtent le calme et la paix, se livrent à la confiance et vivent en sécurité.

III

Or, l'expérience même le démontre, aux enfants de Dieu, aux pèlerins assez intrépides pour suivre le chemin royal de la croix, en allant du temps à l'éternité, nos Carmels offrent les deux choses qui font rechercher une oasis, le repos et la fraîcheur. Pour ces ferventes communautés, je ne l'entends pas au sens matériel, je le dis au sens moral : le repos dans le sacrifice, la fraîcheur dans l'affection.

Il est vrai qu'au Carmel on condamne le monde, mais pour l'avertir; il est vrai qu'on y meurt au monde, mais pour le sauver. Par tous les sacrifices qu'elle multiplie pour le salut des autres, comme pour sa propre sanctification, une courageuse Fille de sainte Thérèse acquiert le droit de dire : Je veux mourir à moi-même pour vivre à Dieu, je veux mourir plus parfaitement à la nature, pour vivre plus abondamment à la grâce. Comme cette vie est le commencement de la vie

éternelle, de même cette mort est le prélude du repos des cieux.

Qu'importe que mon cloître soit étroit ! Je me sens faite pour l'immense, l'éternel, l'infini, et mon cloître n'est qu'un passage pour y parvenir. Qu'importe que ma cellule vous semble un tombeau, où vous dites que le fanatisme m'ensevelit vivante ! L'insecte grossier s'enferme aussi et paraît mourir ; mais la chrysalide prépare le léger papillon, qui étale au soleil ses ailes brillantes, et qui se pose sur les fleurs pour les embellir. Ainsi, je me dépouille de tout ce que ma nature a de grossier, de terrestre, d'animal ; je deviens spirituelle et céleste, je me revêts de l'homme nouveau, glorieux et ressuscité, pour que mon âme un jour plane dans les hauteurs, en étalant à tous les regards les divines couleurs de Jésus-Christ, son Maître et son Époux.

IV.

Si quelqu'un voulait, Mes Sœurs, mettre une épitaphe sur la porte du tombeau mystique où s'accomplit votre transformation, je lui proposerais d'écrire sur l'humble cellule les mots que j'ai lus, à Rome, sur une pierre sépulcrale des premiers siècles du christianisme, au Musée du

palais de Saint-Jean de Latran : *Adeodata quiescit in pace jubente Christo ejus*, Dieudonnée repose en paix par ordre de son Christ.

Adeodata, Dieudonnée, donnée par Dieu : ce doux nom ne convient-il pas à une Carmélite, puisque nous avons entendu saint Ambroise affirmer qu'une vierge est le don de Dieu, *virgo Dei donum est* ? le don généreux, le gracieux présent qu'il fait à l'Église universelle qui est son œuvre de prédilection, le don qu'il fait à la cité qu'il protège, à la famille qu'il bénit, à la Congrégation où il met ses complaisances.

Jubente, par ordre, selon le commandement : la vocation religieuse, comme la mort, est un acte d'obéissance ; ce n'est pas un caprice, ce n'est pas un coup de tête, un mouvement de dépit après un échec ou un froissement ; c'est un coup de cœur et de raison, un élan de générosité, une démarche calme et réfléchie. Parfois elle vient d'un ordre formel, qui eut dans l'âme un retentissement efficace : pareil à l'éclat d'un commandement militaire, il réveilla les échos d'un cœur endormi, il secoua la poussière d'un passé tiède et languissant, il brisa toutes les résistances du présent, tous les liens, toutes les attaches. D'ordinaire une vocation de choix est la fidélité affectueuse à une inspiration de la grâce, qui est suave comme le conseil d'un ami, d'un père, d'un époux,

qui est même tout onctueuse, parce qu'elle vient de Celui qui est l'onction même et l'Oint du Seigneur.

Christo ejus, de son Christ : non-seulement la vocation en général, l'entrée dans le cloître, mais encore le détail de la vie, tout acte particulier a pour l'âme religieuse plus de charme, plus de suavité, plus de parfum, plus d'onction, parce qu'il vient de son Christ, de son Jésus, qui ordonne et conduit tout dans la communauté par la voix des Supérieurs. Le cœur qui l'a senti peut seul comprendre ce qu'il y a d'ineffable douceur à dire à son Dieu :

Vous êtes mien, tout mien, vous êtes mon Maître à moi, mon Sauveur à moi, mon Époux à moi, aussi complètement que si j'étais seul au monde ; et vous résidez dans tous ceux qui me commandent, dans tous ceux qui me servent, pour vous mettre mieux à ma portée, pour être plus à moi. N'est-il pas juste qu'en retour, avec un transport d'amour et de joie, je vous offre, je vous donne, je vous sacrifie tout ce que j'ai et tout ce que je suis ? Ah ! puissé-je être à vous aussi parfaitement, que si vous étiez seul pour moi tout l'univers, que si je n'avais sur la terre que vous à voir, que vous à entendre, que vous à servir, que vous à aimer !

V.

L'exemple de cette réciprocité nous est donné au Carmel même. Au monastère de l'Incarnation d'Avila, Notre-Seigneur accompagnait souvent sainte Thérèse dans les cloîtres, quelquefois jusqu'à sa cellule, les épaules chargées du bois de la croix. Un tableau dans un escalier l'y représente en cet état. Selon la tradition, ce fut dans le cloître d'en bas que la vierge séraphique rencontra un jour un très-bel enfant. Elle le crut parent de quelqu'une des Religieuses ; car alors elles n'avaient pas de clôture, on pouvait entrer pour les voir et leur parler. Comment vous appelez-vous ? lui dit l'enfant. — Je me nomme, répondit-elle, *Thérèse de Jésus*. — Et moi, répliqua-t-il, je m'appelle *Jésus de Thérèse* ¹.

Dans l'église, au-dessus de l'endroit où l'on donne la communion aux fidèles, un grand tableau représente une scène touchante, qui se passa dans le chœur d'en bas, et qui fut le développement donné par Jésus lui-même, à la pensée contenue dans ces gracieuses paroles. Il apparut à

1. *Recuerdos históricos de Avila*, par don Benito García Arias. Avila 1870, p. 97, 98.

Thérèse après une communion, qu'elle venait de recevoir de la main de saint Jean de la Croix. « Se montrant à moi, dit-elle, dans la plus intime de mon âme par vision imaginaire, comme il l'avait souvent fait, il me donna sa main droite et me dit : « Regarde ce clou : c'est la marque et le « gage que dès ce jour tu seras mon épouse ; « jusqu'à présent tu ne l'avais point mérité ; « désormais tu auras soin de mon honneur, ne « voyant pas seulement en moi ton Créateur, ton « Roi et ton Dieu, mais encore te regardant toi- « même comme ma véritable épouse. Dès ce « moment, mon honneur est le tien, et ton hon- « neur est le mien. »

Un autre jour, à Séville, Notre-Seigneur lui dit : « Tu sais le mariage spirituel qui existe entre « toi et moi ; par ce lien, ce que je possède est à « toi, et ainsi je te donne toutes les douleurs et « tous les travaux que j'ai endurés : en vertu de « ce don, tu peux demander à mon Père comme « si tu demandais ton bien propre ».... Je vis, ajoute la sainte, que le Père éternel admettait ce don ; et, à partir de cette époque, je considérai d'une tout autre manière ce que Notre-Seigneur avait souffert, je le regardai comme un bien qui m'appartenait en propre, et mon âme en tire une grande consolation ¹. »

1. *Recuerdos*, p. 99, 400. — Bouix, *Vie de sainte Thérèse*,

VI.

Quiescit, se repose : le repos d'une âme contemplative, dans son cloître ou sa cellule, ressemble au repos de Jésus dans son sépulcre, et au repos des saints dans le ciel.

Jésus n'avait qu'un tombeau d'emprunt, taillé dans le roc, où la vie humaine n'était pas entrée, mais où la vie divine conservait sa plénitude. Son corps n'entendait plus le bruit qui se faisait autour de lui ; son âme était descendue aux Limbes et au Purgatoire, pour y prêcher, dit saint Pierre, *prædicavit* (I Petr. III, 19), pour annoncer la délivrance et le salut. Une Fille du Carmel n'a rien en propre, tout lui est prêté, même ce tombeau que la pénitence a taillé, que l'obéissance tient fermé, pour qu'elle y devienne sourde aux bruits du monde, et s'y prépare à la résurrection glorieuse. Elle médite la parole qui fut dite à son Père saint Élie : le Seigneur n'est pas dans le trouble et l'agitation (III Reg. XIX, 11). Elle se tient dans le repos de l'esprit, de la conscience et du cœur, ne s'occupe ni de politique, ni de modes,

écrite par elle-même, additions ; edit. XI, Paris 1867, p. 595, 596.

ni de théâtres, ni d'intérêts profanes, ni de nouvelles du jour. Elle repasse en sa mémoire ces paroles d'un saint Religieux, devenu un grand Pape :

« Si nous nous répandons dans le monde par la pensée, nous vivons encore au monde. C'est aux contemplatifs que s'adresse ce qu'a dit l'Apôtre : Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ (Coloss. III, 3). Celui qui désire la mort, qui cherche la mortification, se réjouit d'avoir trouvé un sépulcre, de posséder le repos de la contemplation, où il échappe au monde et aux choses extérieures, aux inquiétudes et aux préoccupations, en se cachant dans le sein de l'amour intime. Comme les anciens enterraient les morts avec des objets de prix, avec un trésor, ainsi le contemplatif trouve des richesses dans son tombeau, s'enrichit par sa mort, et repose loin des regards avec ses trésors¹. »

Tel est votre repos, Mes Sœurs. C'est le repos opulent entrevu par Isaïe (Isaï. xxxii, 18); c'est le repos plein d'une joie sainte et d'une fécondité spirituelle, où les apparences de la mort protègent et conservent les réalités de la vie, où les privations matérielles font croître les richesses

1. Saint Grégoire, *Moral.* l. v, cap. vi, n° 9, 40. Migne P. L. t. 75, p. 684.

du cœur et les trésors de l'âme. Les élans de la prière et du sacrifice portent au loin des consolations, des lumières et des forces à tous les esprits inquiets, souffrants ou malades, qui se sentent accablés par le poids du jour et de la chaleur, au milieu du désert de la vie et des orages de l'existence, aux justes mêmes qui aspirent à voir Dieu dans le ciel, et pour qui la terre, le monde, le siècle où ils sont retenus, n'est plus qu'un lieu d'exil, une prison.

VII.

In pace, en paix : dans cette paix dont Isaïe vantait la beauté, et qu'il plaçait avec le repos opulent sous les tabernacles de la confiance (Isaï. xxxii, 18) ; dans cette paix qu'un ange promet, sur le berceau de Jésus, aux hommes de bonne volonté (Luc. ii, 14) ; dans cette paix qu'un apôtre de Jésus, qui en avait l'expérience, disait surpasser tout sentiment (Eph. iv, 7). N'est-elle pas, en effet, la figure et le présage de la béatitude même des cieus, où les saints voient Dieu face à face, où les contemplatifs rassasient l'avidité de leurs désirs ?

Saint Jean Climaque parle du ciel de la solitude, veut que l'entrée de la cellule soit pour le

Religieux l'entrée du ciel, *is qui cœlum solitudinis est ingressus*. Il ajoute que le repos de l'âme, c'est la science des pensées, c'est l'inviolable sécurité des méditations de l'esprit. Ce repos commence par l'éloignement de tous les bruits, qui troublent le fond du cœur ; ce repos s'achève par le courage de ne plus craindre les tumultes, et d'y rester même insensible. Celui qui cultive ce repos de la solitude, pénètre les hauts mystères de la divinité, et comme saint Paul ravi en paradis (II Cor. XII, 4), il entend des paroles mystérieuses que l'homme ne peut dire ¹.

N'est-ce pas là tout à la fois la vie du Carmel et la vie du ciel ? N'est-ce pas là ce repos et cette paix, que l'un et l'autre font goûter à l'âme : le ciel, dans la vision, la possession et la félicité ; le Carmel, dans la connaissance, l'amour et la joie ? N'est-ce pas là ce repos actif et cette mort vitale, que peignait si justement une sainte Prieure du premier Carmel de Paris, lorsqu'elle comparait l'état de son âme à celui d'un ver à soie, qui puise dans sa propre substance de quoi filer son tombeau, avec tant de douceur qu'il ne sent pas sa mort ? Mon âme, disait-elle, m'est montrée avec la même douceur et le même silence,

1. Saint Jean Climaque, *Scala Paradisi*, gradus xxvii, Migne, P. Gr. t. 88, p 1098-1102.

donnant tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a reçu de Dieu ; et comme le ver s'enferme dans son néant, l'ouvrage du pur amour produit dans mon cœur le désir de ne plus être et de mourir, puisque la mort est la vie de l'âme ¹.

Oui, vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, tant aimée de sainte Thérèse qui vous prit pour compagne de ses travaux, pour confidente de ses secrets, oui, par cette générosité à mourir à vous-même, par cette assiduité à la pratique du sacrifice et au repos de la contemplation, vous jouissiez de la paix que le monde ne peut donner, que Jésus seul donne, comme il donne seul le paradis, parce qu'ils sont à lui seul, parce que lui seul a le droit de dire : C'est ma paix que je vous donne (Joan. XIV, 27), c'est mon ciel que je vous ouvre (Ps. CXIII, 16), c'est sur mon trône que je vous fais asseoir (Apoc. III, 21)! Lui seul établit, lui seul peut maintenir un ordre stable et tranquille dans toute notre vie, dans nos occupations et nos actes, dans nos intentions et nos pensées, dans nos sentiments et nos affections:

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, Troyes 1846, t. I, p. 395, Vie d'Anne de Saint-Barthélemy.

VIII.

Mais l'oasis du Carmel ne donne pas seulement le repos dans le sacrifice, elle conserve encore la fraîcheur dans l'affection. C'est l'effet de l'ordre et de la paix, dont nous venons de parler ; car l'exemple des saints nous prouve que les affections les mieux ordonnées, furent toujours les plus fraîches et les plus vivaces. C'est l'effet de la vie parfaitement réglée, qu'on mène dans une communauté fervente, et le pieux auteur de *l'Imitation* l'a reconnu, quand il a dit : *Bona vita refrigerat mentem*¹, une vie vertueuse rafraîchit l'âme, entretient la fraîcheur des pensées et des sentiments. Enfin c'est l'effet du sacrifice même, et je ne saurais trop vous exhorter, Mes Frères, à méditer cette comparaison : le sacrifice est au cœur ce que la rosée est à la fleur.

En cette chaude saison d'été, la fleur vous semble le soir fatiguée, épuisée ; son parfum ne s'exhale plus, et sa corolle se replie sur elle-même. Mais durant les ténèbres de la nuit, Dieu vient à la fleur qui souffre, comme nous allons au pauvre qui se cache, avec une charité prévenante et dis-

1. *Imitation de Jésus-Christ*, liv. I, ch. II, n° 2.

crète ; il laisse couler doucement dans son calice le secours nécessaire, quelques gouttes de rosée. Cette délicate sollicitude fait que vous la retrouvez chaque matin pleine de fraîcheur et de vie, ouvrant gracieusement sa corolle et répandant généreusement son parfum.

De même, le sacrifice du soir ou du matin rend à l'âme chrétienne, qui semblait épuisée par les fatigues du combat, par les coups portés ou par les blessures reçues, cette vigueur de pensées et d'affections, cette fraîcheur d'idées et de sentiments, qu'on admire dans les paroles et les écrits des grands serviteurs de Dieu. Le sacrifice renouvelle la jeunesse de l'âme, et entretient dans le cœur un printemps perpétuel.

IX.

Tandis que la sainte Écriture menace les indociles, ou les égoïstes, de la pauvreté du cœur, de l'indigence du cœur, comme d'un châtement qui les suivra jusqu'à la mort, *in cordis egestate morientur* (Prov. x, 21) ; l'expérience nous montre que la docilité religieuse, avec tous ses renoncements, loin d'amoinrir les forces aimantes de l'âme, les augmente et les développe, en les préservant de toute application inutile, de toute

exagération suspecte. Le cœur religieux, qu'on dit froid et glacé, est d'autant plus ardent qu'il concentre mieux son feu, et qu'il reste toujours ouvert par en haut, pour que sa flamme monte vers le ciel.

Le cloître ne produit pas l'indifférence et la froideur, il conserve la fraîcheur des affections pures et la vivacité des sentiments légitimes. Il n'oblige pas même à les refouler en soi, il permet de les répandre et de les exprimer, pour la consolation de ceux qui en sont l'objet. Votre conduite en est la preuve, Mes Sœurs, et vous pourriez toutes signer ce qu'on vient d'écrire d'un Carmel français :

« Ce qu'une Carmélite fait, ou du moins ce qu'elle doit faire par-dessus tout, c'est aimer ! Oui, aimer, c'est sa vie même ; aimer, c'est son bonheur ; aimer, c'est son soutien ; aimer, c'est non-seulement sa part comme celle de tout cœur humain, mais c'est en quelque sorte pour elle un apanage, une fonction qu'elle peut et doit remplir plus et mieux que les autres. Aimer Dieu, aimer ses frères, aimer sa famille, aimer son pays, aimer ceux qui souffrent, aimer ceux qui sont faibles, aimer ceux qui tombent, aimer les âmes, voilà ce qu'une vraie Carmélite fait du matin au soir, voilà ce qui lui rend douce sa solitude, sa pénitence ; ce qui la retient longtemps

en prière, ce qui met dans son cœur des émotions, des larmes de joie, comme le monde n'en connaît pas¹. »

X.

Cette puissance d'aimer se porte tout d'abord, pour l'âme religieuse, vers les âmes qui vivent de sa vie, en suivant la même règle et en habitant sous le même toit. Parlant de son entrée au noviciat, le regretté Père de Ponlevoy disait : « J'avais une grande crainte, en franchissant le seuil de la porte ; mais mon cœur se dilata bientôt, à la vue de ceux que le Seigneur daignait me donner pour pères et pour frères. Il n'y a rien de touchant comme l'union et la charité qui règnent entre les membres de cette heureuse famille, dont Jésus-Christ est le chef². » Qu'avait dit sainte Thérèse, ce cœur si tendre et si sacrifié ?

« La peine des peines, c'était lorsque, partant d'un endroit pour un autre, je devais quitter mes

1. *La Voix de Notre-Dame de Chartres*, 24^e année (1877), n^o 8, p. 175.

2. *Le R. P. de Ponlevoy, sa vie*, par le Père de Gabriac, t. 1, ch. III. Paris 1877, p. 60.

Filles et mes Sœurs. Les aimant comme je les aime, ces séparations, je le déclare, n'ont pas été la plus petite des croix de ma vie. Mon cœur se déchirait, surtout lorsque je pensais que je ne les reverrais plus, que j'étais témoin de leur douleur et de leurs larmes. Elles sont détachées de tout en ce monde ; mais Dieu ne leur a pas accordé de l'être de moi ; il l'a peut-être ainsi permis, pour que ce me fût un plus grand tourment, car je ne suis pas non plus détachée d'elles. Je faisais néanmoins tous mes efforts pour ne pas le leur laisser paraître, je les reprenais même ; mais ce grand amour qu'elles me portent, et dont elles m'ont prouvé la sincérité en tant de manières, rendait toutes mes remontrances impuissantes¹. »

Les Filles de sainte Thérèse, transplantées sur notre sol, ne se montrèrent pas moins aimantes. La Mère Béatrix de la Conception, en 1629, ne put quitter sans d'extrêmes regrets les Carmélites de Paris, pour retourner au delà des Pyrénées, et elle dit clairement qu'elle laissait son cœur en France, et ne remportait que son corps en Espagne². La Mère Isabelle des Anges aimait les Françaises autant qu'elle en fut aimée, et

1. Sainte Thérèse, *Le livre des Fondations*, ch. 27, Caravaca. Bouix, Paris 1854, *Œuvres* t. II, p. 384.

2. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, année 1629. Troyes 1846, t. I, p. 204.

voulut mourir en France, malgré les instances réitérées des autres Mères Espagnoles pour qu'elle les suivît en Flandre ¹. Elle mourut à Limoges en odeur de sainteté, le 14 octobre 1644.

On voulait retenir en Espagne la vénérable Sœur Anne de Saint-Barthélemy, sous prétexte qu'il fallait à la France des missionnaires et des orateurs, plutôt que de pauvres Religieuses vouées au silence. Notre-Seigneur lui dit : « Pars, et ne t'arrête pas à tout cela. Comme le rayon de miel attire les mouches, de même tu attireras les âmes ¹. » Aussi une affectueuse douceur n'a-t-elle cessé d'être, chez nous, l'apostolat intérieur du Carmel, le signe de sa joyeuse charité de famille.

Dès le 1^{er} novembre 1604, où s'ouvrit le noviciat au premier monastère, il s'établit une si suave union entre les Mères Espagnoles et leurs novices, qu'on ne s'apercevait pas de la différence des caractères, à peine même des difficultés d'une langue étrangère. La candeur et la simplicité régnaient partout, sans le moindre déguisement ; la franchise et la gaieté étaient estimées des qualités essentielles pour former une parfaite Carmélite. La vénérable Prieure, Anne de Jésus, faisait elle-même tous les frais des petites

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, année 1605. Troyes 1846, t. I, p. 127.

2. *Ibid.* *Vie d'Anne de Saint-Barthélemy*, p. 390.

réjouissances, composait des cantiques selon l'esprit des fêtes solennelles, et veillait à ce que l'on représentât aux récréations les saints mystères et les actions de la vie des saints ¹.

XI.

Cette suave charité déborde et s'étend jusqu'aux créatures privées de raison, mais utiles et agréables, qui sont admises dans l'étroit enclos, qui ornent l'humble coin de terre, qui embellissent le jardin, devenu le complément nécessaire de l'oasis du Carmel, au milieu de nos cités bruyantes et poudreuses. Vous savez, Mes Frères, que l'histoire des héros de l'austérité chrétienne abonde en détails naïfs et touchants sur leur amour pour l'innocente nature, pour les plantes, pour les oiseaux, pour les poissons, pour les astres mêmes du ciel, que saint François d'Assise appelait ses frères et ses sœurs. Si austères que soient les Carmélites, elles aiment aussi la nature comme une fille de leur Père céleste, comme une petite sœur, faible et indigente, qui les conjure de lui prêter leur intelligence pour le connaître, leur cœur pour l'aimer, leur voix pour le bénir.

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, année 1604, Troyes 1846, t. I, p. 423, 424.

Contempler une tige verdoyante, une plante fleurie, où se posent tour à tour l'abeille et le papillon, un arbre touffu où l'oiseau fait son nid en toute sécurité, c'est un plaisir que des âmes virginales et mortifiées goûtent sans scrupule, parce qu'il les excite à rivaliser d'obéissance avec ces gracieuses créatures, qui s'épuisent pour prouver à notre commun Père leur reconnaissance et leur docilité. Il s'établit entre elles un colloque, où l'humilité de la Religieuse cherche une leçon de générosité. Car rien n'est sans voix, dit l'Apôtre, *nihil sine voce*. (I. Cor. XIV, 10.)

XII.

Petite fleur, quelle est ta voix ? — Admire mes couleurs et respire mon parfum : c'est ma voix.

Je ne voile aux regards de la terre et du ciel aucune de mes brillantes couleurs, je répands aussi loin que je puis tout le trésor de mes parfums ; je le fais pour obéir à mon Créateur, et je ne cesserai de lui obéir ainsi qu'après que mon obéissance même m'aura fait tomber d'épuisement. Mais toi qui as plus reçu que moi, toi qui es une fleur animée, que le sang de Jésus-Christ arrose chaque matin, que les rayons de son amour fécondent tout le jour, te dépenses-tu tout entière à son service ? Fais-tu des réserves dans

ton zèle pour son honneur ? Ah ! si tu es ingrate, éloigne-toi. Ton souffle me fait mal, ton attouchement me blesse, tes soins et tes assiduités me déshonorent et me pèsent.

Petit oiseau, quelle est ta voix ? — Pendant que je me cache sous la feuillée, ou que je me balance gracieusement sur un rameau en fleurs, écoute mes chants, écoute mes cris plaintifs ou joyeux : c'est ma voix.

Celui qui m'a créé veut que je chante, et tous les jours, au soleil levant, au soleil couchant, les sons de mon gosier lui prouvent mon obéissance et redisent ses louanges. Quand je ne chante plus, c'est que Dieu me le défend, c'est que ma tâche est accomplie, c'est que je suis à bout de forces et que je meurs. Mais toi qui as plus reçu que moi, toi qui es la colombe où l'Esprit-Saint réside dans la maison du Seigneur, dis-moi si toute parole qui sort de ta bouche est pour sa gloire ? La note dominante dans tes conversations et tes lettres, est-ce l'amour pour Jésus, la fidélité à Jésus, le dévouement et l'obéissance jusqu'à la mort ? Ah ! si tu es lâche, si tu fais les choses à demi, si tu refuses quelque sacrifice, retire-toi : rien qu'en te voyant près de moi, je sens mes chants se troubler, ma voix s'affaiblir, et si tu t'approches davantage, mes ailes rapides vont m'emporter au loin avec mes chants.

XIII.

Mais la digne fille d'une Mère séraphique est un instrument, qui ne se contente pas de se mettre à l'unisson de la fleur et de l'oiseau, de toutes les créatures innocentes. Elle élève jusqu'à soi toutes les voix pures et fraîches de la nature, pour les faire passer par son cœur, pour les offrir au Très-Haut comme un concert harmonieux. La mort seule peut briser cet instrument sur la terre ; et alors encore il continue de rendre des sons dans le ciel.

S'il interrompt ses douces mélodies pour la famille de l'âme et du cloître, c'est parce qu'il veut les murmurer aussi pour la famille du sang, pour les parents et les amis qu'il a laissés dans le monde. « On l'a souvent dit, il est utile de le redire : tout ce qu'il y a de pur, d'élevé, de durable dans les liens de famille, se fortifie dans le cœur du religieux. Sans rester étranger à ce qui préoccupe les siens, il aime les âmes plus que les intérêts d'un jour ; et pour ses parents, voyageurs comme lui sur la terre, il demande à Dieu les grands et seuls biens, la paix du cœur dans ce

monde, et le bonheur de se revoir dans la patrie ¹. »

Mes Sœurs, la vie de votre séraphique Mère en fournit plusieurs exemples ; laissez-moi en rapporter un seul, et citer ses propres paroles :

« Un de mes beaux-frères étant mort subitement, j'en fus très-affligée, parce qu'il ne s'était pas confessé. Notre-Seigneur me révéla dans l'oraison que ma sœur devait mourir de la même manière, et il me dit de me rendre auprès d'elle, pour la disposer à sa dernière heure. J'en fis part à mon confesseur, et il ne voulut pas me le permettre ; mais le même commandement m'ayant été renouvelé plusieurs fois, il me dit de partir. J'allai donc trouver ma sœur à la campagne où elle habitait ; et, sans lui rien dire du motif qui m'amenait auprès d'elle, je lui donnai toutes les lumières que je pus, et la disposai à se confesser souvent et à veiller avec grand soin sur elle-même. Comme elle était très-vertueuse, elle suivit mes conseils, et après avoir vécu quatre à cinq ans dans une grande pureté de conscience, elle mourut sans témoin et sans confession. Heureusement il n'y avait guère plus de huit jours qu'elle s'était confessée, grâce à la bonne

1. R. P. de Gabriac, *Le P. de Ponlevoy*, sa Vie, l. II, ch. II. Paris, 1877, p. 476.

habitude qu'elle avait contractée de le faire souvent, circonstance qui me donna une grande consolation. Elle resta très-peu de temps en purgatoire ; car huit jours s'étaient à peine écoulés depuis sa mort, lorsque Notre-Seigneur, m'apparaissant au moment où je venais de communier, daigna me la faire voir, s'élevant avec lui au séjour de la gloire ¹. »

XIV

Formée par de tels exemples, chaque Carmélite s'associe aux affections de famille des membres de sa communauté, se réjouit de leurs joies, s'afflige de leurs peines, et surtout s'unit à leurs prières pour leurs parents vivants ou morts. Elle veut devenir elle-même un réservoir de grâces, dont la plénitude ou la surabondance s'épanche dans les âmes, qu'elle a laissées au milieu des périls et qui lui sont toujours chères, pour leur communiquer la vie surnaturelle, ses convictions, ses espérances, ses pratiques et ses vertus.

Sous Louis XIII, en 1630, Monsieur de Marillac, Garde des sceaux, fut subitement disgracié,

1. Sainte Thérèse, *Vie écrite par elle-même*, ch. xxxiv fin. Bouix, onzième édit. Paris, 1867, p. 466, 467.

avec son frère qui était Maréchal de France. La manière dont il supporta l'exil et acheva de s'y sanctifier, est fort édifiante sans doute; mais la conduite d'une fille qu'il avait au Carmel de Pontoise, sous le nom de Sœur Marie du Saint-Sacrement, l'est bien plus encore. Désirant ardemment la perfection chrétienne de son père, elle avait prié Dieu de le traiter comme il traite d'ordinaire ses favoris, en lui faisant quitter la cour pour le calvaire. Dès qu'elle se vit exaucée, elle pria de nouveau avec instances, afin d'obtenir à sa famille les grâces nécessaires pour soutenir cette accablante épreuve. Elle obtint que son père se sentît attiré vers Notre-Seigneur par des communications ineffables, et demeurât indissolublement uni à Dieu sans interruption ¹.

Jugez en même temps, Mes Frères, de la reconnaissance des Carmélites pour leurs bienfaiteurs, lors même qu'ils sont humiliés et abattus. Dès qu'on sut à Paris l'arrestation du Garde des sceaux et du Maréchal son frère, la vertueuse Prieure, se rappelant les incomparables bienfaits de Monsieur de Marillac, fit exposer pour lui le Très-Saint Sacrement à l'oratoire, l'espace de trente-trois jours, pendant lesquels toutes les

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, année 1630, t. 1, p. 217-219.

Religieuses prièrent avec autant de ferveur que d'assiduité, partageant les nuits entre elles afin qu'il y eût toujours quelqu'un en adoration, pour demander à Notre-Seigneur les grâces nécessaires à ces illustres affligés¹.

XV.

La veuve du Président Séguier était entrée au Carmel en 1613 ; elle n'y perdit rien de sa tendresse de cœur à l'égard de ses enfants. Mais en apprenant que son fils aîné venait d'être nommé par le Roi Chancelier de France, loin d'être flattée de cet honneur, elle versa plus d'une fois des larmes, dans la crainte que le salut de ce fils n'en fût compromis. Elle désira recevoir les derniers sacrements de la main d'un autre fils, qui était alors évêque d'Auxerre. Il lui administra l'extrême-onction, et parut si touché qu'il tira les larmes des yeux de tous les assistants. Sa mère seule demeura sans aucune émotion, et l'exhorta même, avec une grande tranquillité d'esprit, à multiplier ses bonnes œuvres.

Quelques mois avant de mourir, elle avait de-

1. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites en France*, année 1630, t. 1, p. 220.

mandé la permission d'écrire ses dernières volontés à ses enfants, et obtenu qu'on leur remît ce papier cacheté après son décès. Rien de plus maternel et de plus chrétien tout ensemble.

Elle leur recommande la paix, l'union, la charité, toutes les vertus, « pour le zèle que j'ai de votre salut, dit-elle, et pour le désir que j'ai de vous voir un jour au ciel... Si Dieu me fait miséricorde, je le prierai continuellement pour votre salut, et dès à présent je le supplie, de tout mon cœur, qu'il vous comble de toutes ses saintes bénédictions... Je vous recommande votre nièce comme votre sœur, et de faire revivre en elle l'affection que vous me portiez, et que vous porteriez à sa bonne et sainte mère, si elle était encore en vie... Ce me sera une gloire accidentelle, quand je serai au ciel, de voir l'accomplissement des prières que je vous fais, et une obligation plus grande de prier Dieu pour votre salut »...

« Ayez un grand soin que Dieu ne soit point offensé dans vos familles par aucun de ceux qui y sont ; que tous vos domestiques soient instruits en la crainte de Dieu, qu'ils vivent en union et charité les uns envers les autres... Ayez soin qu'ils se confessent les bonnes fêtes, et qu'ils entendent la messe les jours d'obligation pour le moins : ce sont des âmes rachetées au prix du

sang de Jésus-Christ, il faut essayer qu'ils ne le rendent pas inutile. C'est une malédiction en une maison, quand les domestiques n'y vivent pas bien et que Dieu est offensé parmi eux : les maîtres en sont responsables devant Dieu, lequel bénira le soin que vous en aurez pour l'amour de lui ¹. »

XVI.

Comment l'âme religieuse, qui fait ainsi trêve aux frayeurs et aux préoccupations de la mort, pour s'occuper avec affection de ceux que le monde traite avec dédain, pour s'intéresser aux petits et aux pauvres, ne serait-elle pas attentive, durant la santé, à remplir un ministère de consolation auprès des affligés et des malheureux ? Quand l'agonie du divin Maître, au jardin des Olives, se reproduit en quelqu'un de ses membres mystiques, les Filles de sainte Thérèse ne ressemblent point aux disciples endormis, elles n'imitent pas le sommeil de ses amis, elles deviennent pour lui l'ange consolateur, l'ange qui descend du ciel pour apporter la force (Luc. xxii, 43), l'ange qui l'aide à boire le calice d'amertume.

1. *Chroniques... Vie de Sœur Marie de Jésus-Christ*, t. 1, p. 540-544.

Combien de cœurs labourés et souffrants, éprouvés et malades, demandent de vive voix ou par écrit un peu d'espoir et d'énergie, un peu de repos et de fraîcheur, aux âmes compatissantes qui habitent l'oasis du Carmel ! On vient au parloir épancher ses peines, exposer ses difficultés, et on entend, à travers les grilles, sortir d'une bouche invisible les sages conseils et les saintes paroles, qui éclairent l'esprit, affermissent la volonté, guérissent un cœur et sauvent une âme.

N'en ferez-vous pas un jour l'expérience, Mes Frères, si votre cœur est meurtri, si votre âme est saignante ? Vous sentirez alors que, pour une Carmélite française, tout ce qui souffre fait partie de sa famille d'adoption ; vous sentirez qu'elle s'estime heureuse de pouvoir soutenir ou relever votre courage, diminuer vos inquiétudes et vous rendre la paix, au prix de ses continuels sacrifices et de ses longues prières. Sa charité répand largement ses trésors, sur tous ceux qui lui demandent un peu d'amour ; et ce qui dépasse ses ressources ou ses forces, elle conjure le Seigneur de l'accomplir promptement et parfaitement.

TROISIÈME PARTIE.

LA FRANCE AU MONT-CARMEL.

I.

Vos œuvres, Mes Sœurs, le prouvent mieux que mes paroles : les eaux de la grâce qui arrosent votre mystique oasis, débordent et coulent aux environs sur les déserts brûlants, où tant d'âmes se dessèchent, se courbent et succombent ; la pluie et la rosée qui tombent sur votre Carmel, descendent du sommet par toutes les pentes, qui aboutissent à la vallée de larmes, où tant de cœurs souffrent, désespèrent ou gémissent. Les consolations et les secours, venus de la montagne si chère à la Mère de Dieu, redressent les âmes vers le ciel, raniment le courage des cœurs abattus, et sont pour tous l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Il est donc juste que, par l'impulsion même de la reconnaissance, les âmes et les cœurs, tout d'abord l'âme et le cœur de la France, se tournent vers le Mont-Carmel, vers la Dame et la Reine qui veut y être honorée, vers la Vierge sans tache qui, depuis tant de siècles,

remplit en ce lieu les fonctions et mérite les titres de Salut des infirmes, Refuge des pécheurs, Consolatrice des affligés, Secours des chrétiens.

Saint Pierre écrivait : « Jésus-Christ vous a laissé l'exemple, pour que vous suiviez ses traces » (I Petr. II, 21). Ne peut-on pas dire aussi de l'ancienne France en Orient, au Carmel, qu'elle nous a tracé le chemin et donné l'exemple, pour que nous marchions sur ses pas ? Jacob disait à son aîné : « Que mon seigneur marche devant son serviteur, et je suivrai peu à peu la trace de ses pieds » (Gen. xxxiii, 14). La France a marché, nos ancêtres ont pris les devants : suivons-les, selon nos forces, jusque sur la montagne d'Élie. Si nous ne pouvons y aller de corps, allons en esprit, allons en pensée et en affection, jusqu'au sanctuaire prophétique, où nous sommes tous conviés au banquet de l'amour pour Dieu, de la piété envers Marie, du dévouement à l'humanité. Et puisque l'Écriture nous recommande de ne laisser perdre aucune parcelle d'un don précieux (Eccli. xiv, 14), baissons-nous pour recueillir les miettes qui tombent de la table du Carmel : elles nourriront en nous le sentiment national et le sentiment chrétien, qui ont aujourd'hui besoin d'être entretenus et fortifiés.

II.

Au temps des croisades et même plus tôt, un grand nombre de Français vinrent sur le Mont-Carmel se consacrer à Dieu et à la Vierge, dans la retraite et l'austérité d'une vie contemplative. Vous vous rappelez, Mes Frères, que parmi eux furent choisis les premiers Supérieurs latins de cet Ordre illustre, qui a porté si haut et si loin la gloire et le nom de Notre-Dame.

Un jour, le plus saint de nos rois, Louis IX, gravit à pied la pente escarpée qui conduit au sanctuaire de l'auguste Marie, et se prosterna sur les dalles pour lui adresser ses prières et ses actions de grâces. « Il y laissa le drapeau de la France, comme un signe que le Carmel, dès ce moment, devenait le protégé de la nation très-chrétienne. » Une chapelle fut même élevée sur la montagne, pour rappeler le passage du pieux et vaillant monarque. Mais, hélas ! la chapelle Saint-Louis, comme tant d'autres souvenirs, a disparu, et l'indifférence politique ou religieuse nous rend aussi insoucieux de réparer le passé, que de préparer l'avenir.

Louis IX emmena des Carmes à Paris, et leur laissa son manteau royal. Ils le conservèrent

jusqu'à la fin du siècle dernier, et on le vénérât en leur couvent de la place Maubert, comme une des plus précieuses reliques de ce grand et saint roi ¹.

Un de ses descendants, Henri IV, l'an 1607, établit l'Ordre militaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour donner des marques de sa dévotion et de sa piété envers la Mère de Dieu. Les chevaliers portaient sur leur manteau une croix de couleur tannée, et au milieu l'image de Notre-Dame. Ils devaient réciter tous les jours l'office de la sainte Vierge, s'assembler et communier à la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel ². Le roi Louis XVIII en fut le dernier grand-maître.

Après que le monastère des Carmes eut été relevé sur la sainte montagne, en 1636, le drapeau de Louis XIII y flotta, comme y a toujours flotté depuis, comme y flotte encore aujourd'hui le drapeau de la France. Louis XIV ordonna même à ses flottes de tirer le canon, en passant près du Mont-Carmel, pour le saluer avec honneur ³. Saluons-le, nous aussi, quoique éloignés; saluons-le de nos acclamations, de nos cris de reconnaissance et de joie.

1. *Le Sanctuaire du Mont-Carmel*, l. I, ch. VI, p. 98-100; — liv. II, ch. IX, p. 307.

2. Hélyot-Badiche, *Dict. des Ord. relig.* Migne, t. I, p. 54-56, préface de la 2^e livraison; t. II, p. 1040-1055.

3. P. Julien, *Le Sanctuaire*, l. II, ch. VII, p. 246, 247.

III.

Pendant que Bonaparte assiégeait inutilement Saint-Jean-d'Acre, en 1799, deux mille soldats français, blessés ou malades, furent transportés sur le Carmel, et reçurent de tous les Religieux les soins les plus empressés. Mais à peine notre armée eut-elle repris la route de Jaffa, que les Turcs accoururent, saccagèrent le couvent, maltraitèrent les Carmes, et massacrèrent sans pitié deux mille Français. Les ossements de nos soldats restèrent sans sépulture jusqu'en 1804. Le premier Religieux qui put alors reparaitre sur la montagne, recueillit tous ces ossements blanchis par le temps, et, quelques années après, ils furent placés sous une modeste pyramide, dans les jardins du couvent. Le 18 juin 1876, les officiers et les matelots d'un de nos vaisseaux de guerre couronnèrent l'humble monument d'une superbe croix en fer ouvragé, qui fut bénite par le R. Père Julien de Sainte-Thérèse, au milieu d'une assistance profondément émue ¹.

Si le monastère des disciples d'Élie et le sanctuaire de Notre-Dame furent restaurés en 1853,

1. *Ibid.* p. 254-255.

ce fut en grande partie avec les secours donnés par la France, où le Frère Jean-Baptiste et le Frère Charles, l'architecte et le quêteur, trouvèrent une généreuse sympathie dans tous les rangs de la société ¹.

Quatre colonnes corinthiennes surmontent le maître-autel, et au milieu de ces colonnes est une niche, où l'on admire la statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, due au ciseau de Caraventa. Sculptée à Gênes, transportée à Malte, à Toulon, à Marseille, à Naples, à Rome, à Constantinople, partout elle opéra des prodiges, avant d'être définitivement installée sur la sainte montagne. D'où vient ce splendide manteau en drap d'argent, dont les superbes broderies font l'admiration de tous les visiteurs ? Il vient des Carmélites de France, qui se cotisèrent pour l'offrir à la Reine du Carmel ².

IV.

Vierge Mère, Fille de votre Fils, humble et haute plus que créature, terme fixe de l'éternel conseil, qui avez tellement ennobli la nature

1. *Ibid.* Appendice p. 312, 313, et liv. II, ch. VIII, p. 27², 273.

4. *Ibid.* l. II, ch. IX, p. 287-305 ; ch. VIII, p. 285 ; ch. VII, p. 247, note.

humaine, que son auteur n'a pas dédaigné d'être son ouvrage ¹, permettez que je me tourne vers vous, souffrez que je vous invoque sur votre montagne bénie, qui parle si éloquemment à mon cœur de catholique et de français. Au nom de tout ce que la France a fait, pour que vous continuiez d'être servie et honorée sur le Carmel, au nom de son intervention toujours généreuse et de sa protection souvent efficace, je vous conjure d'intervenir vous-même en faveur de ce noble et malheureux pays, je vous conjure de lui faire éprouver votre protection maternelle et puissante.

O Notre-Dame du Mont-Carmel, rendez à la France ce qu'elle a fait pour vous, pour votre sanctuaire et pour vos enfants. Faites qu'elle reprenne dans le conseil des nations le rang et l'influence qui lui permirent si longtemps de faire entendre sa voix avec autorité, pour soutenir les intérêts catholiques en Orient, en Italie, partout, pour protéger le berceau et le sépulcre de Jésus-Christ, pour défendre son Vicaire et son Église !

Oui, Mes Frères, prions tous Notre-Dame du Carmel d'étendre parmi nous, au delà des Ordres religieux, à tous les prêtres, à tous les fidèles, à

1. Dante, *Paradis*, chant 33, vers 1-6.

toutes les familles, à toute la société, l'esprit de ses enfants, les vertus de ses fils et de ses filles. Une de nos plaies béantes, n'est-ce pas le sensualisme avec tous les raffinements du luxe ? Qui la guérira ? Un peu d'austérité, des mœurs sévères, des habitudes viriles. Une autre plaie béante, n'est-ce pas l'affaissement des caractères, la timidité des croyants, l'inaction des bons ? Qui la guérira ? L'apostolat, la charité, avec ses élans et ses enthousiasmes, avec ses pèlerinages et ses affirmations publiques, avec ses audaces et ses générosités. Disons donc tous à Marie :

O vous qui êtes le salut des infirmes, faites croître sur notre sol les deux fleurs qui sont la principale beauté du Carmel, l'austérité de la vie et la charité apostolique. Par là, nos ennemis et les vôtres reconnaîtront que Dieu a fait les nations guérissables (Sap. I, 14), que les pratiques et les vertus inspirées par votre culte contribuent à la santé des peuples (Apoc. XXII, 2), et que les fleurs de votre Carmel guérissent les sociétés malades. Laissez donc s'en exhaler ce parfum, qui tue l'égoïsme et ranime le dévouement ; laissez-en sortir et se répandre sur nous cette influence, qui relève vers Dieu toutes les aspirations de l'âme, et qui épanche sur l'humanité tous les trésors du cœur.

V.

Mais en dehors de cette étroite enceinte, Mes Frères, quel spectacle touchant s'offre aux regards de Marie sur tous les points de la France ! Deux mille Carmélites, deux mille familles par conséquent, l'implorant souvent à genoux les unes pour les autres. Un nombre presque égal de mères vraiment chrétiennes, les mères de toute cette légion de vierges austères et dévouées, tournent des yeux pleins de larmes vers Notre-Dame du Carmel, et apportent à ses pieds des cœurs toujours saignants. Chacune lui dit, avec l'accent de l'amour et de la confiance :

La plaie faite à mon cœur par la séparation ne peut se cicatriser. Ah ! du moins que cette plaie toujours ouverte soit une voix, une prière, qui implore votre miséricorde et votre bénédiction pour tous les membres de la famille, pour mes autres enfants, pour leur père et pour moi ! J'ai nourri cette victime, je l'ai élevée pour le sacrifice, comme vous aviez élevé et nourri votre Jésus, et mon cœur en a souffert comme le vôtre. Faites que le sacrifice de ma fille soit utile à tous les siens, comme le sacrifice de votre Fils fut salutaire au monde entier ! Un de mes fils s'expose

à la mort sur les champs de bataille, pour soutenir avec honneur le drapeau et les intérêts de la patrie : ramenez-le-moi sain et sauf, en considération de sa sœur qui lève les mains au ciel pour l'exaltation de la sainte Église, qui s'immole et meurt dans le cloître, en pressant sur son cœur le drapeau de son royal Époux, la croix de votre divin Fils.

Conservez-moi cette fille de prédilection, que mes yeux cherchent souvent et ne rencontrent plus, mais que mon cœur porte et contemple partout. Oui, gardez, gardez le dépôt que je vous ai confié, *depositum custodi* (I Timoth. VI, 20). Il est bon, il est précieux, ce dépôt : c'est mon trésor, c'est ma fille, celle qui promettait d'être par ses vertus ma joie et ma couronne. O vous qui êtes Mère comme personne n'est mère, ô vous qui avez éprouvé plus que personne les allégresses et les douleurs de la maternité, gardez, gardez cet excellent dépôt (II Timoth. I, 14). Je vous le redemanderai au ciel, et vous me le rendrez enrichi de ses mérites, comblé des dons du Seigneur : vous me rendrez ma fille embellie par tous ses sacrifices. Vous nous rendrez l'une à l'autre, et nous goûterons auprès de vous le bonheur de nous voir réunies, sans crainte d'être jamais séparées.

Et les larmes de la pieuse mère tarissent, et de son regard toujours tourné vers le ciel et vers

Marie, jaillit un éclair d'espérance et de joie ; car elle se dit à elle-même : *Scio cui credidi* (II Timoth. 1, 12).

Je sais à qui j'ai confié mon dépôt, tout ce que j'avais de plus cher ; je sais avec certitude que la Mère de Dieu participe à la puissance de son Fils, qu'elle peut garder ma fille dans une parfaite fidélité à sa vocation, à l'abri de toute chute et de toute défaillance, jusqu'au jour béni entre tous les jours, où ma fille deviendra ma couronne dans le ciel, comme Jésus est sa couronne à elle-même. Ah ! je puis m'en reposer sur elle, car sa bonté égale sa puissance.

VI.

Autour de toutes ces mères qui se consolent en priant, un million d'hommes et de femmes saisissent leur scapulaire, le présentent à l'auguste Vierge et s'écrient :

Nous sommes vos enfants, reconnaissez-nous à ce signe : nous portons votre habit. Montrez aussi que vous êtes notre Mère. O Reine du ciel et du Carmel, laissez tomber un rayon de lumière et d'amour, un peu de bonheur et de prospérité sur nous-mêmes et sur nos proches, sur un million de points où le sol de la France

est foulé par des personnes dévotes, qui ne rougissent pas de porter vos livrées et de s'unir à votre famille du Mont-Carmel. Obtenez-nous de vivre saintement et d'entrer sûrement en paradis.

En avant, en arrière, à droite, à gauche des confrères du scapulaire, c'est toute la France, la France catholique, la France coupable mais repentante, la France humiliée mais confiante ; ce sont les innombrables âmes, qui sont restées fidèles aux convictions et aux espérances de nos pères. Elles élèvent vers Notre-Dame une voix suppliante, et lui disent *Salve Regina!*

Vos Fils au Carmel tombaient sous le fer des assassins, et vos Filles dans Paris allaient à l'échafaud, en chantant le *Salve Regina* ; nous voulons guérir de nos blessures, et nous relever de nos chutes, en vous saluant aussi comme notre Reine. Nos canons ne vous saluent plus sur votre montagne lointaine ; mais nos cœurs vous saluent aujourd'hui, et vous salueront toujours. Nous vous disons aujourd'hui : Nous n'avons plus d'autre reine que vous, soyez pour nous la mère de la miséricorde, *mater misericordiæ*. Nous vous dirons toujours : Vous êtes notre espérance, *spes nostra*, soyez aussi notre avocate, et plaidez notre cause auprès de Dieu. Tournez vers nous vos regards les plus miséricordieux, et puisque le

salut ne peut monter de la terre, faites-le descendre du ciel.

O Marié si clémente, si compatissante et si douce, *Jesum nobis ostende*, montrez-nous le Sauveur, en obtenant qu'il s'abaisse jusqu'à nous dans cette vallée de larmes et d'exil ; montrez-nous le Sauveur, en nous aidant à monter jusqu'à lui sur les collines éternelles de la bienheureuse patrie ! *Amen*.

NOTE.

Est-il mieux que les Religieuses soient sous la juridiction et la dépendance, sous le gouvernement spirituel et temporel des Religieux ?

Dans ces dernières années, on s'est souvent posé cette question en France, à l'occasion même des Carmélites françaises, parce qu'elles sont aujourd'hui, comme toutes nos autres Religieuses, sous la juridiction de leur évêque. On put varier autrefois sur la réponse, tant que durèrent les essais, tant que l'expérience ne fut pas faite. Mais on ne peut plus nier que le Saint-Siège, la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, ne se prononce, depuis plus de deux siècles, presque toujours pour la négative, ne juge meilleur de laisser les Religieuses dans le droit commun, qui est la juridiction de l'Ordinaire, sans permettre aux Religieux mêmes de leur Ordre d'exercer sur elles aucune autorité. Pourquoi ? pour un plus grand bien de l'Église, des Religieux et des Religieuses elles-mêmes.

L'intérêt de l'Église est d'abord le maintien de la constitution, que Dieu même lui donna quand il établit les évêques pour régir chacun leur diocèse, une église particulière (Act. xx, 28), quand il fit ordonner par les conciles,

comme celui d'Arles en 554, que l'évêque eût le soin des couvents de femmes (Tamburini, *de Jure abbatissarum*, disput. xiv, q. 1, Cologne, 1691, p. 78, n° 9 ; Pellizzari, *Tractatio de Monialibus*, cap. x, sect. 1, subsect. 1, q. 1, Venise, 1646, p. 339). Les motifs qui rendent l'exemption légitime pour la plupart des Ordres d'hommes, n'ont aucunement la même valeur pour les Ordres de femmes. Aussi un canoniste distingué, dont l'ouvrage fut plusieurs fois réimprimé à Rome, et même en 1844 par la Chambre apostolique, enseigne-t-il qu'il ne faut plus permettre l'exemption pour les Religieuses, et cite-t-il un grand nombre de décisions des congrégations romaines en ce sens. Il en donne deux raisons : d'abord une disposition des particuliers ne doit ni ne peut changer une constitution générale des canons ; ensuite cette sorte d'exemption est injurieuse aux évêques, auxquels la juridiction sur les Religieuses appartient de droit (Monacelli, *Formularium legale practicum fori ecclesiastici*, tit. vi, formula xix, n° 21-25. Rome, 1844, t. I, p. 230). Ne leur fait-on pas injure, en effet, lorsqu'on semble les déclarer tous incapables de gouverner une aussi minime partie de leur diocèse, que l'est une communauté de femmes ? La théologie nous apprend, au contraire, qu'ayant reçu la plénitude du sacerdoce, ils ont par état la grâce de perfectionner (saint Thomas, *Summa* 2^a 2^æ, q. 184, art. v, vi, vii ; Camus, *l'Esprit du B. François de Sales*, p. x, sect. 8 ; Migne, *Œuvres de St.-Fr. de Sales*, t. II, p. 623-625). Voilà pourquoi le Saint-Siège n'avait autorisé que fort tard ces dérogations au droit commun ; le bénédictin Tamburini, qui donne la date de nombreuses concessions, n'en cite aucune qui soit antérieure au XIII^e siècle (*de Jure abbatissarum*, Disp. xiv, q. 1, p. 77, 78).

Dès le 5 février 1622, Grégoire XV rendit aux évêques plusieurs de leurs prérogatives ; et les Religieux eurent beau se réunir pour lui faire entendre leurs réclamations, comme le rapporte le P. Donato qui en fut témoin, il n'en tint aucun compte (*Rerum monial.* t. III. Tract. II, q. 17, n° 44, p. 43. Naples, 1660). Dès lors les Réguliers furent soumis à l'Ordinaire, considéré comme évêque et comme délégué du Saint-Siège, en un grand nombre de choses qu'énumèrent Monacelli et Pellizzari (*Formularium*, tit. vi, form. xx,

p. 233-238 ; *Manuale Regularium*, t. II, Lyon, 1653, p. 434-449 ; tract. VIII, cap. VI, sectio I, q. V — q. XLVIII). Dès lors le retour à ce que saint François de Sales appelle la *vieille mode* (les monastères sous l'autorité des Ordinaires) s'accrut de plus en plus ; il atteste même que de son temps cette vieille mode était déjà *rétablie presque par toute l'Italie* (Let. 750 ; Migne, *Œuvres complètes*, t. V, p. 446). Elle s'est rétablie depuis en d'autres contrées, et récemment encore nous en avons eu la preuve. Le T. R. P. Eymard, de sainte mémoire, en fondant les Prêtres et les Servantes du Très-Saint Sacrement, avait mis, dans ses constitutions, que le supérieur général des Prêtres le serait aussi des Servantes. Rome a supprimé cette règle, et rigoureusement interdit aux Pères tout acte d'autorité à l'égard des Sœurs, et presque tout rapport de direction.

Ensuite l'intérêt de l'Église est que les Religieux et les Religieuses s'élèvent au-dessus de terre dans leur couvent, comme Jésus-Christ sur son calvaire, pour attirer les âmes grossières, comme l'aimant attire le fer, et pour les maintenir à une certaine hauteur de perfection : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (Joan. XII, 32). Jusqu'ou ne faut-il pas que les âmes d'élite s'élèvent dans l'amour de Dieu et de l'humanité, dans le sacrifice et le dévouement, pour soulever un peu les autres et les rapprocher du ciel ! Afin d'atteindre ce but, l'Église supprima d'abord les monastères doubles, où les hommes et les femmes vivaient sous le même toit et sous la même règle : ce qui produisait au dedans des défaillances, et au dehors des scandales (Donato, tract. III, q. II, n° 5, 6, p. 46). Elle ne permet plus même aujourd'hui cette espèce particulière de monastère double, où le danger semblait moins grand, parce que c'étaient les femmes qui commandaient aux hommes, qui avaient sur eux la juridiction, comme autrefois à Fontevault. Puis elle se montra plus difficile dans le choix du supérieur à donner aux couvents de femmes. L'évêque le choisit entre mille parmi tous ses prêtres, et l'évêque lui-même n'est élu ou accepté par le Saint-Siège qu'après des informations très-minutieuses. Si donc, dit un Religieux Minime, deux ou trois ne tiennent pas assez la main à ce que la régularité soit observée dans les maisons de leur juridiction, « il y en

aura aussi plusieurs autres grandement pieux et zélés, qui empêcheront le désordre en celles de leur autorité. Partant, un évêque manquant à son devoir ne saurait préjudicier qu'à peu de couvents, là où un Général de mauvaise conscience les ruinerait tous universellement. » (Jean de la Rivière, cité par Camus, *Esprit du B. François de Sales*, p. x, section VIII, Migne, p. 623). Cette raison a d'autant plus de force que l'Église ne choisit ni les généraux, ni les provinciaux, ni les supérieurs des congrégations d'hommes, et ne prend aucune information sur eux avant de les accepter comme tels. Les Religieux font seuls ces élections; et qui choisissent-ils ? Un savant Dominicain l'a dit, en prouvant qu'il y a bien des cas où il est mieux que les Religieuses ne leur soient point soumises : Pas toujours les plus dignes, parfois les plus indignes, *nec semper digniores ; ó utinam raro indigniores!* (Donato, tr. II, q. 17 n° 7, p. 42). Ne s'est-on pas demandé souvent ce que seraient devenues les Carmélites françaises, si elles avaient été soumises à la visite et à l'autorité de ces deux ou trois Carmes qui, dans la seconde moitié de ce siècle, ont donné autant de scandale qu'ils ont fait de bruit ?

L'intérêt des Religieux est d'atteindre le sommet de cette montagne du Seigneur, *montem Domini* (Ps. XXIII, 3), qui est la montagne même de la perfection, et de ne pas redescendre dans la vallée, ni s'arrêter à mi-côte, soit pour leur sanctification personnelle, soit pour leurs ministères. Or qui les empêche de monter, ou qui les fait descendre, parfois même rouler dans l'abîme ? Des femmes, presque toujours des femmes : des faits douloureux le prouvent chaque jour, et la sagesse divine nous en avait avertis, *mulieres apostatare faciunt sapientes* (Eccli. XIX, 2). Une longue et austère retraite augmente, plutôt qu'elle ne diminue, le péril d'une rencontre momentanée, de ce que les théologiens appellent un regard actif et passif (Donato, tract. VI, q. I, p. 424), et même d'une récréation prise en commun dans un parloir, où la grille continue sans doute de séparer le Frère des Sœurs, mais où tous les rideaux sont tirés, où tous les voiles sont levés. De là cette âpre parole que saint François d'Assise répétait à ceux de ses disciples, qu'il punissait pour avoir parlé à quelque Religieuse, parole que les Carmes eux-mêmes ont citée

quelquefois (*Escritos*, t. II, p. 66, note 7) : Dieu nous a ôté les épouses, et le diable nous a donné les sœurs, *Deus abstulit a nobis uxores, et diabolus dedit nobis sorores* ; après que Dieu nous a préservés d'avoir des femmes, n'est-ce pas le démon qui nous a fait avoir des sœurs ? Je le crains, *timeo*. (Pellizzari, *Manuale*, tract. X, cap. X, sect. I, q. V, p. 932.) Non, ce n'est pas le démon qui complète la famille d'un saint fondateur, en donnant des Sœurs à ses Fils ; mais il pousse ceux-ci vers celles-là, il les en préoccupe, les rapproche et les rend trop familiers, par l'effet d'un instinct naturel, qui est toujours suspect et souvent dangereux.

De là les appréhensions qu'exprimait la sainte Réformatrice du Carmel, sur les rapports entre Religieux et Religieuses, fussent-ils du même Ordre (*Escritos*, t. II, p. 97, carta 108). Elle ne voulait pas qu'on désignât pour supérieur des Carmélites dans une ville, soit leur confesseur, soit le prieur des Carmes voisins, et elle en donnait cette raison : « Lorsque le supérieur se plaît à s'entretenir avec une Religieuse, la prieure ne peut plus l'empêcher de lui parler autant qu'il voudra, parce qu'il a l'autorité de supérieur sur tout le monastère. Et de là naissent mille désordres. » (*Lettre 282*, trad. Bouix, t. III, p. 275, Paris, 1864). Elle écrivait au P. Gratien en parlant de ses Filles : « Toutes sont jeunes ; et croyez-moi, mon Père, le plus sûr est qu'elles n'aient pas de rapport avec les Religieux. C'est la chose que je redoute le plus pour nos monastères, parce que bien que tout soit saint maintenant, je sais où cela irait aboutir, si l'on n'y remédiait dès le principe ; et c'est ce qui fait que j'y attache tant d'importance. » (*Lettre 84*, t. I, p. 436.) L'esprit de sainte Thérèse était en cela l'esprit même de l'Église, comme le prouvent les deux décrets de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, rendus l'un sous Sixte-Quint, l'autre sous Urbain VIII, en 1590 et 1623, pour défendre aux Religieux, sous des peines sévères, d'aller au parloir des Religieuses, même quand elles leur sont parentes, même quand elles leur sont soumises, sans une rare et spéciale permission de l'évêque et du supérieur (Donato, tract. VI, q. 5 et 20, p. 123 et 134).

L'intérêt des Religieux est de se tenir plus à l'écart des Religieuses que n'y sont obligés les prêtres séculiers, qui ne

sont pas appelés en général à une aussi haute perfection, qui vivent dans le monde, font ou reçoivent des visites et des invitations, peuvent avoir une domestique à leur service. La réputation personnelle d'un Religieux, l'honneur de son Ordre, le succès de ses ministères, tout l'exige. Ainsi l'ont compris plusieurs illustres fondateurs, saint Ignace de Loyola et saint Philippe de Néri, saint Alphonse de Liguori et saint Vincent de Paul, qui ont défendu à leurs disciples ce qui est permis aux prêtres séculiers : la direction et la supériorité des couvents de femmes, la fonction d'aumônier ou de confesseur ordinaire des Religieuses. Qu'on n'objecte pas l'unité de chef suprême pour les Lazaristes et les Filles de la Charité : ceux-là sont des prêtres séculiers, et celles-ci des filles de paroisse, qui ont une supérieure générale et doivent se confesser ordinairement à leur curé. La pensée de saint Vincent de Paul se manifeste clairement par la défense qu'il fait aux Lazaristes de se charger de la direction des Religieuses, parce qu'elle n'entraverait pas peu, dit-il, *non parum moraretur*, les missions et les autres fonctions de notre Institut. Dans le même temps, en Italie, un théologien de la Compagnie de Jésus se demandait s'il est bon pour les Religieux de gouverner les Religieuses ; il manifestait aussi sa pensée assez clairement par une réponse, appuyée non-seulement sur quelques paroles de saint Augustin et de saint Bonaventure, de saint François d'Assise et de saint François Xavier, mais encore sur les aveux de Religieux graves, doctes et zélés, qui exprimaient le plus vif désir d'être déchargés, eux et leur Ordre, du gouvernement et de la direction des communautés de femmes (Pellizzari, p. 932, *endroit cité*). Nous avons entendu nous-même plusieurs fois, en France et à l'étranger, des Religieux de divers instituts exprimer leur étonnement qu'il se rencontre encore des moines qui désirent tenir des Religieuses sous leur main, en avoir la charge, le péril et la responsabilité. Quel est l'Ordre qui oserait dire, qui pourrait prouver qu'il a retiré, pour lui-même, plus de bien que de mal de sa juridiction sur des femmes ?

L'intérêt des Religieuses, suivant le théologien que nous venons de citer, le P. Pellizzari, peut bien être d'avoir des Religieux pour directeurs, c'est-à-dire pour confesseurs et

prédicateurs, mais non pas d'en avoir pour supérieurs. Car si les Souverains Pontifes rendent de plus en plus aux évêques la juridiction sur les couvents, c'est parce qu'ils le jugent expédient, utile et même nécessaire, *expediens, utile imo et necessarium*, aux Religieuses comme aux Religieux (*ibid.* p. 932) Le Père Donato, après avoir rapporté les raisons alléguées par quelques auteurs, pour mettre les Religieuses sous la dépendance des Religieux, conclut qu'on ne peut pas faire de cette dépendance une règle certaine et perpétuelle, *de hac re non potest dari certa et perpetua regula* ; il en donne plusieurs motifs, entre autres celui que nous avons vu, le mauvais choix des supérieurs Religieux (*endroit cité*, n° 7, p. 42). Monacelli ajoute que, sous la dépendance et la juridiction des évêques, il y a moins de dissensions et de disputes, et que la clôture est mieux gardée (*Formular.* tit. vi, form. xix, n°s 21, 22). Enfin le nouveau docteur de l'Église, saint François de Sales, qui jouit d'une si grande autorité en ces matières, enseigne que si les Religieuses peuvent être quelquefois *louablement* soumises aux Religieux, *il serait encore plus louable* qu'elles ne le fussent pas ; puis il ajoute : « M'est avis que ces bonnes filles ne savent ce qu'elles veulent, si elles veulent attirer sur elles la supériorité des Religieux... qui ont coutume de leur ôter la sainte liberté de l'esprit » (*Let.* 750, Migne, t. v, p. 1460).

Enfin l'intérêt des Religieuses est moins d'éviter toute particularité dans les pratiques, toute nuance dans l'esprit, que de conserver le feu sacré, l'esprit intérieur, l'élan vers la perfection. Les Religieux de leur Institut ne sont pas toujours les plus capables de leur faire ce bien, et autrefois ils s'opposaient à ce qu'elles eussent des confesseurs d'un autre Ordre, comme le raconte Benoît XIV, qui leur assura définitivement cette sage et féconde liberté (*Pastoralis Curæ...* Bullar. t. II, Prato, 1846, p. 398-407). Ne leur est-elle pas mieux garantie par la soumission à l'évêque, qui les met plus à l'abri des susceptibilités de corps, et qui ne leur fait perdre néanmoins aucune des grâces ou faveurs propres à leur Ordre ? (Donato, tract. II, q. 16 et 19, p. 44 et 43 ; Tamburini, disput. xvii, q. II, p. 107). Comme exemple des précieux avantages que les Religieuses peuvent retirer du ministère exercé parmi elles par des

Religieux, qui ne sont ni leurs supérieurs ni leurs Frères, on cite souvent et avec raison les Pères de la Compagnie de Jésus et les Dames du Sacré-Cœur : ils les dirigent et ne les gouvernent pas, ils leur font tout le bien possible, sans se mêler en rien de leur gouvernement, en se bornant à les confesser tous les trois mois et à leur annoncer la parole de Dieu.

Autrefois on croyait à peine qu'une Congrégation de femmes pût naître, croître et prospérer, sans prendre le nom et la règle d'une Congrégation d'hommes (Pellizzari, cap. 1, q. iv, p. 768), et même sans garder la clôture (Donato, tract. III, q. 46, p. 60 ; Pellizzari, cap. v, sect 1, q. VIII, p. 830). Aujourd'hui combien de Religieuses, sur le seul territoire de la France, fleurissent et font le bien, sans qu'il existe un Ordre d'hommes ayant le même fondateur, le même vocable, les mêmes constitutions ! Faut-il donc que ces Religieuses, si utiles et si dévouées, n'attendent qu'un sombre avenir, qu'une ruine prochaine ? Non certes. Les inconvénients qui peuvent résulter pour elles du caractère personnel de leur supérieur ecclésiastique, évêque ou prêtre, disparaîtront à mesure que s'effectuera chez nous le retour au droit canonique, comme s'est déjà effectué le retour à la liturgie romaine. En attendant, on peut affirmer qu'ils ne sont pas plus graves que les inconvénients de la juridiction exercée par les Religieux, *surtout de même Ordre*, comme dit le saint évêque de Genève. L'histoire des Carmélites mitigées et réformées en Espagne suffirait seule à le prouver.

Et quelle joie n'est-ce pas pour des Filles toutes dévouées à l'Église, pour des Sœurs profondément attachées aux Frères de leur Ordre, de pouvoir se rendre ce témoignage : « A cause de nous, aucune brèche n'est faite à la constitution générale de l'Église notre mère ! A cause de nous, aucun péril n'est couru par nos Pères et Frères, par les Fils de notre saint fondateur ou de notre sainte réformatrice ! A cause de nous, aucun scandale n'est donné au monde, mais le salutaire exemple de la soumission la plus filiale à la volonté, au désir, à l'esprit de l'Église catholique, apostolique et romaine ! » Quoi de plus efficace que cette disposition généreuse, pour ouvrir largement le Cœur de Jésus, pour en faire écouler sur ses chastes épouses un flot intaris-

sable de grâces, et compenser ainsi tous les inconvénients réels ou imaginaires du droit commun ?

Sainte Thérèse avait mis son premier monastère sous la juridiction de l'évêque ; mais son Supérieur Général lui défendit absolument d'en fonder d'autres, si elle ne les mettait sous la juridiction des Carmes (*Acta* p. 400, n° 397, 398) : elle obéit. Toutefois, selon le P. Ribera, qui fut son confesseur et son biographe, elle ne fit jamais de la soumission des Carmélites aux Carmes une règle exclusive, une condition *sine qua non* (*Acta*, p. 393, n° 4747, et p. 477 ; *Vita*, l. II, cap. I, n° 40). Selon les Bollandistes, elle soumettait d'avance sa manière de voir et sa volonté aux dispositions que prendrait le Saint-Siège dans la suite des temps, et elle n'aurait pas cessé de regarder comme ses Filles légitimes les Carmélites gouvernées par un délégué spécial du Pape, ou par leur évêque (*Acta*, p. 401, nos 1744, 1745). Ses Fils pensent de même, puisqu'ils regardent comme leurs Sœurs, membres de leur Ordre et de sa Réforme, la Bienheureuse Marie de l'Incarnation et la vénérable Madeleine de Saint-Joseph, qui avaient non-seulement accepté, mais voulu et défendu ce régime. Le Saint-Siège pense de même, puisqu'il accorde aux Carmélites de France les privilèges et grâces spirituelles dont jouissent ailleurs celles qui font des vœux solennels (Mgr Pie, *Lettre pastorale aux Carmélites*, 28 juillet 1873, p. 4 et 5). Les Bollandistes n'hésitent point à le dire : à la fin du siècle dernier, elles n'avaient pas plus laissé s'attiédir l'esprit primitif de leur séraphique Mère, que celles d'Espagne ou de Belgique (*Acta*, p. 664, n° 84, E) ; puis ils donnent la liste de toutes les maisons de la Réforme à cette époque (*Acta*, p. 669-682). Qu'y voit-on ? qu'il y avait sur notre territoire soixante-deux maisons de Carmélites, qui n'étaient pas sous la juridiction de l'Ordre ; mais qu'il y en avait plus encore dans le même cas au delà de nos frontières, soixante-dix.

Les Carmes y avaient-ils perdu quelque chose pour eux-mêmes, pour leur perfection spirituelle ? Nous n'avons ni entendu une seule parole, ni lu un seul mot qui nous permit de croire qu'ils l'aient jamais pensé. Les Carmélites y avaient-elles perdu ? Avant de l'affirmer, qu'on se rappelle la plus brillante fleur du Carmel après l'incomparable

Thérèse : sainte Madeleine de Pazzi s'épanouit dans un couvent qui n'était pas sous l'Ordre, qui n'avait pas même embrassé la réforme thérésienne. Qu'on se rappelle le monastère de *la Imagen* ou de l'Immaculée Conception, dans Alcalá de Henarès ; il est resté une des plus belles perles du Carmel, en observant rigoureusement les Constitutions primitives de l'héroïque Réformatrice, sans cesser d'être sous la juridiction de l'archevêque de Tolède. Qu'on se rappelle enfin que les Carmélites françaises, qui se sont le plus distinguées par la sainteté, appartenaient à des maisons indépendantes des Carmes : Marie de l'Incarnation, Madeleine de Saint-Joseph, Marguerite du Saint-Sacrement, Thérèse de Saint-Augustin (Louise de France)... Quand la Révolution éclata, treize couvents étaient soumis à l'Ordre : on ne voit pas qu'ils se soient signalés. Mais on n'oubliera jamais l'héroïsme de plusieurs autres, tels que Lyon, Verdun, Compiègne, qui firent l'admiration des révolutionnaires eux-mêmes, et qui ont fait dire par les Bollandistes : « En lisant leurs exemples de force chrétienne, on croit lire les actes des anciens martyrs. » (*Acta*, p. 667-668, nos 93-98).

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

APPROBATION.	IV
DÉDICACE A NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.	V
PRÉFACE.	VII
EXORDE GÉNÉRAL : D'cù vient principalement la beauté du Mont-Carmel.	4
I. Ni de la situation , ni de la végétation , ni des souvenirs bibliques.	4
II. Mais de Notre-Dame , et des Carmes ou Carmé- lites qui lui ressemblent.	3

PREMIER DISCOURS.

L'AUSTÉRITÉ DE LA VIE AU CARMEL.

EXORDE : Le monde et le Carmel sont l'un pour l'autre un calvaire , et même un crucifié.	7
---	---

PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINE DES CARMES ET DES CARMÉLITES.

I. Rudiments ou racines de la vie religieuse dans l'Ancien Testament.	40
II. Élie prophète de Marie Immaculée, et fondateur des Carmes.	42
III. Ses disciples , leurs noms , leur dévotion à la Vierge-Mère.	44

IV. Leur vie solitaire sous la règle grecque, et leur vie en commun sous la règle latine.	46
V. Persécutions et dispersion.	48
VI. Relâchement et réforme.	20
VII. Institution des Carmélites par le B. Jean Soreth, et leur réforme par sainte Thérèse.	22
VIII. Les prémices de l'esprit en cette séraphique Réformatrice.	25
<i>Note</i> sur l'origine et l'orthographe du mot <i>Thérèse</i>	27

SECONDE PARTIE.

JUSQU'OU VA L'AUSTÉRITÉ DU CARMEL.

I. Paroles de sainte Thérèse, et aveu de ses filles.	31
II. Pensées de saint Bernard et de Bourdaloue sur l'austérité religieuse.	33
III. Offrir et devenir un holocauste, selon saint Grégoire.	35
IV. Laver l'holocauste.	38
V. Engraisser l'holocauste.	44
VI. Abondance de souffrances au Carmel.	44
VII. Abondance de joie.	46

TROISIÈME PARTIE.

UNE SAGE MODÉRATION.

I. Juste tempérament aux austérités prouvé par les lettres de sainte Thérèse.	49
II. Elle préférerait la mortification spirituelle, qui donne la mesure du progrès de l'âme.	50
III. Elle préférerait la simplicité à la science, le jugement à la richesse.	52
IV. Elle modérerait la nudité des pieds, les épreuves arbitraires, les rigueurs.	54

V. Elle défendait de quêter, mais voulait qu'on s'aidât, et permettait d'avoir des revenus. . .	56
VI. L'esprit délassé par le travail des mains. . .	58
VII. Le corps soutenu par une nourriture convenable.	60
VIII. Sollicitude maternelle et longue vie au Carmel.	62
IX. Allégresse et récréation.	64
X. Représentations pieuses et chants joyeux. . .	66

DEUXIÈME DISCOURS.

LA CHARITÉ APOSTOLIQUE AU CARMEL.

EXORDE : Erreur de notre siècle qui n'apprécie que les services matériels rendus par les Religieux. . .	71
---	----

PREMIÈRE PARTIE.

L'AUSTÉRITÉ FÉCONDE TOUS LES APOSTOLATS.

Missionnaires, Saints, Écrivains du Carmel.

I. L'austérité est une condition de la fécondité spirituelle.	73
II. Elle prépare les triomphes de l'apostolat. . .	75
III. La solitude des contemplatifs alimente leur charité.	77
IV. Le zèle des Carmes depuis Élie jusqu'à Simon Stock.	78
V. Ils vont en mission chez les infidèles.	80
VI. Ils multiplient chez les chrétiens les fleurs de sainteté.	83
VII. Ils réalisent une prophétie d'Isaïe.	85
VIII. Leurs écrivains.	87
<i>Note sur la meilleure édition espagnole et la meilleure traduction française des œuvres de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse.</i>	90

SECONDE PARTIE.

SCAPULAIRE , DÉVOTION A SAINT JOSEPH, PRIÈRE.

I. Origine, fête et caractère du scapulaire.	95
II. Comparé au rosaire.	97
III. Comparé à la médaille miraculeuse.	98
IV. Le scapulaire est comme un pan du vêtement de Marie.	400
V. Ames sauvées par le scapulaire.	404
VI. Dévotion à saint Joseph répandue par les Carmes et les Carmélites.	404
VII. Paroles de sainte Thérèse.	405
VIII. Prières des Carmélites pour les ouvriers évan- géliques	408
IX. En priant ainsi pour les autres, elles sont apôtres, elles prêchent.	410
X. Dans ce but, elles consentent à rester plus longtemps en purgatoire.	412

TROISIÈME PARTIE.

APOSTOLAT DU SACRIFICE.

Une Carmélite est l'hostie de sa mère.

I. Une vierge est le don de Dieu.	414
II. Elle remplit l'office des parents, elle est le pré- sent d'un père.	415
III. Elle exerce le sacerdoce de la chasteté.	417
IV. Une Carmélite est l'hostie de Marie, comme Jésus.	418
V. Elle est scutenue par la pensée de sauver les âmes.	421
VI. Elle est l'hostie de sa mère selon la nature.	422

VII. Son influence sur le salut de ses frères.	424
VIII. Elle est l'hostie de l'Église et de la patrie.	427
IX. Ce qu'on pourrait écrire sur les murs d'un Carmel.	430

TROISIÈME DISCOURS.

FRANCE ET CARMEL.

EXORDE : le patriotisme des Saints et des Religieux.	433
--	-----

PREMIÈRE PARTIE.

DÉVOUEMENT DES CARMÉLITES A LA FRANCE.

I. Supérieurs et réformateurs français du Carmel.	437
II. Sympathie mutuelle du Carmel pour la France.	439
III. Et de la France pour le Carmel.	444
IV. Aujourd'hui encore.	443
V. Contraste entre le dévouement des Religieux et l'indifférence des matérialistes pour la patrie.	445
VI. Les Carmélites de Paris obtinrent par leurs prières la prise de La Rochelle.	448
VII. Les Carmélites de Compiègne s'offrent à mourir pour mettre fin à la Terreur.	450
VIII. Elles sont emprisonnées et condamnées.	452
IX. Elles meurent, et Robespierre tombe.	454
X. Charité réparatrice de toutes les Carmélites de France.	455

SECONDE PARTIE.

L'OASIS DU CARMEL EN FRANCE.

I. Reproches faits par le monde aux Carmélites d'aujourd'hui.	459
---	-----

II. Aujourd'hui le Carmel est une oasis en pays révolutionnaire.	461
III. On s'y repose dans le sacrifice.	463
IV. Épitaphe d'une Carmélite vivante.	464
V. Jésus de Thérèse, et Thérèse de Jésus.	467
VI. Le repos d'une Carmélite.	469
VII. La paix qu'elle goûte.	471
VIII. Le sacrifice entretient la fraîcheur des affections.	474
IX. Combien le cœur religieux est aimant, au Carmel surtout.	475
X. Les Carmélites s'aiment entre elles avec force et suavité.	477
XI. Elles aiment les innocentes créatures.	480
XII. Ce que leur dit la fleur, ce que leur dit l'oiseau.	481
XIII. Elles aiment leur famille, comme sainte Thérèse aimait la sienne.	483
XIV. Elles prient pour la sanctification de leurs parents et bienfaiteurs.	485
XV. Ce que la mère d'un Chancelier de France recommandait à ses fils en mourant au Carmel.	487
XVI. Combien souvent on y console les affligés.	489

TROISIÈME PARTIE.

LA FRANCE AU MONT-CARMEL.

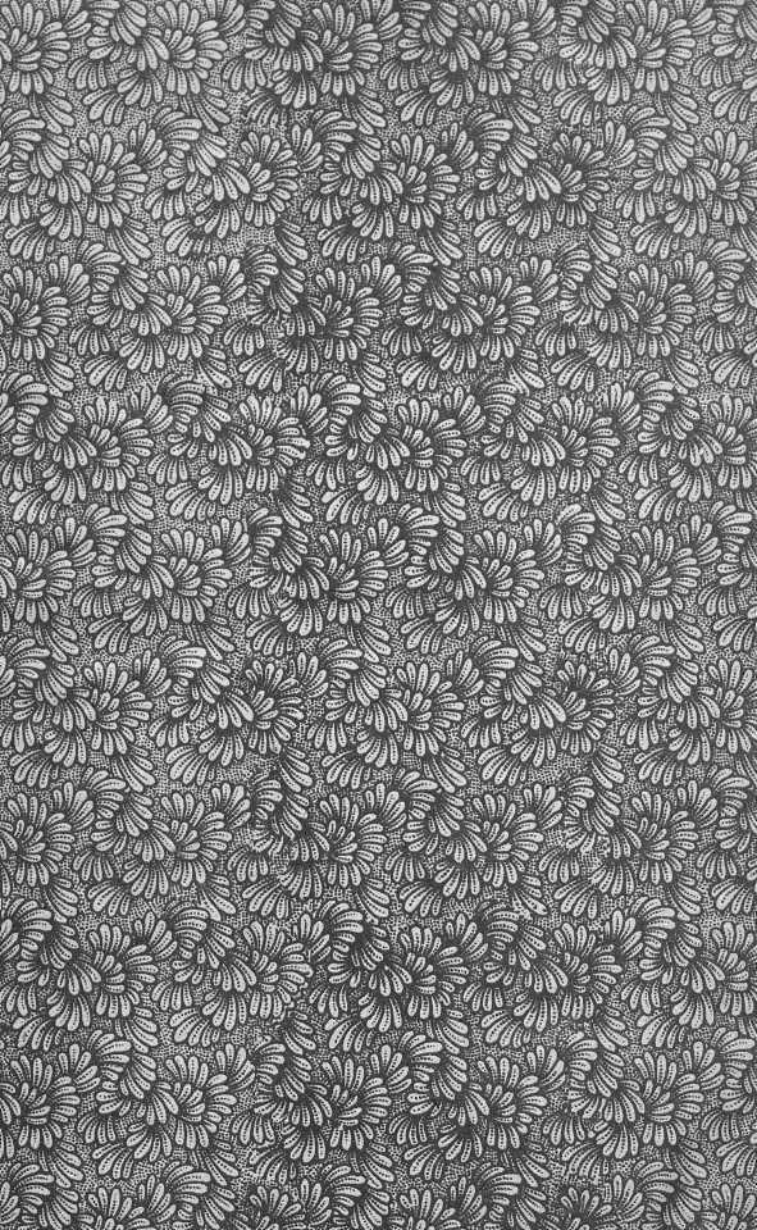
I. Par reconnaissance, tournons-nous vers le Mont-Carmel, comme nos pères.	494
II. Saint Louis au Mont-Carmel, Henri IV et ses descendants.	493
III. Nos soldats massacrés en 1799, et le sanctuaire restauré en 1853.	495

IV. Prions pour la France Notre-Dame du Mont-Carmel.	196
V. Comment elle est invoquée par deux mille mères de Carmélites françaises.	199
VI. Par les innombrables fidèles qui portent le scapulaire, ou qui aiment la France.	201
<i>NOTE</i> sur cette question : Est-il mieux que les Religieuses soient sous la juridiction et la dépendance, sous le gouvernement spirituel et temporel des Religieux ?	203

FIN DE LA TABLE.







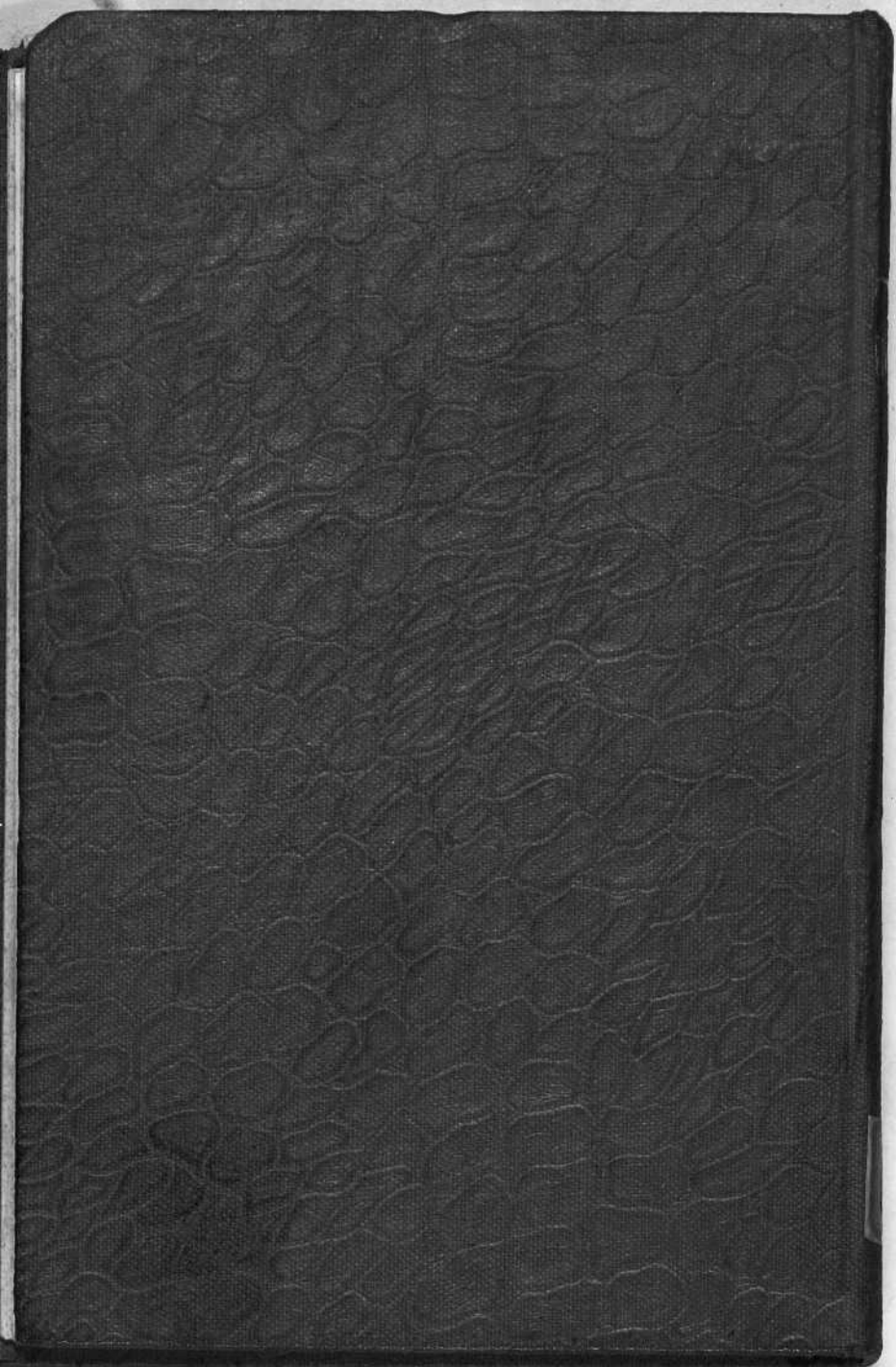
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN IV

Libros en los que se alude a Santa Teresa de Jesús,
citando textos relativos a sus Obras o a su Historia.

Número.....	1947	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	126	Precio de adquisición. »	»
Tabla.....	4	Valoración actual.....	»



P. BLOT

1947

1947

1947

1947

1947.